

1878

18760587

EDM. GONDINET & FÉLIX COHEN

LE CLUB

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1878

LE CLUB

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE,
le 22 novembre 1877.

425/3.54.5
4

Harvard College Library
Sept. 21, 1911
Gift of
The Saturday Club

PERSONNAGES

| | | |
|-----------------------------|------|-------------------|
| ROGER DE SAVENAY..... | MM. | BERTON. |
| ABEL DE BORN..... | | DIEUDONNÉ. |
| FERNAND DE MAUVES..... | | TRAIN. |
| LE BARON DE MORANNES..... | | MURIÉ. |
| DE PIBRAC..... | | JOUMARD. |
| DE LA GRÉZETTE..... | | BOISELOU. |
| LE MARQUIS DE LUBERSAC..... | | MICHEL. |
| CHARLY..... | | CARRÉ. |
| LE DOCTEUR CLAVIÈRES..... | | COLONNET. |
| MAXIME CHAMBOIS..... | | FAURE. |
| JOSEPH..... | | JOLLY. |
| BAPTISTE..... | | MOISSON. |
| GERVASSON..... | | PAUL RENÉY. |
| AUBEROCHE..... | | ALEXANDRE MICHEL. |
| WILFRID..... | | GASTON. |
| UN VALET DE PIED..... | | VAELLANT. |
| UN MAÎTRE D'HOTEL..... | | COTTET. |
| JEANNE DE MAUVES..... | Mmes | BARTET. |
| AGATHE DE PIBRAC..... | | RÉJANE. |
| MADAME DE MORANNES..... | | DATRAY. |
| GENEVIÈVE..... | | KALB. |
| BERTHE..... | | LECOMTE. |
| ADRIENNE..... | | SIDNEY. |
| MISS ADDAH..... | | MICALI. |
| LYDIE..... | | MOISSON. |
| ALICE..... | | MAGNIÉ. |

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. AMBROISE,
régisseur général du VAUDEVILLE.

LE CLUB

ACTE PREMIER

CHEZ M. DE MAUVES

Une antichambre. — Porte au fond. — Portes latérales; à droite, la chambre de Jeanne; à gauche, celle de Fernand. — Consoles au fond. — Cheminée à droite. — Table à droite, sur laquelle est une coupe en bronze, contenant des lettres. — Grande table au milieu, avec un timbre, des livres et des journaux. — Chaises, canapé, recouverts de housses blanches; pendule, candélabres, lustre, recouverts de gaze gommée. — Sur les meubles, jardinières garnies de fleurs, bustes, coffrets, boîte à cigares, allumettes, cartes à jouer.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, puis CHARLY.

JOSEPH, assis à la table de droite et jouant aux cartes.

Faut-il tirer à cinq? (On sonne.) Il ne faut pas tirer à cinq. (On sonne de nouveau.) Si, si, il faut tirer à cinq. (Il va ouvrir et rentre avec Charly.) Je regrette, monsieur Charly, de vous avoir fait attendre.

CHARLY.

J'accepte vos excuses, monsieur Joseph, je vous apporte votre compte. M. de Mauves est absent?

JOSEPH.

A un autre je répondrais que M. le comte n'est pas encore levé, c'est la consigne; à vous, je dirai que M. le comte n'est pas rentré depuis cinq jours.

CHARLY.

Et madame de Mauves ?

JOSEPH.

Madame la comtesse est à Étretat avec sa grand' mère. Je suis seul, et vous voyez, j'étudiais le baccarat. Vous savez que mon rêve serait d'entrer au club.

CHARLY.

Je le sais.

JOSEPH.

Et de devenir un jour garçon des jeux comme vous.

CHARLY, écrivant.

Vous êtes ambitieux ! Songez donc que le garçon des jeux dans un grand cercle comme le nôtre doit avoir les reins solides. Il faut un roulement de fonds.

JOSEPH.

Je vous confie les miens.

CHARLY.

C'est-à-dire que je les reçois pour vous être agréable : une goutte d'eau dans l'Océan.

JOSEPH.

Oui, mais je ne voudrais pas les perdre.

CHARLY.

Pour qui me prenez-vous ?

JOSEPH.

Pour un banquier, car vous êtes un vrai banquier !

CHARLY, écrivant sur un carnot.

Le banquier des décavés. On ne veut pas avouer à sa famille qu'on perd; on n'ose pas emprunter ouvertement; on vient à moi et j'ai mes petits bénéfices, naturellement.

JOSEPH.

Vous failes fortune?

CHARLY.

Oh! fortune! Qu'appellez-vous fortune? J'ai pu acheter quelques petites fermes auxquelles, par reconnaissance, je donne le nom de mes principaux clients. J'ai la ferme de Mauves en Picardie. — Votre dividende s'élève à cinq cent soixante-dix-sept francs quatre-vingt-quinze centimes.

JOSEPH.

Gardez les fonds. Je vais vous confier encore trois mille francs.

CHARLY.

Mais vous n'allez pas mal, vous?

JOSEPH.

Je vais assez bien. Monsieur n'est pas minutieux : il aime les chiffres ronds.

CHARLY.

Et vous arrondissez... Je l'aime beaucoup, moi, votre maître, mais il ne suit pas mes conseils; je lui dis toujours : Monsieur le comte, vous vous modérez dans le gain et vous vous emballez dans la perte! C'est le contraire qu'il faudrait.

JOSEPH.

Monsieur est en déveine?

CHARLY.

Une déveine épouvantable.

JOSEPH.

Je n'ai pas à craindre pour mes gages?

CHARLY.

Pas encore. Il y a de la surface. Seulement M. de Mauves a encore perdu hier quinze cents louis contre M. de Savenay. Il va me les demander, comme à l'ordinaire.

JOSEPH.

Et vous les refuseriez?

CHARLY.

Je me tâte.

JOSEPH.

Vous oseriez?

CHARLY.

C'est plus facile qu'on ne s'imagine avec ces hommes du monde. On leur dit qu'on n'a rien, ils ne le croient pas. Mais on leur offre de se saigner pour eux, et ils refusent toujours.

JOSEPH.

C'est un truc!

CHARLY.

M. le comte est toujours avec Nadèje?

JOSEPH.

Pas du tout. Nous avons rompu avec mademoiselle Nadèje.

CHARLY.

Depuis quand?

JOSEPH.

Depuis trois semaines.

CHARLY.

Et maintenant?

JOSEPH.

Maintenant nous sommes amoureux.

CHARLY.

De qui?

JOSEPH.

D'une femme du monde.

CHARLY.

Du vrai monde?

JOSEPH.

Nous avons loué un petit hôtel aux Champs-Élysées, où l'on se rencontre en cachette. Cette dame met des voiles, pour que la livrée ne la reconnaisse pas. La confiance s'en va, monsieur Charly.

CHARLY, remettant un reçu.

Nous voilà en règle, mon bon Joseph. Je vous remercie de vos renseignements. Je suis fixé. M. de Mauves est amoureux d'une femme du monde; il peut y avoir procès, scandale, séparation.

JOSEPH.

Eh bien?

CHARLY.

Eh bien! j'ai un principe, moi. Je ne suis pas un prêteur ordinaire; il faut que j'établisse mon crédit sur des bases spéciales. Un de mes clients se marie, on met la maison sur un grand pied, très-bien. Ces dépenses-là se chiffrent, il me suffit d'avoir vu la femme et d'avoir examiné les chevaux pour établir à quelques mille francs près le budget du ménage. Je me dis : mon client peut

aller. Après quelques mois de ménage, il revient à ses anciennes maîtresses, des maîtresses courantes plus ou moins dispendieuses, je connais les tarifs; c'est à prix marqué, pas d'imprévu. Je fais mon calcul et je me dis : mon client peut aller. Mais une vraie passion, pour une vraie femme du monde, je ne fais jamais crédit dans ces conditions-là.

JOSEPH.

Il m'effraie... M. le comte a en province un beau-père très-riche.

CHARLY.

Le marquis de Lubersac. J'ai écrit dans le pays : cent mille livres de rente au soleil; mais une santé excellente.

JOSEPH.

Ah! diable!

CHARLY.

Mon ancien client. Un si joli débauché autrefois, maintenant calme et vertueux. Il vivra cent ans.

JOSEPH.

Vous ne pouvez pas me faire entrer au club tout de suite?

CHARLY.

Je le voudrais. (On sonne.) C'est votre maître. (Joseph sort.) Il est très-influent au club, le comte, et je ne voudrais pas lui déplaire. (Regardant.) Ce n'est pas lui, ce sont des amis du club.

SCÈNE II

LES MÊMES, PIBRAC, ABEL, MAXIME.

MAXIME, en debors.

Je vous dis que M. de Mauves nous attend. (Entrant le premier.) Tiens, Charly!

CHARLY.

Je venais voir mon compatriote, ce bon Joseph.

ABEL, entrant.

Charly! Il va nous fixer. Quel est le grand-père de Vertugadin, du côté maternel?

CHARLY.

Mirliflor, monsieur le vicomte.

ABEL, à Maxime.

Tu me dois vingt-cinq louis.

Il va s'étendre sur le canapé.

MAXIME.

Je te les paierai.

PIBRAC, s'asseyant.

Jockey, va!

CHARLY.

Ces messieurs ne désirent pas d'autres renseignements?

ABEL.

Non, illustre Charly, non.

Charly sort.

MAXIME, à Joseph.

Annoncez messieurs de Pibrac, Abel de Born et Maxime Chambois.

JOSEPH.

C'est que M. le comte a négligé de me prévenir et je ne l'ai pas réveillé.

MAXIME.

A trois heures!

JOSEPH.

M. le comte est rentré du club très-tard ce matin.

ABEL, avec un effroyable bâillement.

Pas plus tard que moi, et je suis debout.

MAXIME, sèchement au valet de chambre.

Il s'agit d'une affaire urgente, allez.

JOSEPH, s'inclinant.

Bien, monsieur.

Il sort d'un air désolé.

MAXIME, de mauvaise humeur.

Est-ce que Fernand a envie de nous faire attendre?

PIBRAC.

Voyons, ne vous emportez pas.

MAXIME.

Je ne m'emporte pas. Seulement nous avons à régler les conditions d'un duel: le comte est témoin comme nous; nous avons l'amabilité de nous réunir chez lui...

PIBRAC.

Il fallait bien se réunir quelque part.

MAXIME, avec colère.

Je vous dis qu'il devrait être là.

PIBRAC.

Quel rageur!

MAXIME.

Et d'abord est-il averti?

PIBRAC.

C'était entendu, et je le lui ai rappelé par une dépêche.

MAXIME.

C'est qu'on dirait vraiment qu'il n'habite plus son hôtel.

PIBRAC.

Fernand?

MAXIME.

Dame! Voyez cette collection de lettres non décachetées.

ABEL, à moitié endormi sur le canapé.

Ce sont des lettres de sa femme.

PIBRAC.

Bah!

ABEL.

Elle est à Étretat. (Ballant.) Elle lui écrit tous les jours.

PIBRAC, indigné.

Et il n'ouvre pas ses lettres?

ABEL, changeant de position pour mieux s'étendre.

Il sait ce qu'elles contiennent, et Joseph, qui est très-intelligent, ne les lui remet même plus, il les range.

PIBRAC.

Par exemple!

ABEL.

Et puis, il ne pense plus qu'à la jolie baronne.

1.

PIBRAC.

Quelle baronne?

ABEL, se levant sur son séant.

Ah çà! Pibrac, que faites-vous au club? Vous ne jouez pas, vous ne fumez pas, vous ne lisez pas, et vous ne savez pas les nouvelles.

PIBRAC, avec douceur.

Mon ami, je ne vais au club que lorsque madame de Pibrac me boude, je m'y ennue horriblement, et je n'entends jamais ce qu'on y raconte.

ABEL.

Eh bien! mon bon Pibrac, on raconte que notre ami Fernand s'est pris d'une passion folle pour la jolie baronne de Morannes.

PIBRAC.

Ah bah!

MAXIME.

Cela vous étonne.

PIBRAC.

Je tombe des nues.

ABEL.

La baronne a des yeux noirs qui expliquent tout.

PIBRAC.

Madame de Mauves a des yeux bleus.

ABEL.

Il y a une chanson là-dessus:

Les yeux bleus à la fenêtre,
Portes closes les yeux noirs.

MAXIME.

Enfin, je ne trouve pas régulier, moi, que même pour une querelle de bal masqué, Fernand serve de témoin à l'adversaire de son mari.

ABEL.

Oh! le mari! Il l'est si peu! La baronne s'est mariée à dix-huit ans; elle a plaidé en séparation deux ans après, le 1^{er} avril 1874, et depuis ce temps-là on ne s'est jamais revu. Le baron est un philosophe. D'ailleurs Fernand n'avoue pas sa passion, au contraire!

MAXIME, avec colère.

J'émettais une opinion.

ABEL.

J'en émettais une autre.

SCÈNE III

PIBRAC, ABEL, MAXIME, FERNAND.

FERNAND, entrant.

Vous êtes d'une exactitude extravagante.

PIBRAC, se levant.

Voici Fernand.

MAXIME.

Enfin! l'exactitude est une politesse.

FERNAND.

Bon, voilà Maxime qui va me chercher querelle.

ABEL,

Quelle jolie nature!

FERNAND.

Tiens, vous êtes là, vous?

ABEL.

Ah! pardon, cher ami, je me croyais au club.

FERNAND.

Ne vous gênez pas, je suis garçon. (Souriant.) Le voilà rendormi.

MAXIME.

Cet animal-là dort ainsi toute la journée.

FERNAND.

Eh! eh! ce n'est pas si bête. Il dort le jour. Et la nuit, quand la partie est engagée, quand les joueurs sont sur le flanc, il apparaît frais, dispos, lucide, et il met toutes les banques en déroute.

Il offre des cigares qu'il a pris sur une console.

MAXIME.

Il ne s'agit pas d'Abel.

FERNAND.

Mais réparons le temps perdu. Avons nous quelque chance d'arranger l'affaire?

MAXIME.

Aucune.

FERNAND, à Pibrac.

Acceptez donc un cigare.

PIBRAC.

Merci. Madame de Pibrac ne veut pas que je fume.

MAXIME.

M. de Savenay admettra-t-il l'épée?

FERNAND.

Parfaitement, bien que M. de Morannes y soit de pre-

mière force. — Combien de fois a passé le prince Ariel, cette nuit?

MAXIME.

Dix-sept fois.

FERNAND.

C'est comme une gageure. Je ne jouerai jamais avec lui tant qu'il aura Carminette. Maigre et rousse! Je suis sûr que c'est un fétiche.

ABEL, sur le canapé, se redressant.

Je m'en doutais.

FERNAND.

N'est-ce pas?

ABEL.

Je la lui enlèverai. Où demeure-t-elle?

FERNAND.

52, rue Tronchet.

ABEL.

Merci.

Il se retourne pour dormir.

MAXIME, se levant.

Nous ne sommes pas ici pour causer de Carminette. (Allant à Abel et le secouant.) Abel! Abel! tu as une mission à remplir.

ABEL.

Une mission?

MAXIME.

Tu es témoin du baron de Morannes.

ABEL.

Parfaitement! parfaitement!

FERNAND.

Vous savez de quoi il s'agit?

ABEL.

Histoire de femmes.

FERNAND.

Vous y voilà.

ABEL.

Cela s'est passé au club.

FERNAND.

Non, cela s'est passé au bal costumé du prince Ariel.

ABEL.

A propos d'une femme masquée.

FERNAND.

Vous y êtes tout à fait.

PIBRAC, vivement.

Mais nous disons que c'est un duel politique.

MAXIME, derrière le canapé.

Comment, politique! On s'est querellé violemment devant deux cents personnes à propos d'un domino rose, et vous voulez y voir de la politique!

PIBRAC.

On peut en voir partout; d'ailleurs vous comprenez bien que je n'aurais pas accepté d'être témoin dans un duel pour une cocotte.

FERNAND.

Une cocotte! on ne sait pas... puisqu'elle était masquée.

PIBRAC.

Raison de plus. Je suis marié, moi.

FERNAND.

Moi aussi, parbleu!

PIBRAC.

Vous, ce n'est pas la même chose.

FERNAND.

Pourquoi donc?

PIBRAC.

Vous connaissez madame de Pibrac?

FERNAND.

Et je la trouve charmante.

PIBRAC.

Elle me boude depuis deux jours.

FERNAND.

Que vous reproche-t-elle?

PIBRAC.

Rien. Mais j'ai un ami qui a enlevé une figurante des Variétés.

FERNAND.

Eh bien?

PIBRAC.

Eh bien! quand mes amis commettent une faute, madame de Pibrac me fait une scène.

FERNAND.

Ne vous plaignez pas devant moi; je vous disais toujours : « Pibrac, n'épousez pas une femme nerveuse. »

PIBRAC.

Je n'aime pas les autres.

FERNAND.

La belle raison! Voyez madame de Mauves: douce,

calme, inaltérable, admirant paisiblement, avec sa respectable grand'mère, les couchers de soleil d'Étretat. Aussi quel excellent ménage que le nôtre!

PIBRAC.

Excellent pour vous.

FERNAND.

Que voulez-vous de plus?

JOSEPH, entrant. Pibrac se lève.

Madame de Pibrac est venue prendre des nouvelles de madame la comtesse; elle fait demander à monsieur le comte s'il peut la recevoir?

PIBRAC, étonné.

Ma femme!

FERNAND, à Joseph.

Faites entrer.

MAXIME.

Eh bien ! et notre affaire?

FERNAND.

Nous y reviendrons tout à l'heure.

PIBRAC.

Pas un mot devant elle.

FERNAND.

Soyez tranquille.

PIBRAC.

Que peut-elle bien avoir à vous dire?

FERNAND.

Êtes-vous jaloux ?

PIBRAC.

Je suis étonné.

MAXIME, bas à Abel, avec humour.

Des femmes, maintenant! c'est insupportable.

ABEL.

Je ne trouve pas.

SCÈNE IV

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE, entrant.

Je déränge un conciliabule?

FERNAND.

Vous ne dérangez rien, madame.

PIRRAC.

Nous nous sommes réunis...

FERNAND, faisant asseoir Agathe.

En sous-commission.

PIRRAC.

Pour le club.

AGATHE.

Voilà qui tombe à merveille : je voulais m'adresser à un commissaire, j'en trouve quatre. Il s'agit de la vente de charité que vous avez organisée dans les salons du club.

FERNAND.

Pour demain.

AGATHE.

Vous avez daigné mettre mon nom sur la liste un peu longue des dames patronnesses.

FERNAND, s'asseyant.

Comment vous oublier, madame?

AGATHE.

Vous n'avez oublié personne.

FERNAND.

C'est un de nos amis, M. de la Grézette, qui a été chargé des invitations.

AGATHE.

M. de la Grézette? Il n'est pas sévère, M. de la Grézette.

PIBRAC.

Mais si, chère amie, mais si.

AGATHE.

Ne m'interrompez pas, monsieur de Pibrac! vous voyez que j'ai mieux aimé faire une visite à M. de Mauves que de m'adresser à vous. Je sais trop qu'il est un genre de femmes que, vous, vous nous préférerez toujours.

PIBRAC.

Lesquelles, chère amie?

AGATHE.

Celles qui sont assez adroites pour mettre leur légèreté à la mode, de façon que leurs faiblesses, — un joli mot que vous avez trouvé là! — ne sont plus que des agréments.

PIBRAC.

De qui voulez-vous parler?

AGATHE.

De la baronne de Morannes tout simplement.

PIBRAC.

Ah!

ABEL, à part.

Bon !

FERNAND.

Il ne faut rien exagérer. Madame de Moraunes se trouve sans doute dans une situation difficile...

AGATHE.

Pas difficile du tout : elle fait ce qu'il lui plaît et on trouve cela charmant. Elle ferait sauter tous ses bonnets par-dessus les moulins, elle y sauterait elle-même que l'on dirait encore : Que voulez-vous? elle avait une situation si difficile! Il est des femmes pour lesquelles Paris a des trésors d'indulgence, sans savoir pourquoi.

FERNAND.

Il ne faut jamais blâmer l'indulgence, madame.

AGATHE.

Aussi je passe condamnation. Madame de Morannes sera dame patronnesse, très-bien. Seulement elle est très-habile, cette séduisante personne. Elle ne se contente pas, comme nous toutes, de vendre le plus cher possible quelques objets sans valeur. Elle a imaginé une loterie, une tombola, une machine à tapage, je ne sais quoi! et elle quête des lots; elle quête pour les pauvres, au nom de votre club; de sorte qu'elle se fait ainsi ouvrir les quelques portes qui lui étaient fermées. Elle est allée chez les Givray, elle ira chez vous, elle viendra chez moi.

FERNAND.

En quêteuse; cela n'engage à rien.

AGATHE.

C'est pour plaire à M. de Pibrac que vous dites cela.

PIBRAC, se levant.

Comment, me plaire ?

AGATHE, se levant.

Je demande, en mon nom et au nom de mes amies, qu'on interdise les tombolas. Elles ne sont pas dans le programme.

PIBRAC.

Ce serait bien difficile.

AGATHE.

Est-ce aussi l'avis de ces messieurs ?

FERNAND.

Sans doute.

AGATHE.

Oh ! vous soutenez M. de Pibrac. Alors la baronne nous écrasera toutes demain de son triomphe. Est-ce que son mari n'est pas membre de votre cercle ?

FERNAND.

l'un des membres les plus assidus.

AGATHE.

Il sera bien heureux de son succès ! — Pardonnez-moi d'être venue vous déranger pour une querelle de boutiques, et faites mes compliments à M. de la Grézeite. Où pourrais-je le trouver ?

ABEL.

En ce moment, madame, il doit être au club.

AGATHE.

C'est juste. On est toujours au club, n'est-ce pas ? on y vit, on y mange, on y dort. Est-il vrai que vous avez imaginé des logements pour les membres dont les femmes sont à la campagne ?

ABEL.

Oui, madame.

AGATHE.

Des logements platoniques.

ABEL.

Je vous assure, madame, que vous seriez étonnée de voir comme tout se passe dans un cercle, simplement, bourgeoisement, innocemment.

AGATHE.

Alors pourquoi ne nous permettez-vous pas d'y entrer?

ABEL.

Vous y entrerez demain.

AGATHE.

Vous prêtez vos salons pour une bonne œuvre, ce n'est pas la même chose. Je voudrais voir votre club, pendant qu'il est club.

ABEL.

Le règlement s'y oppose.

AGATHE.

Et si j'y entrais malgré le règlement?

ABEL.

Les femmes n'entrent pas.

AGATHE.

Elles n'entrent nulle part, — les femmes honnêtes, mais les cocottes!..

ABEL.

Les cocottes encore moins.

AGATHE.

J'en ai vu dans vos escaliers.

ABEL.

C'est qu'elles montaient aux étages supérieurs.

AGATHE.

Aux logements à double fond.

ABEL.

Je vois, madame, qu'il faut battre en retraite.

AGATHE.

Je vous le conseille. (A Fernand.) Quand vous écrirez à Jeanne, félicitez-la d'avoir échappé par son absence à l'honneur d'être dame patronnesse avec madame de Mornannes.

PIBRAC, s'avançant.

Je vais vous accompagner jusqu'à votre porte.

AGATHE, prenant le bras de Fernand.

Merci. Je n'ai besoin de personne. Je ne suis pas dans une situation difficile, moi. Reprenez votre conciliabule. A demain, messieurs; je vends des pantins.

ABEL.

Combien, madame?

AGATHE.

Vingt francs pièce.

ABEL.

C'est pour rien.

AGATHE.

N'est-ce pas? Je vous en mettrai une douzaine de côté.

ABEL.

Vous me comblez.

Elle sort accompagnée de Fernand.

SCÈNE V

PIBRAC, ABEL, MAXIME, puis FERNAND.

PIBRAC.

Voilà ma femme.

ABEL.

N'essayez pas de nous apitoyer sur votre sort, on ne vous plaindrait pas. Elle est charmante, madame de Pibrac.

PIBRAC.

Vous êtes bien bon.

ABEL, à part.

Mais elle n'a pas dû amuser Fernand.

FERNAND, rentrant, à Pibrac.

Ah çà! vous lui ferez entendre raison au sujet de la baronne.

PIBRAC.

Je n'essaierai pas.

MAXIME.

Finissons-nous par causer un peu de ce qui fait l'objet de notre réunion?

PIBRAC.

Arrangeons l'affaire.

FERNAND.

Avez-vous un moyen?

PIBRAC.

Cherchons-le.

FERNAND, s'asseyant.

Volontiers. Rappelons les faits. Savenay avait à son bras un domino rose.

MAXIME.

Que M. de Morannes ne connaît pas.

FERNAND.

Savenay non plus.

MAXIME.

Ils coquetaient ensemble depuis une heure, sans se connaître, puisque vous l'affirmez, lorsque le baron a passé.

FERNAND.

Il aurait pu se dispenser d'intervenir.

MAXIME.

C'est le domino qui s'est emparé de son bras, avec l'intention évidente d'amener une querelle.

FERNAND.

Savenay a naturellement prié Morannes de se retirer.

MAXIME.

Le baron ne pouvait sans ridicule obéir à cette injonction.

FERNAND.

Il a répondu avec impertinence.

MAXIME.

Savenay lui a répliqué sur le même ton.

FERNAND.

Il ne lui était pas facile d'être poli.

MAXIME.

Pourquoi cela, monsieur?

FERNAND, se levant.

Parce que le baron prendait un ton provocateur.

MAXIME, s'emportant.

C'était son droit.

FERNAND.

Je ne trouve pas.

PIBRAC, voulant le retenir.

Mais vous gâtez les choses.

MAXIME.

Laissez-nous, Pibrac.

FERNAND.

Laissez-nous.

JOSEPH, annonçant.

Le baron de Morannes.

TOUS, étonnés.

Le baron!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Voilà une visite, mon cher comte, qui vous paraîtra insolite en un pareil moment, mais elle est nécessaire. (se tournant vers Maxime et Abel.) Je désire qu'il ne soit donné aucune suite à notre querelle avec M. de Savenay.

TOUS.

Ah!

LE BARON.

Je connais l'héroïne de notre aventure, et je tiens absolument à ne pas me battre pour elle.

MAXIME.

Parce que?

LE BARON.

Parce que c'est ma femme.

PIDRAC, MAXIME, ABEL, souriant malgré eux.

Bah!

FERNAND, stupéfait.

Comment?

LE BARON.

Mon Dieu! oui, ma femme. Voilà trois ans que je n'avais entendu parler d'elle.

ADEL, à part.

Faut-il qu'il soit sourd!

LE BARON.

Je ne veux rien changer à cette douce habitude. Nous nous sommes séparés bruyamment; j'ai eu mon heure de ridicule comme tout le monde; je n'en suis pas mort, mais je crains les rechutes. Vous direz donc à M. de Savenay que je retire les expressions qui ont pu lui déplaire, reconnaissant loyalement que notre querelle était sans objet.

FERNAND, s'oubliant à demi.

Sans objet! Monsieur de Morannes...

LE BARON, se méprenant.

S'il est décidé à se battre, vous savez que je ne suis pas homme à lui refuser ce plaisir. Nous nous battons pour ce qu'il voudra, pour la colonne de Juillet ou pour l'Obélisque, mais pas pour ma femme. Ce duel l'enchanterait, et je ne suis pas payé pour lui être agréable.

FERNAND.

Quel intérêt aurait madame de Morannes à vous faire battre avec Savenay?

LE BARON.

Vous ne devinez pas? Elle ressent quelque dépit de ce que je ne m'occupe pas assez de sa gracieuse personne, et elle allait m'obliger à me battre pour elle sans le savoir. C'était assez bien imaginé. Vous me demanderez pourquoi elle a choisi M. de Savenay. C'est probablement parce qu'il est très à la mode, et que cela avait bon air.

FERNAND, affectant de sourire.

Avouez, mon cher baron, que vous n'auriez pas ce calme, si vous supposiez que madame de Morannes a vraiment une préférence pour Roger?

ABEL, à part.

Mais il va se trahir!

LE BARON.

Je ne suppose rien et ne veux rien supposer, cela m'étant tout à fait indifférent. Chacun se venge à sa manière.

FERNAND.

Si cependant on vous avait raconté que Savenay...

LE BARON.

Trouvait ma femme charmante? Il paraît bien que tout le monde la trouve charmante; mais, moi, je la trouve abominable: il y a des grâces d'état. (Saluant.) Il ne me reste plus qu'à m'excuser de vous avoir dérangés tous les quatre pour une aussi sottie histoire. Ne m'accompagnez pas; vous avez sans doute à causer, et à consulter M. de Savenay; j'approuve tout d'avance. (En sortant.) Mais si vous rencontrez madame de Morannes,

conseillez-lui donc de ne plus se masquer; voyez à quoi elle m'expose.

Il sort.

SCÈNE VII

FERNAND, PIBRAC, ABEL, MAXIME.

Fernand, très-agité, ne tient plus en place; Maxime tapote sur un guéridon, avec colere; Pibrac est radieux, et Abel rit aux éclats.

ABEL.

Sapristi! me voici réveillé jusqu'à ce soir, moi. — C'est embêtant! Il est superbe, ce mari-là.

Pibrac sonne.

FERNAND, sèchement, s'asseyant sur le canapé.

Vous n'êtes pas exigeant.

ABEL.

Et comme il connaît son Paris, le gaillard! Comme il se jette à l'eau lui-même avec grâce, pour mettre les rieurs de son côté!

MAXIME, avec humour.

Pas du nôtre en tout cas. Il fait à ses témoins un rôle absurde.

FERNAND.

Absurde.

PIBRAC, au valet de chambre qui est entré.

Apportez-moi un encrier, une plume et du papier ministre. (Le valet sort.) Je vais vous rédiger en quatre lignes un procès-verbal qui sauvera tout.

MAXIME.

Comment prendrez-vous le mot impertinent?

PIBRAC.

Je le prendrai... en bonne part.

ABEL.

Rien n'est plus simple. J'aime assez ce dénouement, moi. On m'aurait forcé à me lever à l'aube, de la table du baccarat, pour aller sur le terrain. Je déteste ça. (Recommençant à rire.) Et puis, c'est une si bonne histoire à raconter!

FERNAND.

Ne riez donc pas ainsi, Abel, vous êtes irritant.

ABEL, regardant Fernand en dessous.

Ah! diable!

Le valet de chambre apporte le papier, l'acier et les plumes.

PIBRAC, s'asseyant.

Soyons sérieux, s'il vous plaît.

MAXIME.

Il faudrait au moins prévenir Savenay.

FERNAND, se levant.

Je m'en charge.

ABEL, souriaut.

Oh! oh!

FERNAND.

Je vais chez lui. J'ai d'ailleurs à lui parler. Laissez le procès-verbal sur cette table, je le signerai en rentrant.

ABEL, s'emparant gravement de Fernand et lui prenant le bras.

Un mot, cher ami.

FERNAND, étonné.

Je vous écoute.

ABEL.

Ne cherchez pas querelle à Savenay.

FERNAND.

Pourquoi cette recommandation ?

ABEL.

Parce que je vous trouve beaucoup moins calme que le mari.

FERNAND.

Que voulez-vous dire ?

ABEL.

C'est dans la nature des choses, d'ailleurs.

FERNAND.

Je ne vous comprends pas.

ABEL.

Tant mieux, et je ne vous demande pas vos secrets. Seulement votre voiture s'arrête bien souvent devant la même porte, et vous avez un cocher qui rougit quand vous êtes en bonne fortune. Surveillez ce gaillard-là.

FERNAND, brusquement.

Je vous remercie.

Il sort à gauche.

SCÈNE VIII

PIBRAC, ABEL, MAXIME.

PIBRAC.

Il est jaloux de Savenay !

ABEL.

Comme le tigre du Bengale lui-même. Je ne pouvais rien dire devant lui, mais... mais... mais...

MAXIME.

Il est insupportable, cet animal-là, avec sa manie de préparer ses effets.

ABEL, très-simplement.

Mais... tout devient clair comme de l'eau de roche.

PIBRAC.

Savenay fait donc aussi la cour à la baronne ?

ABEL.

Pas du tout.

MAXIME.

Il s'est fort occupé d'elle un moment.

ABEL.

C'est elle qui s'est occupée de lui. Savenay répondait très-galamment à ses coquetteries et la jolie baronne allait l'emporter, lorsque tout à coup l'idée passe à Roger, — vous connaissez le pèlerin ! — d'aimer une femme vertueuse. Il tourne le dos à la baronne et s'adresse à la femme immaculée d'un de ses amis. Et c'est moi, moi, personnage inoffensif, qui, sans m'en douter et pour être amusant, ai appris ce changement de front à madame de

Morannes. Jamais je n'ai vu pareille colère. Son désespoir a éclaté comme si je n'existais pas. Je me trouvais supprimé. Elle avait des larmes grosses comme des perles, et transparentes... on les dirait faites exprès! — et des regards qui me font encore froid dans le dos. Elle doit être adorable dans l'intimité, cette petite femme-là... Elle a juré ses grands dieux qu'elle se vengerait et elle tient parole. Elle a essayé de faire tuer Savenay par le baron et n'a pas réussi; elle le fera tuer par un autre. Elle a séduit le mari de sa rivale et elle en a fait l'idiot que vous venez de voir.

MAXIME.

Fernand !

ABEL.

Lui-même.

MAXIME.

Comment, madame de Mauves ?

PIBRAC, vivement.

Abel se trompe.

ABEL.

Je ne dis pas que Savenay ait déjà triomphé.

PIBRAC.

Je vous dis, moi, que vos suppositions sont blessantes pour madame de Mauves.

ABEL.

M'affirmez-vous que Savenay n'est pas amoureux d'elle ?

PIBRAC.

Il est amoureux de tout le monde.

ABEL.

Vous voyez bien.

PIBRAC.

Mais je connais madame de Mauves. Elle est l'amie intime de madame de Pibrac. C'est la femme la plus scrupuleusement vertueuse, la plus pure, la plus chaste...

ABEL.

Une sainte, Pibrac! Elle n'a pas le plus petit défaut pour se défendre. Comment voulez-vous qu'elle résiste?

PIBRAC.

Elle adore son mari.

ABEL.

Comme ça prouve bien qu'elle a le cœur vide!

PIBRAC.

C'est un amour sérieux.

ABEL.

Un amour sérieux!... pour un insouciant qui n'ouvre même plus ses lettres. Je ne l'invente pas, vous le voyez... la dernière est de ce matin. (Il la prend machinalement.) Ah! tiens.

PIBRAC.

Quoi?

ABEL.

Madame de Mauves arrive ce soir.

PIBRAC.

Où trouvez-vous cela?

ABEL, présentant les lettres.

Toutes ces lettres ont quatre pages; celle-ci n'a que deux lignes.

PIBRAC.

Eh bien?

ABEL.

Eh bien, deux lignes: « Cher ange, ou cher adoré, ou toute autre chose, je serai demain près de toi, le matin, ou le soir; mon cœur me devance, ou ma pensée y est déjà, ou une autre bêtise. Ta bien-aimée Jeanne » — Elle s'appelle Jeanne, n'est-ce pas ?

MAXIME.

Il faut que cet imbécile-là cause ou qu'il dorme, il n'y a pas de milieu.

ABEL.

Laisse-moi tranquille, toi. Je cause avec Pibrac, que j'aime bien, parce qu'il a des candeurs de bébé.

PIBRAC.

Vous me comblez.

ABEL.

Je parie qu'il ne sait pas que Roger est allé à Étretat la semaine dernière.

PIBRAC.

Je le sais parfaitement.

ABEL.

Alors, ce que vous ne savez pas, c'est que madame de Mauves se promenait seule un jour sous les falaises, à l'heure où la plage est déserte, et que notre ami Savenay, uniquement pour lui parler pendant quelques minutes, n'a pas craint de descendre la falaise par des sentiers impraticables, ayant l'air ainsi de tomber du ciel à ses pieds.

PIBRAC.

C'est l'acte d'un fou.

ABEL.

Je ne dis pas non, et de peur de compromettre son

idole en revenant comme elle par la plage, il a repris le même chemin, au risque de se rompre vingt fois les os, qu'il s'est même un peu rompus.

PIBRAC.

Qu'est-ce que cela prouve ?

ABEL.

Cela prouve, mes excellents bons, que Savenay connaît bien les femmes et qu'il a sur nous tous cet immense avantage qu'il aime sincèrement tout le temps qu'il aime ; ce n'est pas long, mais c'est toujours ça. Il parle de son amour sincèrement, il regarde la lune sincèrement, il dégringole la falaise sincèrement, il mourrait sincèrement pendant que ça dure. Et vous ne voulez pas que ce garçon-là séduise une femme de vingt-deux ans, négligée par son mari et vertueuse ! Allons donc ! c'est fait, ça se fait ou ça se fera.

PIBRAC.

Ça ne se fera pas.

ABEL.

C'est ce que nous verrons. Mais je suis bien réveillé, moi. (A Maxime.) Si nous faisions un écarté pendant que Pibrac tient la plume ?

MAXIME.

Est-on joueur à ce point-là ! — Avons-nous des cartes ?

ABEL, prenant des cartes sur la table à droite.

En voici.

Ils s'installent.

JOSEPH, accourant effaré.

Messieurs, pouvez-vous me dire exactement où je trouverai M. le comte ?

PIBRAC.

Pourquoi ?

JOSEPH.

Parce que madame la comtesse vient d'arriver.

MAXIME et PIBRAC.

Ah!

ABEL.

Eh! eh! que pensez-vous de ma devinette?

JOSEPH.

Madame paraît croire que monsieur l'attend.

ABEL.

Parbleu!

JOSEPH.

Je ne sais que dire.

ABEL.

Ne dites rien.

PIBRAC.

Il est allé chez le vicomte de Savenay.

JOSEPH.

Je vais y envoyer.

Il sort.

MAXIME.

Mais nous allons être mêlés à une scène de ménage, nous. Je m'en vais.

ABEL, se levant.

Moi aussi. Nous reprendrons la partie au club.

PIBRAC.

Eh bien, et moi?

MAXIME.

Vous, vous avez toujours votre procès-verbal à rédiger.
(Prenant son chapeau avec colere.) Quelle stupide journée nous

passons ! Je ne risquerai que ma mise ce soir. — Allons, Abel, allons.

ABEL, regardant son jeu qu'il n'avait pas encore relevé et avec désespoir.

J'avais le roi et la vole !

MAXIME.

Allons, allons, Abel.

Ils sortent tous les deux.

SCÈNE IX

PIBRAC, puis ROGER.

PIBRAC, à la table, écrivant.

Ah ! si je n'étais pas là, moi, quand madame de Pibrac revient de chez sa mère, si je n'étais pas à la gare, dedans, sur le quai, sous les roues du wagon, quelle scène ! quelle scène ! Où en suis-je ? (Se relisant.) « Reconnaissant que leur querelle était sans objet. » Sans objet ! C'est raide en parlant de sa femme. On doit pouvoir dire ça poliment.

Il cherche.

ROGER, paraissant à la porte du fond.

Ah ! voici Pibrac.

PIBRAC.

Que viens-tu faire ici ?

ROGER.

Je viens savoir ce qui se passe ; on me dit que Fer-

mand me cherche avec un air si étrange, que mon valet de chambre en a été effrayé.

PIBRAC.

Il se passe que ton duel est terminé.

ROGER.

Et de quelle façon?

PIBRAC.

On te fait des excuses.

ROGER, stupéfait.

Bah!

PIBRAC.

Il ne veut pas se battre pour sa femme.

ROGER.

Sa femme!

PIBRAC.

Oui, sa femme. Maintenant que tu es au courant, va-t'en.

ROGER.

Ce domino qui m'a si étrangement intrigué pendant toute une soirée...

PIBRAC.

C'était madame de Morannes. Va-t'en.

ROGER.

Mais elle connaît ma vie comme moi-même.

PIBRAC.

Tant pis pour toi!

ROGER.

Elle lit dans ma pensée comme dans un livre. Elle m'a tenu des discours à me donner le cauchemar.

PIBRAC.

Elle en est bien capable.

ROGER.

Elle était à Étretat, il faut qu'elle m'y ait suivi ; il faut qu'elle m'ait vu un jour descendre par la falaise...

PIBRAC.

Pour rencontrer madame de Mauves.

ROGER.

C'est faux. Qui t'a dit cela ?

PIBRAC.

Tu vois que je sais tout.

ROGER.

On t'a trompé.

PIBRAC.

Veux-tu nier avec moi ? Tu as commis à Étretat un acte insensé.

ROGER.

Eh bien, oui. Elle m'a ordonné de repartir : je lui ai obéi, j'ai eu tort. Paris sans elle me paraît vide et bête. Elle a été cruelle. Je l'avais suppliée de revenir aujourd'hui pour la fête que donne ma belle-sœur.

PIBRAC, étonné.

Ah !

ROGER.

Je l'aurais vue toute une nuit, j'aurais entendu sa voix. J'aurais pu, tout bas, au milieu de la foule, lui dire que je l'aime. J'avais espéré qu'elle viendrait.

PIBRAC.

Et tu l'aurais compromise ! Renonce à un caprice que rien n'excuse chez un homme tel que toi.

ROGER

Tu chéris ta femme dévotement, cela te suffit, et quand je t'avoue que j'aime madame de Mauves, cela ne représente pas grand' chose à ton esprit. Eh bien! je donnerais tout, tout, entends-tu? pour qu'elle soit à moi, ne fût-ce qu'une heure.

PIBRAC.

Et tu crois l'aimer, parce que tu la désires.

ROGER.

Mais le désir, c'est le comble de l'amour. Et d'ailleurs, je ne donne pas de nom à ce que je ressens. J'aime à ma façon et je n'en sais pas d'autre. Ce n'est point par vanité, ce n'est point parce qu'elle a une réputation sans tache, une vertu irritante, parce qu'elle est belle et charmante; c'est parce qu'elle a pour moi un attrait que je n'analyse pas, que je ne définis pas, mais que je sens irrésistible.

PIBRAC.

Admets qu'un jour elle cède à ta passion, et après?

ROGER.

Après? après, je serai le plus heureux des hommes.

PIBRAC.

Égoïste! égoïste! égoïste! Tu m'accorderas bien qu'il y a une morale?

ROGER.

Je t'en accorde plusieurs.

PIBRAC.

Laissons la morale. Je ne te demande que d'écouter ta raison.

ROGER.

Dieu m'en garde! Nous n'avons que cette supériorité

sur les autres animaux, qu'ils sont esclaves de leur instinct et que nous sommes maîtres de notre raison.

PIBRAC.

Ce qui prouve?...

ROGER.

Que notre âme est immortelle, puisqu'elle peut faire des bêtises.

PIBRAC.

Il est impossible de raisonner. Vous êtes tous des êtres pervers, sans conscience et sans scrupules. Vous avez des fantaisies qui vous détraquent la cervelle, vous cherchez des surexcitations de haut goût, vous...

ROGER, l'interrompant.

Là... là... Pibrac, ne vois-tu pas assez de gens qui amassent et entassent, qui courent après les fauteuils officiels ou officieux, qui piétinent péniblement entre les lignes du code, pour arriver sans chute à la fortune, qui politiquent à droite, à gauche, en long, en large, en travers, en zig-zag? Ne te plains pas si quelques fous jettent une note gaie et insouciant dans ce concert de travailleurs chauves. Nous avons le code du bon vieux temps : le point d'honneur, et nous résumons toutes les délicatesses de la loyauté par un mot plus moderne : vivre en galant homme. Après cela, où est le mal de casser un peu les vitres, quand ce ne sont pas celles des autres?

PIBRAC.

Il appelle cela ne pas casser les vitres des autres. Voilà un garçon qui est la loyauté même et qui se croit très-galant homme en séduisant une jeune femme...

ROGER.

Délaissée, abandonnée.

PIBRAC.

Il va trouver que c'est méritoire ! Quelles mœurs ! quelles mœurs !

JOSEPH, *entrant toujours effaré.*

On ne trouve pas M. le comte. J'ai dit à madame la comtesse...

ROGER.

Elle est arrivée ?

PIBRAC.

Bon !

JOSEPH, *continuant.*

Que M. de Pibrac était ici et qu'il lui expliquerait pourquoi M. le comte était absent.

PIBRAC.

Comment ?

JOSEPH.

Monsieur doit avoir de l'imagination ; il trouvera quelque chose.

PIBRAC.

Non, non, je ne trouverai pas.

ROGER, *avec joie.*

Elle est venue.

SCÈNE X

PIBRAC, ROGER, JEANNE.

JEANNE, *entrant vivement, très-troublée.*

Il n'est rien arrivé à M. de Mauves ?

PIBRAC.

Rien, madame, absolument rien.

JEANNE.

Joseph a des airs mystérieux qui m'effraient.

JOSEPH.

Moi! Madame la comtesse se trompe.

JEANNE.

Mais vous aussi, monsieur de Pibrac, vous avez un air étrange.

PIBRAC.

C'est mon air habituel.

JEANNE, avec surprise.

Monsieur de Savenay!

Le domestique sort.

ROGER.

Je vous prie, madame, d'excuser ma présence en ce moment. M. de Mauves m'avait donné rendez-vous.

JEANNE.

On me cache quelque chose.

PIBRAC.

Non, madame.

JEANNE.

Vous m'affirmez que Fernand ne court aucun danger?

PIBRAC.

Pas le moindre; il était ici tout à l'heure.

JEANNE.

Et il ne m'a pas attendue?

PIBRAC, très-embarrassé.

Fernand ne supposait pas que vous reviendriez si tôt.

JEANNE, se tournant à demi vers Sarenay et avec intention.

J'ai été forcée de rentrer pour recevoir mon père qui arrivera dans quelques heures.

PIBRAC.

Le marquis de Lubersac se décide à venir à Paris?

JEANNE.

J'avais prévenu M. de Mauves dans mes deux dernières lettres.

ROGER.

Il se pourrait, madame, qu'il ne les eût pas reçues.

JEANNE.

Les voici encore sur ce guéridon. (Elle prend les lettres et s'aperçoit qu'elles ne sont pas décachetées.) Ah!

ROGER.

Qu'avez-vous, madame?

JEANNE, se remettant immédiatement.

Rien, monsieur. Puisque M. de Mauves vous a donné rendez-vous, c'est qu'il va venir.

PIBRAC.

Assurément, il a dû être retenu au club ; nous pourrions y passer.

JEANNE.

Je n'osais pas vous en prier, monsieur de Pibrac.

PIBRAC.

Mais...

JEANNE.

Vous direz à Agathe qu'il me tarde de la revoir.

PIBRAC, à part.

On me renvoie. (Prenant vivement son chapeau.) Je vais vous

ramener Fernand, madame; je vous jure que je vais vous le ramener.

Il sort.

SCÈNE XI

JEANNE, ROGER.

JEANNE.

Vous avez compris, n'est-ce pas?

ROGER.

Oui, madame.

JEANNE.

Vous devinez pourquoi M. de Mauves n'est pas ici?

ROGER.

Il n'avait pas décacheté vos lettres.

JEANNE.

Et vous vous dites que la femme qui a reçu cette blessure, qui a subi, devant vous, cette humiliation, sera d'une conquête facile? Je n'ai pas voulu vous laisser partir avec cette pensée. Si la douleur que je viens de ressentir a été la plus cruelle et la plus vive, elle ne m'a rien appris. Je sais que, dans le milieu où se trouve jeté M. de Mauves, la vie a d'inévitables entraînements. Les mœurs légères qu'on y tient en estime font les cœurs légers et nous ne pouvons nous montrer sévères pour des défauts qu'il est convenu de trouver charmants. M. de Mauves m'a peut-être oubliée un peu, mais je sais le respect qu'il a pour sa femme et je lui pardonne.

ROGER.

Vous lui pardonnez? — Non, madame, non, vous ne lui pardonnez pas de ne pas vous aimer.

JEANNE.

Vous croyez que mon mari ne m'aime pas? Eh bien! je l'aime, moi. Vous supposez que je ne compte pas assez dans son existence? Il est tout dans la mienne. Et ne me dites pas qu'il s'éloigne de moi; j'irai à lui.

ROGER.

Je ne crois rien, je ne suppose rien, je ne vous dis rien; ce que je vois trouble ma raison, et je me demande comment un homme assez béni du ciel pour avoir mérité une femme telle que vous, peut vivre loin de vous, sans vous. Il me semble à moi que je n'existe que de l'heure où je vous ai vue.

JEANNE.

Vous m'aviez promis, monsieur, de ne plus me tenir un pareil langage.

ROGER.

Eh! que puis-je vous dire à présent que vous n'avez cent fois deviné?

JEANNE.

Vous m'aviez promis d'oublier comme moi l'imprudence que vous avez commise à Étretat.

ROGER.

L'oublier! (Il se lève.) Mais c'est le souvenir le plus ardent de ma vie! Oublier que je vous ai vue seule sur cette plage, au pied de ces falaises, devant cette mer immense... seule, seule!

JEANNE.

Vous m'avez fait le serment...

ROGER.

De ne plus vous aimer? Est-ce en mon pouvoir? Non, non, je vous adore.

JEANNE.

J'avais de moi-même une assez haute estime pour ne pas me croire exposée à une pareille offense, et c'est la seconde fois...

Elle s'arrête émue.

ROGER.

Je vous vois souffrir, je vous sais malheureuse, et ce que je ressens à cette heure, là, devant vous, est un sentiment si pur, si élevé, si chaste, qu'il ne peut ni vous blesser, ni vous déplaire. Je vous adore.

JEANNE.

Si vous étiez sincère, je ne pourrais que vous plaindre.

ROGER.

Ne me plaignez pas. Aucune femme au monde ne me donnerait, en m'aimant, la joie que j'éprouve à vous regarder, troublée, frémissante et les yeux pleins de larmes. Je me sens au cœur les enchantements et les ivresses que vous vous condamnez à ne jamais connaître.

JEANNE, très-contenue.

Je vous ai dit, monsieur, que je mettais tout mon bonheur et tout mon orgueil à adorer mon mari.

ROGER.

C'est l'exaltation du devoir, ce n'est pas de l'amour. Vous vous éprenez de votre générosité même, et vous prenez pour de la passion le vertige que donne le vide. Je n'essaierai pas de vous convaincre, je ne vous demande rien, rien qu'une joie que vous ne pouvez refuser à personne, la joie de vous voir passer de loin, la joie

de vous entendre parler, la joie de vous voir au bal, comme ce soir...

JEANNE.

Vous avez cru que j'irais à ce bal!

ROGER.

Vous n'irez pas?

JEANNE.

Vous avez cru que je revenais pour vous y retrouver!

ROGER.

J'ai cru que vous aviez cédé aux instances de la comtesse de Savenay.

JEANNE.

Votre belle-sœur, qui m'a écrit sous votre dictée, n'est-ce pas? Vous oubliez que je suis restée trois semaines loin de M. de Mauves, et que mon seul désir est de passer ma soirée avec mon mari.

ROGER.

Votre mari! Cet indifférent qui n'est même pas là pour vous recevoir! Eh bien! non, non, vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez pas l'aimer, et il est impossible que vous ne compreniez pas quelle passion est la mienne. Il est impossible maintenant que vous n'ayez pas pitié de moi. Vous viendrez ce soir... vous serez là, je vous verrai. Je vous en supplie à genoux.

JEANNE.

Vous ne me verrez pas et vous ne devez plus me revoir.
(Le domestique ouvre la porte du fond.) M. de Mauves!

SCÈNE XII

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant vivement.

Je suis désolé, ma chère Jeanne, de ne pas m'être trouvé là au moment de votre arrivée.

JEANNE, montrant Roger.

Monsieur de Savenay.

ROGER.

On m'a dit que vous me cherchiez, Fernand, et je suis accouru.

FERNAND.

Oui, mais ce n'était pas urgent.

ROGER.

Je comprends que le moment serait mal choisi pour vous occuper de moi, et je me retire. (Il lui serre la main.) Je vous remercie, madame, d'avoir bien voulu m'autoriser à attendre le comte. Au revoir, Fernand.

Il sort.

FERNAND, faisant assseoir Jeanne sur le canapé.

Vous devez être fatiguée, Jeanne.

JEANNE.

Ce n'est pas un voyage, et je ne suis jamais fatiguée, moi, quand je reviens près de vous.

FERNAND.

Pourquoi donc avez-vous hâté votre retour ?

JEANNE.

Parce que mon père arrive aujourd'hui même à Paris.

FERNAND.

Le marquis de Lubersac !

JEANNE.

Je vous l'avais annoncé, mon ami.

FERNAND.

A moi ?

JEANNE.

Et vous n'avez pas ouvert mes lettres.

FERNAND.

Dites que je ne les ai pas reçues, que Joseph ne me les a pas remises. Il devient idiot; je le chasserai, je...
Croyez que je suis désespéré.

JEANNE.

En tous cas, vous ne vous inquiétez pas beaucoup de
votre femme.

FERNAND.

Pouvez-vous supposer cela ?

JEANNE.

Ne cherchez pas à vous excuser; vous ne sauriez pas.
Et j'aime mieux vous pardonner, si vous croyez avoir be-
soin de pardon.

FERNAND.

Vous êtes un ange.

JEANNE.

Je ne veux pas que vous m'aimiez parce que je suis un
ange, ou parce que je suis votre femme. Je voudrais
que vous pussiez m'aimer parce que je vous plais.

FERNAND.

N'est-ce pas ainsi que je vous aime ?

JEANNE.

Non, mais c'est ainsi que vous m'aimerez, je l'espère. Pour cela, il ne faut pas que je sois maussade, n'est-ce pas? ni trop exigeante. Tout est oublié; vous êtes là, près de moi, je ne demande plus rien.

FERNAND.

Mais on dirait que vous revenez tout exprès pour la fête merveilleuse que donne madame de Savenay.

JEANNE.

Vous ne le croyez pas.

FERNAND.

Et quand cela serait! Nous avons reçu une invitation toute spéciale et la comtesse tenait absolument à vous avoir. Elle voulait me forcer à user de mon autorité. Je n'en use jamais. Je comprends qu'une maîtresse de maison mette quelque orgueil à montrer chez elle la jolie comtesse de Mauves.

JEANNE.

Flatteur!

FERNAND.

Et vous êtes à un âge où il est bien permis d'aimer le plaisir.

JEANNE.

Je trouverai un plaisir beaucoup plus grand à passer ma soirée avec vous.

FERNAND.

C'est que je ne vous attendais pas et je me suis engagé... je serai forcé de m'absenter.

JEANNE, le regardant avec étonnement.

Ce soir?

FERNAND, vivement.

Cela ne m'empêchera pas de vous accompagner au bal, et d'aller vous y reprendre.

JEANNE.

Vous êtes forcé de me quitter ce soir ?

FERNAND.

Et c'est un contretemps que je déplore autant que vous, mais vous savez les exigences de notre monde. Il y a ce soir commission au club.

JEANNE.

Et vous ne renoncerez pas à votre club pour moi, le jour de mon arrivée ?

FERNAND.

Hésiterais-je, si je n'étais formellement engagé ? Vous serez au bal, je m'échapperai, et je reviendrai.

JEANNE.

Mais vous ne pouvez pas me faire le sacrifice d'une soirée ! Il me semble pourtant que je le méritais.

FERNAND.

Est-ce que cela vous chagrine, Jeanne ?

JEANNE, contenant ses larmes.

Non, mon ami, cela ne me chagrine pas ; je passerai la soirée avec mon père.

Agathe entre par le fond.

SCÈNE XIII

FERNAND, JEANNE, AGATHE.

Jeanne. prête à éclater en sanglots, se jette au cou d'Agathe pour donner un motif à son émotion.

JEANNE.

Agathe ! ma bonne Agathe ! Que je suis heureuse de te voir !

AGATHE.

Pas plus heureuse que moi ! J'ai appris qu'on cherchait partout M. de Mauves, parce que sa femme venait d'arriver. Tu as donc voulu faire une surprise à ton mari ?

JEANNE.

Oui, oui.

AGATHE.

Moi, je n'oserais jamais faire cette surprise-là à M. de Pibrac. Je ne serais pas assez sûre de lui être agréable. J'aime mieux qu'il attende à la gare. Oh ! mais j'ai troublé vos premières effusions. Tu n'as pas un mari froid et indifférent comme le mien.

FERNAND.

Je ne veux pas, en restant, vous forcer, madame, à faire mon éloge au détriment de Pibrac : je me retire. Je suppose d'ailleurs que vous avez à causer avec Jeanne.

AGATHE.

Énormément. Mais nous causerons vite, je vous la rendrai tout à l'heure.

FERNAND.

C'est elle qui s'en plaindra.

Il salue et sort.

AGATHE.

Il est très-aimable, ton mari, il n'a pas changé.

JEANNE.

Pas du tout.

AGATHE.

Tu es toujours heureuse?

JEANNE.

Toujours.

AGATHE.

Je voudrais pouvoir en dire autant.

JEANNE.

Ne sois pas ingrate pour M. de Pibrac : il t'adore, et c'est le meilleur des hommes.

AGATHE.

Lui ! tu ne le connais guère. J'étais sûre qu'il était coupable. De quoi ? je n'en savais rien et cette incertitude me tuait. Maintenant, j'ai peur d'apprendre la vérité. Si tu l'avais entendu tout à l'heure défendre madame de Morannes ! — Sais-tu ce que je viens d'apprendre chez la duchesse de Grandlucé ? Madame de Morannes était au bal du prince Ariel en domino rose, et elle a failli faire battre son mari avec M. de Savenay.

JEANNE.

Lequel ?

AGATHE.

Le beau ! le vicomte ! Roger, qui a résisté à ses avances, dit-on. Il y a eu réunion de témoins, procès-verbal, etc.,

et un jeune homme que je ne connais pas ajoutait : « Le plus piquant de l'aventure, c'est que M. de Savenay a eu la malchance ou la malice de prendre pour un de ses témoins l'adorateur actuel de la jolie baronne. » Elle a un adorateur actuel, cela se dit couramment. — « Mais oui, oui, a ajouté une dame entre deux âges, ce n'est plus un mystère : un homme de notre monde, qui se ruine et qui joue pour se refaire ; il a perdu trente mille francs sur parole contre le même Savenay, et nelez qu'il a une femme charmante qui ne se doute de rien... » Et on allait le nommer quand la duchesse a fait signe en toussant : « Hum ! hum ! » — Et se tournant de mon côté : « Madame de Pibrac, » pour arrêter l'indiscret, « avez-vous des nouvelles de votre amie, madame de Mauves ? »

JEANNE.

Ah !

AGATHE.

Mais il n'a plus été question du duel. Je n'ose interroger personne ; on me mentirait. J'attends les journaux de demain, pour connaître les témoins de M. de Savenay. J'en ai la fièvre.

Joseph est entré et paraît chercher sur la table.

JEANNE.

Chut ! Que voulez-vous, Joseph ?

JOSEPH.

M. le comte m'a prié de prendre un procès-verbal.

JEANNE.

Quel procès-verbal ?

JOSEPH.

Je ne sais pas, madame, je crois qu'il s'agissait d'un duel...

AGATHE.

D'un duel !

JOSEPH.

Qui est arrangé.

AGATHE.

C'est le nôtre, cherchons.

JEANNE, qui a été vivement à la table, soulevant un buvard.

Le voici.

AGATHE.

Les témoins de Savenay ? (Elles cherchent ensemble sur la feuille
les noms des témoins.) Théophile de Pibrac.

JEANNE.

Comte de Mauves. (A Joseph.) C'est bien là ce que vous
cherchez.

Joseph prend le procès-verbal et sort.

AGATHE, avec éclat.

C'était M. de Pibrac !

JEANNE, très-émuë, mais se contenant.

Calme-toi, Agathe, je t'en supplie.

AGATHE.

Tu veux que je me calme quand je reçois sans prépa-
ration une pareille nouvelle, quand j'apprends que mon
mari...

JEANNE.

Ce n'est pas ton mari.

AGATHE.

Ce serait donc le tien ? Tu reconnais qu'il est excellent,
tu avoues qu'il n'a pas changé, tandis que moi, je me
plaignais d'instinct.

JEANNE.

Tu as mal compris, peut-être, des propos en l'air.

AGATHE.

Un homme de notre monde ! marié avec une femme charmante ! Est-ce assez clair ? Et qui a perdu hier au club. M. de Pibrac a passé sa soirée au club. Et l'embarras de la duchesse ! Mais tu le sais bien, puisque tu es aussi émue que moi.

JEANNE, sans l'écouter.

Non, non, si cela était, il ne m'aurait pas dit de la recevoir ; il n'aurait pas permis que cette femme, que sa maîtresse...

AGATHE, se méprenant.

Mit les pieds dans un cercle où je suis invitée !... Ah ! ma pauvre Jeanne, tu ne connais pas l'empire de ces femmes sur nos maris ; vois les crimes qui se commettent, vois-les tous.

JEANNE.

Je te dis que je ne puis pas le croire, que je ne veux pas le croire, que je ne le crois pas.

AGATHE.

Et moi, j'en suis sûre.

JOSEPH, entrant.

Madame la baronne de Morannes...

JEANNE.

Madame de Morannes !

AGATHE, faisant un bond.

Elle !

JOSEPH.

Fait demander si madame la comtesse peut la recevoir.

JEANNE, après un premier mouvement, se remettant vivement.

Faites entrer.

AGATHE.

Tu exiges que je me trouve en face de ce monstre ?

JEANNE.

Du courage, Agathe, aie du courage.

AGATHE.

Ce n'est pas possible.

JEANNE.

Si, si, c'est possible quand on le veut bien.

AGATHE.

Mais tu es pâle comme une morte !

JEANNE.

Parce que tu m'effraies.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la baronne de Morannes.

SCÈNE XIV

JEANNE, AGATHÉ, LA BARONNE.

LA BARONNE, entrant avec la plus complète aisance.

Je frappais avec hésitation à votre porte, madame, ne sachant pas si vous étiez à Paris...

AGATHE, à part, s'adressant à Jeanne qui la retient du geste et du regard.

Serpent !

LA BARONNE.

Et je ne me serais pas permis de me présenter le jour de votre arrivée, si je ne venais en quêteuse.

AGATHE, à part.

Crocodile !

JEANNE, très-froide et très-digne.

Quand on vient pour les pauvres, madame, on est toujours bien reçu chez moi.

LA BARONNE.

Je le sais, madame. Pourtant cela n'aurait pas suffi, il fallait encore qu'il y eût urgence.

AGATHE, à part.

Cette voix est horrible !

LA BARONNE.

J'ai l'honneur d'être dame patronnesse d'une vente de charité, au cercle de...

AGATHE, l'interrompant.

De M. de Pibrac !

LA BARONNE.

Oui, madame. Je me suis décidée un peu tard et je suis forcée de quêter à la hâte, pour ne pas être trop humiliée demain.

AGATHE, à part.

Monstre !

JEANNE.

Vous êtes sûre, madame, d'avoir beaucoup de succès.

LA BARONNE.

Je le souhaite sans l'espérer. J'accepterai, madame, tout ce qu'il vous plaira de me donner, mais votre of-

frande doublerait de prix si j'obtenais un ouvrage de vos mains.

JEANNE.

Oh ! non ! non ! de l'argent, de l'argent seulement.
(Elle va à une console et prend dans un coffret un billet de mille francs.)
Ce que je fais n'a aucune valeur pour personne. — Voici, madame.

AGATHE, à part.

Merci !

LA BARONNE.

Ah !

JEANNE.

J'espère que M. de Mauves fera davantage.

LA BARONNE.

C'est un cadeau de reine. La générosité est facile quand on est heureuse et qu'on n'a rien à envier à personne.

JEANNE.

Rien, madame.

LA BARONNE.

J'avais eu le désir, madame, de me faire présenter à vous à Étretat, car nous nous y trouvions ensemble, mais on m'a dit que vous viviez très-retirée.

JEANNE.

Très-retirée, oui, madame.

LA BARONNE.

Je me dédommage aujourd'hui. Je vous demande la permission, madame, de continuer ce que j'appellerai mon chemin de la croix, car je ne suis pas reçue partout aussi bien que chez vous.

JEANNE

M. de Mauves regrettera certainement de ne pas

s'être trouvé là, mais vous savez peut-être qu'il est témoin dans un duel.

LA BARONNE.

Hélas ! oui. J'ai même appris que les témoins devaient se réunir chez M. de Mauves.

JEANNE.

Alors, madame, il vous sera agréable d'apprendre que l'affaire est arrangée.

LA BARONNE.

Arrangée ?

JEANNE.

On ne se bat plus.

LA BARONNE.

Ah !

JEANNE.

Les adversaires ont loyalement reconnu que leur querelle était sans objet.

LA BARONNE.

Sans objet !

AGATHE, à part.

Très-bien ! très-bien !

JEANNE.

J'ai eu l'indiscrétion de lire le procès-verbal des témoins.

LA BARONNE.

Mais ce procès-verbal est-il accepté par tout le monde ?

JEANNE.

Je l'ignore, madame.

Il arrive si souvent que les efforts des témoins ne réussissent pas ! Je ne vous en remercie pas moins, madame, de la bonne pensée que vous avez eue en m'annonçant cette heureuse nouvelle.

Elle sort.

SCÈNE XV

AGATHE, JEANNE.

AGATHE.

Elle n'a pas osé me regarder en face ; elle a eu raison...
Eh bien ! qu'as-tu donc ?

JEANNE, défaillante.

Ce n'est rien, ne t'inquiète pas, c'est nerveux.

AGATHE, se jetant dans ses bras.

Je te fais pitié, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Non, Agathe, non... je ne veux pas te laisser cette souffrance, je te jure que tu te trompes ; je te jure que ce n'est pas ton mari.

AGATHE.

C'est parce que tu ne doutes plus que tu veux essayer de me mentir.

JEANNE.

Ne pleure pas, Agathe, ton mari t'aime, toi ; je le sais, j'en suis sûr.

AGATHE.

Je t'êmeus, je t'attriste, j'ai tort. Eh bien ! non, je ne

pleure plus, ce n'est pas l'heure de pleurer: je me vengerai.

JEANNE.

Est-ce que les honnêtes femmes peuvent se venger, est-ce qu'elles sauraient?

AGATHE.

Notre rôle est trop bête à la fin. Demain, à pareille heure, je serai vengée. Comment? je n'en sais rien, mais je serai vengée.

Elle sort vivement.

JEANNE, seule, tombant sur le canapé.

Madame de Morannes! Voilà la femme à laquelle il me sacrifie. — Mais que suis-je donc, moi? Toujours aimante et toujours résignée, toujours l'attendant. Il n'a pas un sourire à demander, pas un regard à quêter: quand il entre, mon âme tout entière va au-devant de lui. C'est trop m'abaisser! Ce qu'ils veulent, c'est le bruit, le succès, l'éclat, c'est la lutte! Ils l'auront. (Elle soude, une femme de chambre parait. — A la femme de chambre.) Préparez-moi une toilette de bal pour ce soir; sortez toutes mes robes; sortez-les toutes, je choisirai. (La femme de chambre se retire.) Je ne veux plus être des femmes qu'on délaisse; je serai des femmes qu'on aime.

ACTE DEUXIÈME

AU CLUB

Grand salon. — À gauche, porte d'entrée. — À droite, une cheminée; plus haut, une fenêtre avec rideau et drapier rouge. — Au milieu, vers le fond, table de baccarat. — Chaises cannées, fauteuils et divans en moleskine rouge. — Bureau du garçon des jeux, au fond. — Quatre tables à jeu; sur l'une d'elles, un féliquier; sur chacune, deux flambeaux avec abat-jour. — Deux lampes et un bougeoir sur la cheminée. — Une suspension à quatre becs au-dessus de la table de baccarat. — Le tout allumé. — Journaux, revues. — Au fond, à droite, un petit salon avec un billard, où l'on joue pendant une partie de l'acte. — Au fond, au milieu et à gauche, un autre petit salon, avec une table de lecture. — Par derrière, au milieu, on aperçoit la salle à manger, avec une table servie. — Différents personnages sont assis à la table à manger, d'autres sont occupés à lire, d'autres jouent au billard, aux échecs, aux cartes; le garçon des jeux est à son bureau; des valets vont et viennent dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE

AUBEROCHE, GERVAISSON, WILFRID.

AUBEROCHE, venant du fond.

Un cigare! Valet de pied, du feu.

GERVAISSON, courant à lui.

Auberoche! J'ai dit à papa que j'avais gagné hier au baccarat, pour qu'il me rende sa considération... Ne me trahis pas.

AUBEROCHE.

Sois tranquille, Gervasson fils, mais ne me touche pas de la main gauche, ça porte malheur.

GERVASSON.

Tiens, je ne savais pas.

AUBEROCHE.

Il ne sait rien, ce garçon-là.

GERVASSON.

Je me méfierai. — As-tu diné au club ?

AUBEROCHE.

Où, mais je me suis levé avant la fin. On a causé musique tout le temps.

GERVASSON.

Ah ! mon pauvre chien !... Est-ce que papa y était ?

AUBEROCHE.

Il y est encore.

GERVASSON.

Je croyais qu'il m'avait conté une bourde.

AUBEROCHE.

Alors, tu espionnes papa ?

GERVASSON.

Il m'espionne bien, lui ! — A-t-on dit des bêtises, ce soir ?

AUBEROCHE.

Sans le faire exprès. Nous avions le baron de Morannes, ça jetait un froid, à cause de son aventure d'aujourd'hui.

GERVASSON.

Il n'a pas voulu se battre pour sa femme ! Moi, je trouve ça très-chic.

AUBEROCHE.

Mais c'est la jolie baronne qui ne doit pas être contente !

GERVASSON.

Je t'écoute ! On prétend qu'elle quittera Paris demain.

AUBEROCHE.

C'est pour qu'on la retienne, ça. Je connais les femmes. (Allant à Gervasson.) Aie l'air de me confier un secret.

GERVASSON.

Pourquoi, Boboche ?

AUBEROCHE.

Voilà Wilfrid qui va nous dire un mot drôle.

WILFRID, arrivant.

J'ai rencontré ce matin Savenay ; je lui ai même dit un mot drôle qui l'a beaucoup fait rire. Nous parlions du tir aux pigeons...

AUBEROCHE.

Je les connais, ses mots drôles. Maintenant le papa la Grézette, prenons garde. Il a sa serinette des grands jours, il présente un candidat. Sauve qui peut ! Il vient de notre côté.

GERVASSON.

Oh !

SCÈNE II

LES MÊMES, LA GRÉZETTE.

LA GRÉZETTE, arrivant par le fond.

Pardon, mes jeunes amis...

AUBEROCHE.

Nous sommes pincés.

LA GRÉZETTE, à Gervasson.

Vous voterez pour mon candidat, n'est-ce pas ?

GERVASSON.

Des deux mains.

LA GRÉZETTE.

Paul Calmeil, charmant garçon, substitut, un peu mon parent.

AUBEROCHE.

Vous savez bien, papa la Grézette, qu'on ne vous a jamais refusé personne.

LA GRÉZETTE.

Je sais qu'on a pour moi, dans notre cercle, une bienveillance extrême, et Calmeil a un autre parrain non moins sympathique à tous, Roger de Savenay.

AUBEROCHE.

L'élection est sûre.

LA GRÉZETTE.

Je la voudrais brillante.

AUBEROCHE.

Elle le sera.

LA GRÉZETTE.

J'en accepte l'augure.

AUBEROCHE, à Wilfrid, qui s'avance.

Tout à l'heure, Wilfrid.

SCÈNE III

LES MÊMES, ABEL.

ABEL, entrant par le fond, fredonnant.

Les yeux bleus à la fenêtre,
Portes closes les yeux noirs.

LA GRÉZETTE, allant à lui.

Mon jeune ami...

ABEL.

Mon bon la Grézette ?

LA GRÉZETTE.

Pourquoi m'avez-vous poussé le coude, pendant que je
discutais sur l'art musical, courtoisement d'ailleurs, avec
le baron de Morannes ?

ABEL.

Vous lui souteniez que Sganarelle était un type à
mettre en musique.

LA GRÉZETTE.

C'est ma conviction.

ABEL.

Parce que les maris trompés sont toujours comiques.

LA GRÉZETTE.

Précisément.

ABEL.

Eh bien ! et lui ?

LA GRÉZETTE.

Lui ? (Après avoir réfléchi.) Oh ! oh ! mon jeune ami, je suis
désespéré.

ABEL.

Je vous poussais le coude. Vous alliez toujours.

LA GRÉZETTE.

Vous auriez dû m'arrêter en intervenant dans la discussion.

ABEL.

Oh ! moi, je ne discute jamais à table.

LA GRÉZETTE.

Pourquoi, cher ami ?

ABEL.

Parce que ce sont toujours ceux qui n'ont pas faim qui ont raison.

LA GRÉZETTE.

J'oublie toujours que ce pauvre baron... Mais avouez que ce n'est pas un mari trompé comme les autres.

ABEL.

Il l'est plus que les autres, c'est ce qui le sauvé du ridicule.

LA GRÉZETTE.

Tiens, oui.

LE BARON, sortant de la salle à manger.

Le dîner était excellent ce soir. Un cigare.

ABEL, montrant le baron qui entre satisfait comme un homme qui a bien dîné.

Et vous voyez qu'il ne s'en porte pas plus mal.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE BARON.

LA GRÉZETTE.

Mon cher baron, je me suis laissé entraîner trop loin peut-être dans mes théories musicales.

Pourquoi, mon bon la Grézette? — Vous vous êtes un peu moqué des maris, mais moi, je suis un mari honoraire, et d'ailleurs j'étais de votre avis.

LA GRÉZETTE, à Abel, naïvement.

C'est vrai, au fait, il était de mon avis.

ABEL, riant, bas.

Vous n'avez plus qu'à chercher un musicien, et tâchez de lui prouver que c'est imaginaire.

LA GRÉZETTE, ne comprenant pas.

Imaginaire?

ABEL.

De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien,
Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

LA GRÉZETTE.

Je ne demande pas mieux.

WILFRID, à Abel.

Je racontais à Auberoche un mot drôle qui l'a beaucoup fait rire. Nous parlions du tir aux pigeons...

ABEL.

Pardon, Wilfrid. J'ai pour principe d'hygiène qu'il faut ménager sa rate en sortant de table.

WILFRID.

Ah! (Courant à la Grézette.) Je racontais à Abel un mot drôle qui l'a beaucoup fait rire. Nous parlions...

SCÈNE V

LES MÊMES, MAXIME.

MAXIME, venant du fond.

Détestable! épouvantable! exécration!

ABEL.

C'est le doux Maxime.

LA GRÉZETTE.

Il ne paraît pas satisfait.

ABEL.

Non, par extraordinaire.

MAXIME.

Donnez-moi le registre des réclamations.

LA GRÉZETTE.

Des réclamations! C'est que je suis commissaire de semaine.

ABEL.

Et vous prenez cela au sérieux?

LA GRÉZETTE.

Je suis l'homme du devoir, moi.

ABEL, riant.

Du devoir puéril et honnête!

MAXIME.

Deux sauces blanches comme chez les Carmélites!

LA GRÉZETTE.

J'aime mieux m'en aller. Vous voterez pour mon candidat?

Il sort.

WILFRID, à Maxime.

Maxime, je vais vous dire...

MAXIME.

Laissez-moi tranquille. Et des œufs à la neige, un entremets de 1830!

ABEL.

Ne parlons pas politique.

MAXIME, haussant les épaules avec colère.

Je ne sais pas pourquoi on admet de pareils singes dans une réunion de gens soi-disant graves.

ABEL.

Et il est membre de la société protectrice des animaux! C'est sa seule profession d'ailleurs; il a six mille francs de rente pour tout potage; il vit, grâce au club, (il s'assied sur un fauteuil.) comme s'il en avait cent mille, et il n'est jamais content!

MAXIME.

Vous avez dîné ici, Gervasson?

GERVASSON, assis à une table de jeu.

Non; c'est papa. Moi, j'ai dîné chez maman. C'était mon tour de garde.

MAXIME.

Ah! baron, vous étiez en face de moi.

LE BARON.

J'avais cet honneur.

MAXIME.

Signez-vous ma plainte?

LE BARON.

Jamais. Pourquoi voulez-vous que je me plaigne? Je me trouve très-bien ici. J'ai de grands salons, parfaitement aérés, des tapis moelleux, des divans orientaux, des jour-

naux de tous les coins du monde, une bibliothèque superbe, une table excellente à mon humble avis, une livrée princière toujours à mes ordres, sans compter les hommes d'esprit, les gens aimables, les joueurs qui perdent galamment leur argent, et les âmes charitables qui se chargent d'amuser la galerie. Mais rien ne vaut le club.

MAXIME.

Si c'est pour vous une famille...

LE BARON.

Une famille charmante, à laquelle je ne dois rien et qui n'attend rien de moi.

GERVASSON.

Égoïste! si maman l'entendait!

MAXIME.

Très-bien. Et toi, Abel, signes-tu?

ABEL.

Moi, je suis de la grande catégorie des satisfaits, section des gens qui digèrent.

MAXIME.

Parfaitement! (Apercevant Pibrac qui parait, au fond, avec un air profondément ennuyé.) Ah! Pibrac! Vous avez diné au club?

SCÈNE VI

ABEL, LE BARON, MAXIME,
GERVASSON, AUBEROUCHE, PIBRAC,
puis LE DOCTEUR.

PIBRAC.

Oui, mon ami, oui. J'ai diné au club, seul, à part,

à une petite table. Il faut bien s'amuser, la vie est si courte !

MAXIME.

Que pensez-vous des sauces blanches et des œufs à la neige ?

PIBRAC.

Je ne les ai pas remarqués, cher ami.

MAXIME.

Il n'y avait que cela.

PIBRAC, vivement.

Mais je suis enchanté, enchanté, enchanté.

AUBEROCHE, à une table de jeu.

Moi, je veux bien signer que les diners du club sont assommants et que si l'on ne peut plus y dire de bêtises, j'irai brouter ma salade en famille.

GERVASSON, assis en face de lui.

Ne dis pas cela, Boboche !

AUBEROCHE.

Je le dis, ma vieille bique !

MAXIME, fermant le registre avec colère.

Allons ! tout est pour le mieux dans le meilleur des clubs ; seulement, je vais prendre une cuisinière, et je mangerai chez moi.

ABEL.

Avec toi-même ?

MAXIME.

Tu l'as dit.

ABEL.

Quelle fichue compagnie !

MAXIME.

Va te promener !

ABEL.

Tu es trop bon !

LE BARON.

Eh bien, Abel, vous ne dormez donc pas ce soir ?

ABEL.

Non, baron, non.

LE BARON.

C'est que je suis habitué, moi, à vous voir dormir sur ce divan, pendant que je fume mon cigare... Ça me manque.

ABEL.

Je ne dormirai plus.

LE BARON.

Avant le baccarat.

ABEL.

Je ne jouerai plus.

LE BARON.

Que vous est-il donc arrivé ?

ABEL.

J'ai voulu enlever Carminette au prince Ariel.

LE BARON.

Carminette? Elle est bien maigre !

ABEL.

N'est-ce pas ? Il ne faut pas pousser les choses à l'extrême avec elle. Je suis sûr que lorsqu'elle accorde tout, il n'y a plus rien. Mais c'est un fétiche.

LE BARON.

Ah !

ABEL.

Je me présente. Elle arrivait d'Orléans, je ne sais pas pourquoi. Elle me reçoit bien. Je suis extrêmement poli.

J'ai l'air de prendre au sérieux les petits mensonges de son corsage. Je deviens tendre, elle sourit. Je vais plus loin, elle sonne : le prince paraît.

LE BARON.

Il vous provoque ?

ABEL.

Il n'avait pas compris. Il me propose un bac, et il me gagne cinq cents louis.

LE BARON.

Malepeste !

ABEL.

Vous comprenez que c'est un avertissement d'en haut. Je ne toucherai pas une carte tant que je n'aurai pas subjugué Carminette.

LE BARON, se levant.

Mais, mon bon Abel, si la maigreur suffit, les fétiches ne vous manqueront pas.

ABEL.

Maigre et rousse... de naissance !

LE BARON.

J'ai connu, moi, une certaine Palmyre...

ABEL.

Palmyre l'épingle ?

LE BARON.

Précisément.

ABEL.

Venez demain dîner avec elle.

LE BARON.

Elle était d'une transparence !

ABEL.

Très-rondelette, maintenant.

LE BARON.

Ah bah !

ABEL.

Elle vous contera ça.

LE BARON, riant.

J'aime mieux vous croire. — Docteur, un écarté.

LE DOCTEUR, traversant pour sortir.

Je ne peux pas : j'ai un malade.

LE BARON.

Donnez-lui un quart d'heure de répit.

LE DOCTEUR.

Une seule partie, alors ?

LE BARON.

Une seule.

Ils s'assoient à une table.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHARLY.

ABEL.

Charly ? Je dois cinq cents louis au prince Ariel.

CHARLY.

Très-bien, monsieur le vicomte.

ABEL.

Et je voudrais m'acquitter ce soir même.

CHARLY.

Je comprends. Je vais envoyer la somme, de la part de monsieur le vicomte.

ABEL.

Chez Carminette, rue Tronchet, 51.

CHARLY.

52, monsieur le vicomte.

ABEL.

Vous la connaissez?

CHARLY.

Mademoiselle Carminette me fait l'honneur de me demander mes conseils pour le placement de ses valeurs.

ABEL.

Vous devez être millionnaire, vous?

CHARLY.

Monsieur le vicomte se moque. J'ai au contraire des moment bien difficiles.

ABEL.

Si j'en juge par ce que vous avez gagné avec moi...

CHARLY.

Monsieur le vicomte a été excellent. Aussi j'ai une petite ferme en Saintonge qui porte son nom.

ABEL.

Vous me comblez!

CHARLY.

Est-ce que M. de Mauves est brouillé avec M. de Savenay?

ABEL.

Pourquoi me demandez-vous cela?

CHARLY.

C'est que M. de Mauves est si pressé de lui rembourser ce qu'il a perdu...

ABEL.

Que vous en concluez qu'il y a entre eux un motif de querelle.

CHARLY.

Je demande pardon à monsieur le vicomte d'avoir l'air de l'interroger.

ABEL.

Avoir l'air est adorable!

GERVASSON.

Charly, des jetons.

CHARLY.

A vos ordres, monsieur Gervasson.

ABEL.

Il est très-fort, ce garçon. Je suis sûr qu'il nous connaît tous mieux que nous-mêmes. Il a flairé que Fernand allait faire le don Quichotte pour sauver l'amour-propre de madame de Morannes. Le mari ne veut pas se battre : Fernand prendra la place du mari. Poussera-t-il la naïveté jusque-là? Chez les gens naturellement naïfs comme Pibrac, la naïveté a ses bornes; chez les autres elle n'en a pas. Ah! que les sottes amours font de sottes gens! Parlez-moi de cet honnête Pibrac qui lit vertueusement. (Il va à Pibrac, qui est assis, une brochure à la main.) Pibrac, mon bon Pibrac, vous lisez la *Revue des Deux-Mondes*?

PIBRAC.

Non, mon ami, non.

ABEL.

Vous la tenez.

PIBRAC, se levant.

Ah! oui! c'est vrai, mais j'ai l'esprit ailleurs.

ABEL.

Ce n'est pas bête, ça!

PIBRAC.

Je voudrais vous demander un service.

ABEL.

Parlez, cher ami.

PIBRAC.

Donnez-moi l'adresse d'une femme aimable.

ABEL, étonné.

Vous dites ?

PIBRAC.

Je dis : donnez-moi l'adresse d'une femme aimable.

ABEL.

Laque le ?

PIBRAC.

Quelconque, mais aimable.

ABEL.

Que voulez-vous en faire ?

PIBRAC.

J'irai chez elle.

ABEL.

Avec cet air-là ?

PIBRAC.

Avec cet air-là.

ABEL.

Pour la porter en terre, alors ?

PIBRAC.

Pour la porter... non. — Connaissez-vous la petite
Tournesol, des Bouffes ?

Charmanter!

ABEL.

PIBRAC.

Est-elle libre?

ABEL.

Elle l'est trop.

PIBRAC.

C'est ce qu'il me faut. Je vais lui écrire sur du papier à en-tête du cercle, pour me poser.

ABEL, le regardant avec étonnement.

Ah ça! Pibrac, qu'est-ce qu'il vous prend?

PIBRAC.

Je ne veux plus être vertueux.

ABEL.

Pourquoi donc?

PIBRAC.

Ça ne me réussit pas.

ABEL.

Ah bah!

PIBRAC.

Ce soir, je rentre chez moi à sept heures, madame de Pibrac était assise...

ABEL. -

Elle est charmante, madame de Pibrac.

PIBRAC.

Vous trouvez? Vous êtes bien bon. — Je m'avance pour l'embrasser: elle se dresse comme une statue, passe sans me regarder, s'arrête à la porte, fait un geste comme pour m'asperger d'eau bénite, et s'en va. Je la rattrape dans l'antichambre, elle prend la pose de Maubant dans *Rome vaincue* et me jette ces mots:

5.

« J'espérais, monsieur, que vous auriez compris mon silence. » Elle veut que je comprenne son silence maintenant. Elle refait son geste, toc, toc! et disparaît. J'attends; elle ne revient pas. Je m'informe. « Madame dîne chez sa mère. » Je prends mon chapeau et me voilà. C'est fini, fini, fini!... J'ai dîné au club; on y est très-bien. Je m'y amuserai, j'y jouerai, et je passerai les nuits chez Bignon avec des femmes.

ABEL.

Grandes ou petites?

PIBRAC.

Petites et grandes, de toutes les dimensions.

ABEL.

Gourmand!

PIBRAC.

Je vais écrire tout de suite. J'ai hâte de tromper ma femme.

ABEL.

Comme c'est nature!

PIBRAC.

Je vais écrire, et après...

ABEL.

Après? Vous n'aurez plus qu'à être éloquent.

PIBRAC, remontant.

Je le serai. (Revenant à Abel.) Elle me trouvera peut-être bête en commençant; que lui dirai-je pour l'aborder?

ABEL.

Vous lui direz : Te voilà donc, ma jolie poulette?

PIBRAC.

Comme ça, en débutant?

ABEL.

Il faut se poser tout de suite en homme du monde.

PIBRAC.

Parfaitement! Te voilà donc, ma jolie poulette?

ABEL.

En lui passant la main sous le menton.

PIBRAC.

Vous croyez?

ABEL.

Il y a des variantes: mais c'est toujours la même chose.

PIBRAC.

Très-bien. Mademoiselle Tournesol, aux Bouffes... personnelle.

ABEL.

Oh! personnelle!

PIBRAC.

Elle a peut-être sa mère?

ABEL, riant.

Je l'oubliais.

Pibrac va s'asseoir au fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA GRÉZETTE.

LA GRÉZETTE, entrant.

Eh bien! Maxime est-il calmé?

ABEL.

Il en a l'air.

LA GRÉZETTE.

S'il est calmé, je peux lui serrer la main.

MAXIME, à qui on a remis une lettre.

Allons, bon! allons, bien! la double enveloppe. Ce n'était pas assez d'avoir une enveloppe à déchiqueter. Vous avez imaginé d'en ajouter une autre, vous.

LA GRÉZETTE.

C'est une idée qui m'était venue, cher ami. J'en ai parlé. Elle a été adoptée.

ABEL.

Soyez-en fier, la Grézette! C'est une idée admirable, grande et simple, comme tout ce qui est grand. Un exemple : madame de la Grézette...

LA GRÉZETTE.

Je ne suis pas marié, cher ami.

ABEL.

Vous pourriez l'être. Madame de la Grézette envoie au club un billet doux à Abel de Born, ici présent. Très-bien. Mais en prenant votre chapeau, vous reconnaissez dans mon casier l'écriture de votre femme.

LA GRÉZETTE.

Je ne suis pas marié, cher ami.

ABEL.

Vous pourriez l'être. Il faudrait s'entr'égorger! tandis que, grâce à la seconde enveloppe, toutes les adresses étant de la même écriture...

MAXIME.

On met une heure à apprendre que Zoé va poser pour un portrait de famille à Asnières.

ABEL.

Oui, mais je reste l'ami de la Grézette, et de sa femme.

LA GRÉZETTE.

Je n'en ai pas.

ABEL.

Je le regrette.

MAXIME.

Et s'il y a erreur?

LA GRÉZETTE.

Il n'y a jamais d'erreur.

LE BARON, *entrant.*

Qui est-ce qui a été chargé du service de la double enveloppe, aujourd'hui?

LA GRÉZETTE.

Pourquoi, cher ami?

LE BARON.

Parce que voici un petit billet qui se trompe du tout au tout en venant à moi.

MAXIME.

Eh bien, la Grézette, eh bien, vous voyez?

LA GRÉZETTE, *allant au baron.*

Il faut donc qu'une similitude de noms bien extraordinaire...

LE BARON, *lui montrant l'adresse.*

Que lisez-vous là?

LA GRÉZETTE.

Baron de Morannes.

LE BARON, *lui présentant la seconde enveloppe.*

Et là?

LA GRÉZETTE, *lisant.*

Roger de Savenay. C'est inouï! Il est probable que vous recevez souvent des lettres de la même écriture.

LE BARON.

J'en ai reçu assez souvent.

LA GRÉZETTE.

Tout s'explique.

LE BARON.

Mais pas depuis trois ans.

LA GRÉZETTE, ahuri.

Ah! ah! Cependant Gontran est d'une exactitude...

LE BARON.

C'est Gontran, mon ancien valet de chambre! Alors, n'en parlons plus, c'est de bonne guerre.

LA GRÉZETTE.

Je remettrai la lettre à Savenay. Je l'attends.

LE BARON.

Je la lui remettrai moi-même.

Il laisse la Grézette interloqué.

LA GRÉZETTE, se précipitant vers Abel.

Oh! mon jeune ami! Je suis désespéré.

ABEL.

Naturellement.

LA GRÉZETTE.

Madame de Morannes a écrit à Savenay.

ABEL.

J'ai bien compris.

LA GRÉZETTE.

Et on a remis la lettre au mari.

ABEL.

Je l'ai bien vu.

LA GRÉZETTE.

Ciel!

ABEL.

Quoi?

LA GRÉZETTE.

Voici Roger.

ABEL.

Il va tomber à pic, en face du baron. Tableau!

LA GRÉZETTE.

Asseyons-nous à cette table, et ayons l'air de jouer,
pour intervenir en temps opportun.

ABEL.

Mais je ne joue plus.

LA GRÉZETTE.

C'est égal.

ABEL.

Un simple écarté, alors? A deux louis.

LA GRÉZETTE.

Si vous voulez.

ABEL.

Je vais le mettre sur la paille.

Ils s'assoient à une table. — En apercevant Roger, le baron va au-devant
de lui.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, entrant par la gauche.

Vous me prévenez, monsieur de Morannes.

LE BARON.

Je ne sais, monsieur de Savenay, ce que vous avez pensé de mon attitude.

ROGER.

J'ai pensé, baron, qu'après six duels malheureux pour vous ou pour les autres, surtout pour les autres, vous pouviez bien vous contenter d'être spirituel au septième.

LE BARON, souriant.

Vous êtes trop indulgent.

ROGER.

Quant à moi, je ne pouvais pas me montrer plus royaliste que le roi.

LE BARON.

Il est impossible de se mieux comprendre. (Très-simplement.) J'ai à vous restituer une lettre qui m'a été remise par erreur.

Il s'éloigne à droite.

ROGER, déchirant l'enveloppe et courant à la signature.

Ah! (Il s'arrête embarrassé, sans lire.) Voilà un billet dont je ne connais encore que la signature, et qui me gêne déjà terriblement.

LE BARON.

Est-ce parce qu'il a passé par mes mains?

ROGER.

Oui et non. Nous allons, si vous le voulez bien, le lire ensemble.

LE BARON, vivement, en remontant.

Je m'y refuse tout à fait.

ROGER, souriant.

Vous savez d'où il vient. Permettez-moi d'insister. Nous ne devons pas laisser d'ombre sur une situation comme la nôtre. J'ai affirmé que je n'avais pas reconnu le domino qui a motivé cette querelle. Vous allez probablement en avoir la preuve. Je vous supplie de lire avec moi. (Il lit.) « Jamais, monsieur, un galant homme n'a souffert qu'on insultât une femme à son bras; tout le monde trouvera étrange qu'après avoir pris ma défense comme vous le deviez, vous vous rendiez complice maintenant d'un outrage sanglant, en acceptant les excuses inqualifiables de M. de Morannes. »

LE BARON.

Elle veut que nous nous battions.

ROGER.

Il paraît bien. (Continuant.) « Je sais que depuis quelques semaines la vie doit vous paraître plus douce et plus précieuse que jamais. »

LE BARON.

Une perfidie ?

ROGER.

Rassurez-vous : elle est très-mal renseignée. (Continuant.) « Aussi me serais-je abstenue de vous écrire, si je n'avais une foi absolue dans les sentiments chevaleresques qu'on vous prête. N'est-ce pas le moment de soutenir cette brillante réputation ? Quoi qu'il arrive, je vous jure

que je serai vengée. » (Sourient.) Ai-je besoin d'ajouter, baron, que ce n'est pas un billet doux ?

LE BARON.

C'est une sommation avec menace, et elle se vengera, comme elle le dit. Pas sur moi, qu'elle sait très-cuirassé, mais sur vous.

ROGER.

Comme il faut toujours répondre à une femme, je vais écrire que j'ai confié le soin de mon honneur à mes témoins, et que je n'ai plus ni à approuver, ni à blâmer ce qu'ils ont fait.

LE BARON.

On ne peut mieux dire, mais vous ne l'aurez pas désarmée. Soyez prudent.

ROGER.

Je vous répète, mon cher baron, que je n'ai rien à redouter, ni pour moi, ni pour d'autres, malheureusement.

LE BARON.

Vous ne connaissez pas cette bonne madame de Morannes. Je vous jure que j'aurais mieux fait de vous donner un coup d'épée en pleine poitrine, que de vous exposer à ses rancunes, et voilà qu'il me prend des remords. Voulez-vous que nous nous battions ?

ROGER.

A présent, baron, moins que jamais, et je vous prie de me regarder comme votre ami le plus dévoué.

LE BARON.

Monsieur de Savenay, vous êtes le plus galant homme que je connaisse.

Ils se donnent une poignée de main très-cordiale, et se séparent. Roger va au fond.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins ROGER, puis WILFRID.

LA GRÉZETTE, étonné.

Ah!

ABEL.

Le roi!

LA GRÉZETTE.

Mon jeune ami, je suis stupéfait.

ABEL.

Atout, atout, et atout! Deux et trois font cinq. Continuons-nous?

LA GRÉZETTE.

Mais non, mais non, nous ne continuons pas. Je suis ravi.

ABEL.

Eh bien, c'est dix louis.

LA GRÉZETTE.

Je suis ravi. Ah! oui! (Il le paie.) Tout s'est bien passé. Je vais féliciter Roger.

WILFRID, venant du fond.

Laissez-moi vous dire un mot drôle.

ABEL.

Stop! stop! Wilfrid! ne dites pas votre mot à la Grézette.

WILFRID.

Pourquoi, cher ami?

ABEL.

Parce que c'est lui qui l'a fait.

LA GRÉZETTE.

Le mot sur le tir aux pigeons? Il est spirituel, n'est-ce pas? (A WILFRID.) Je vais vous le dire.

WILFRID.

C'est inutile.

LA GRÉZETTE.

Si! si! On parlait du tir aux pigeons...

WILFRID.

Je le sais, merci.

Il s'enfuit.

LA GRÉZETTE, à Pibrac qu'il ramène.

Je vais le dire à Pibrac.

UN VALET.

On demande M. de la Grézette.

LA GRÉZETTE.

On?... Qui, on?

LE VALET.

J'ai l'habitude de dire : une personne, quand c'est une dame. Je dis : on, quand elle est voilée.

LA GRÉZETTE, étonné.

Ah!

ABEL.

Eh! eh! papa la Grézette!

TOUS.

Eh! eh!

LA GRÉZETTE.

Je ne suis pas moins surpris que vous.

ABEL.

Allez, abominable la Grézette!

LA GRÉZETTE.

Quoi?

ABEL.

Allez, et soyez heureux!

LA GRÉZETTE.

Oh! mon jeune ami! Oh! pouvez-vous supposer?

Il sort à gauche.

ABEL.

C'est qu'il s'en défend, ce pudibond de la Grézette. .

GERVASSON.

Docteur, le billard est libre.

LE DOCTEUR.

Je ne peux pas : j'ai un malade.

GERVASSON.

Il mourra toujours assez tôt.

LE DOCTEUR.

Une seule partie, alors?

GERVASSON.

Une seule.

LE DOCTEUR.

Nous jouons une boîte de cigares?

GERVASSON.

Comme toujours.

AUBEROCHÉ.

Va, ma vieille bique! Va perdre ta boîte quotidienne.

GERVASSON.

Mais c'est vrai, au fail! Je ne gagne jamais.

Le docteur et Gervasson vont au billard.

ABEL, à Fibrac.

Qu'avez-vous là?

FIBRAC.

Sa photographie.

ABEL.

De qui?

PIBRAC.

De la petite Tournesol. Je l'ai achetée en passant, pour m'habituer.

ABEL.

Eh! eh! un peu décolletée!

PIBRAC.

C'est exprès.

WILFRID.

Je vais vous dire...

LA GRÉZETTE, revenant.

Ah! mes chers amis, je suis bouleversé.

ABEL.

Alors, la dame voilée...

LA GRÉZETTE.

C'était madame de Pibrac.

PIBRAC.

Ma femme!

LA GRÉZETTE.

Attendez donc, cher ami.

PIBRAC.

Voilée!

LA GRÉZETTE.

Attendez donc. Elle venait me prévenir qu'elle donnera sa démission de dame patronnesse avec douze de ses amies, un désastre! si nous ne rayons pas de notre liste une personne...

ABEL.

Elle y tient.

LA GRÉZETTE.

Charmante d'ailleurs, dont la situation en ce moment surtout est délicate, madame...

Le baron se lève.— La Grézette, qui ne l'avait pas vu, reste interdit.

LE BARON.

Je ne voulais pas vous interrompre, la Grézette.

LA GRÉZETTE, interloqué.

Moi... mais... je... je... parlais.

LE BARON, souriant.

Continuez.

LA GRÉZETTE.

Oui, mon cher baron, certainement; mais cela n'a aucune importance.

LE BARON.

Si, la Grézette, si, tout ce que vous dites a de l'importance. Mais vous m'excuserez; je vois qu'on m'attend dans l'autre salon pour faire un mort.

Il sort tranquillement.

ABEL.

Un mort, c'est en situation.

LA GRÉZETTE.

Ah! mes amis, ah! mes chers amis, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

ABEL.

Remettez-vous, la Grézette.

LA GRÉZETTE.

J'allais parler de sa femme.

ABEL.

Il l'a bien compris.

LA GRÉZETTE, avec effroi.

Vous croyez qu'il l'a compris?

ADEL.

Voyez comme il s'en va. Vous pouvez parler maintenant, je vous jure qu'il n'écouterà pas.

LA GRÉZETTE.

Je ne sais plus ce que je disais. Ah! j'espère, mon bon Pibrac, que vous voudrez bien user de votre influence sur votre femme...

PIBRAC.

Mon influence! Elle est jolie, mon influence.

LA GRÉZETTE.

Il serait bien difficile maintenant de rayer mad...

Il baisse la voix et regarde autour de lui.

ADEL.

Il fait le mort.

LA GRÉZETTE, baissant la voix.

La dame patronnesse en question.

ADEL, bas.

D'autant que vous vous feriez de Fernand un ennemi mortel.

LA GRÉZETTE, effrayé.

Vous croyez?

ADEL.

Je vous prévien^s charitablement.

LA GRÉZETTE.

Ah! Fernand est?... Merci, mon bon ami, merci.

PIBRAC, à la Grézette.

Je dois vous dire seulement que si vous ne donnez pas

satisfaction à madame de Pibrac, elle me forcera à y voir une injure personnelle.

LA GRÉZETTE.

Oh! Pibrac! mon excellent Pibrac!

PIBRAC.

Et ce n'est pas au moment où je trompe ma femme que j'hésiterais à la défendre.

LA GRÉZETTE.

Ah! vous trompez votre femme? Que faire, alors? que faire? Un conseil, cher ami, un conseil.

ABEL.

Je vais vous en donner un. N'introduisez jamais de femmes dans un club, même celles du meilleur monde, même dans un but de charité.

LA GRÉZETTE.

Mais c'est fait.

ABEL.

Deux coqs vivaient en paix...

LA GRÉZETTE, se sauvant.

Vous ne me répondez pas.

ABEL, le suivant.

Deux coqs vivaient en paix, une poule survint...

GERVASSON, revenant.

Eh bien! j'ai perdu ma boîte de cigares.

AUDEROCHE.

Parbleu! Veux-tu venir avec moi?

GERVASSON.

Où vas-tu?

AUDEROCHE.

Dans le monde.

GERVASSON.

Oh! mon pauvre chien! Tu y es donc condamné?

AUBEROCHE.

Oui. Je vais déposer ma mère et ma sœur sur une banquette chez les Savenay, et puis je m'esquive et je reviens.

GERVASSON.

Moi, je vais passer au Betting, voir la cote.

AUBEROCHE.

Je t'y conduis. (A Pibrac.) Voilà un journal qui doit bien vous intéresser?

PIBRAC.

Énormément.

AUBEROCHE, à Gervasson.

Il le lit à l'envers : il est étonnant.

Ils sortent à gauche.

SCENE XI

PIBRAC, ROGER, puis ABEL.

ROGER, qui est entré par le fond.

Que fais-tu au club, Pibrac?

PIBRAC.

Tu vois, mon ami, je m'amuse.

ROGER.

J'ai passé chez toi.

PIBRAC.

Tu avais à me parler?

ROGER.

J'avais absolument besoin de te voir ce soir.

PIBRAC.

Pourquoi donc?

ROGER.

Je quitte Paris demain.

PIBRAC.

Elle t'a mal reçu?

ROGER.

Elle m'a simplement mis à la porte.

PIBRAC.

Très-bien. Elle ne va pas au bal chez ta belle-sœur?

ROGER.

Elle a résisté à toutes mes prières.

PIBRAC.

Bravo!

ROGER, avec rage.

Elle veut passer sa soirée en tête-à-tête avec M. de Mauves.

PIBRAC, enthousiasmé.

Ah! brave femme! ah! honnête femme! quelle leçon pour moi! Elle a un mari qui la néglige, qui la trompe, qui la ruine... et elle l'aime.

ROGER, de même.

Elle l'adore. Si tu avais vu comme elle est allée se jeter dans ses bras devant moi! si tu avais entendu de quel ton elle m'a dit qu'elle l'aimait! et comme elle a bien voulu me prouver que je lui suis indifférent, moi! — Ah! ne parlons plus de cela, il faut que j'oublie, il faut que je m'étourdisse, il faut que j'é parte.

PIBRAC.

Pars! Tu fais bien. Où vas-tu?

ROGER.

Je vais visiter l'intérieur de l'Afrique.

PIBRAC, faisant un bond.

Hein ?

ABEL, qui passait.

Vous ?

ROGER.

Oui.

ABEL.

Pourquoi ?

ROGER.

Parce que l'existence m'ennuie.

ABEL.

Ah ! ah !

ROGER.

Autrefois on se faisait trappiste. Mais nous avons tout compliqué. Je remonterai le Zanzibar, je visiterai les gorges de Cabrabasa, le lac Tanganyka et je découvrirai des pays inconnus.

ABEL.

Vous vous arrêterez à Marseille.

ROGER.

Ne croyez pas cela. J'ai bouclé ma valise et réglé mes affaires.

PIBRAC.

Mais ce sont de vrais adieux.

ROGER.

De vrais adieux.

ABEL.

C'est qu'il le croit !

PIBRAC.

Il m'émeut, cet animal-là ! Je t'accompagnerai à la gare.

ABEL.

Quel cœur!

ROGER.

Je prendrai l'express du matin, j'ai quelques personnes à voir encore avant de partir.

ABEL.

Ah! Vous vous arrêterez à Fontainebleau.

ROGER.

Vous ne serez donc jamais sérieux, vous?

ABEL.

Je me réserve.

ROGER.

Pour vos héritiers?

ABEL.

Si je peux.

PIBRAC.

La nuit te paraîtra longue, je ne te quitterai pas.

ROGER.

Je te remercie. Je jouerai, je m'étourdirai, je tuerai le temps. Je souperai avec Nadège, Palmyre, Tournesol...

ABEL.

Tournesol! Oh! non, non, pas Tournesol!

ROGER.

Pourquoi donc?

ABEL.

Pibrac l'a déjà retenue.

ROGER, étonné.

Pibrac?

PIBRAC, embarrassé.

Oui; cela t'étonne?

ROGER.

Un peu, je l'avoue. Je te cède volontiers mademoiselle Tournesol; seulement, je te préviens qu'elle ne vaut pas madame de Pibrac.

PIBRAC, furieux.

Je te prie de réfléchir à tes comparaisons : tu ne respectes rien.

ROGER.

Eh bien! et toi? T'imagines-tu que la petite Tournesol va t'offrir quelque chose à respecter? Tu es né vertueux, tu mourras vertueux, et tu n'auras eu aucun mérite. Rentre chez toi et adore ta femme.

PIBRAC.

Elle n'y est pas.

ROGER.

Eh bien! adore tes chenets. Les chenets du foyer conjugal que de gens n'ont jamais aimé autre chose! Et ils sont heureux, ces idiots. Je ne dis pas cela pour toi.

PIBRAC.

Et tu fais bien.

ROGER, allant à la salle de billard.

Ce n'est pas encore l'heure du baccarat, je vais jouer au billard. (A la Grézette, qui passait.) La Grézette, une partie de billard.

LA GRÉZETTE.

Je ne sais pas jouer, cher ami.

ROGER.

Raison de plus.

Ils sortent.

SCÈNE XII

PIBRAC, ABEL, puis MAXIME, GERVAISON,
LE DOCTEUR, WILFRID.

PIBRAC.

Et tu fais bien. Non, je ne veux plus adorer mes chiens, je veux collectionner des cocottes, comme vous.

Il se heurte à Maxime.

MAXIME.

Comment, comme moi!

PIBRAC.

Je parle en général. (Entrée du domestique.) Il me tarde d'y être : Te voilà donc, ma jolie poulette?

MAXIME, étonné.

A qui en a-t-il?

UN VALET.

On demande monsieur de Pibrac.

PIBRAC.

Ah! On, dans le langage de ce valet, veut dire une femme voilée, c'est elle!

GERVAISON, rentrant.

Très-voilée, mais très-chic, Pibrac.

MAXIME.

Qui est-ce donc?

ABEL.

Mademoiselle Tournesol.

GERVAISON.

Je ne l'ai pas reconnue.

ABEL.

Pibrac est en bonne fortune.

PIBRAC.

Oui, mes excellents bons, oui, je suis en bonne fortune.

ABEL.

Modérez-vous; le protecteur en titre joue aux échecs.

PIBRAC.

Alors, je l'enlève à quelqu'un! c'est adorable! adorable! Te voilà donc, ma jolie poulette?

Il sort à gauche, en passant la main sous le menton de Gervasson.

ABEL, riant.

Où s'arrêtera-t-il maintenant?

MAXIME.

Vous imaginez-vous le naïf Pibrac dans les mains de Tournesol?

ABEL.

Je m'imagine bien moins Tournesol dans les mains de Pibrac.

GERVASSON, montrant les joueurs d'échecs.

Ils entendent.

ABEL.

Non, ils sont empaillés.

LE DOCTEUR, s'asseyant à une table de jeu.

Valet de pied, un grog américain et du feu.

WILFRID.

Vous avez écrit un livre contre le tabac.

LE DOCTEUR.

Irréfutable.

WILFRID.

Et vous fumez?

LE DOCTEUR.

Jamais, comme médecin.

WILFRID.

Je suis fixé.

ABEL.

Docteur, il me semble que j'ai un rhumatisme à l'épaule gauche.

LE DOCTEUR.

Du salicilate.

ABEL.

Vous croyez que ça guérit?

LE DOCTEUR.

Non.

ABEL.

Alors, pourquoi l'ordonnez-vous?

LE DOCTEUR.

Je l'use.

ABEL.

Je garde mon rhumatisme. (Pibrac revient.) Déjà?

Le domestique apporte un geog au docteur.

PIBRAC.

Ah! mon ami, quelle aventure!

ABEL.

Tournesol a été sévère?

PIBRAC.

J'étais parti plein d'audace; je vois une petite femme bien emmitouflée. Je m'avance, la bouche en cœur...

« Te voilà donc, ma jolie poulette? » Le voile se relève, c'était ma femme!... c'était ma femme!

ABEL.

Madame de Pibrac! vous lui avez dit?..

PIBRAC.

« Te voilà donc, ma jolie poulette? La phrase que vous m'aviez apprise, en lui passant la main sous le menton.

ABEL.

Oh! mon pauvre Pibrac. Et comment êtes-vous sorti de ce faux pas?

PIBRAC.

Je n'en suis pas sorti. Je suis resté pétrifié.

ABEL.

Et elle?

PIBRAC.

Pétrifiée aussi, d'abord. Puis elle s'est redressée et d'une voix de sirène avalant une couleuvre : « Je regrette, monsieur, de vous avoir donné une fausse joie. »

ABEL.

Une fausse joie n'est pas mal.

PIBRAC.

« Je tenais à vous apprendre que j'ai changé d'avis, je désire à présent que madame de Morannes soit de la fête. » Je m'en moque, moi.

ABEL.

Elle a trouvé quelque malice.

PIBRAC.

Ce n'est pas tout. Elle m'a regardé des pieds à la tête comme un bibelot qu'on ne veut pas payer cher, en disant : « Je cherchais une vengeance, je l'ai trouvée. »

ABEL.

Tiens! tiens!

PIBRAC.

De qui veut-elle se venger?

ABEL.

A votre place, moi, je ne serais pas tranquille.

PIBRAC.

Je ne le suis pas, mais je ne céderai pas. Vous voyez, je reste et j'attends toujours la petite Tournesol... Ah! pardon, le protecteur est là, mon rival; est-ce un homme important?

ABEL.

Il le dit et je crois qu'il le pense.

PIBRAC.

Quelle profession?

ABEL.

Sous-préfet, de temps à autre.

PIBRAC.

C'est bien fait.

MAXIME, à une table de jeu, à Gervasson.

Mais, monsieur, quand on a de ces distractions-là, on ne joue pas, on fait des réussites.

ABEL.

Voilà Auberoche triomphant. Il vient de danser son écot dans la *Juive* et on a applaudi sa pirouette.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, AUBEROCHE, puis LA GRÉZETTE.

AUBEROCHE, *rentrant*.

Pas du tout. J'étais dans le grand monde.

ABEL.

Ah ! sapristi ! On veut vous marier ?

AUBEROCHE.

Mais non, êtes-vous bête ! Seulement j'ai une sœur, il faut bien avoir l'air de l'accompagner. — Une foule énorme chez les Savenay et un luxe à tout casser. — J'y serais resté si j'avais pu y fumer un cigare. Vous n'allez jamais au bal, vous, papa la Grézette ?

LA GRÉZETTE.

Mon jeune ami, pour aimer le bal, il faut avoir vingt ans ou être amoureux.

ABEL.

Où avoir beaucoup de décorations à montrer. Moi, je n'aime que les salons où on peut mettre les pieds sur les meubles, et Mabille, le samedi, où on les met dans le plat.

LA GRÉZETTE.

Oh ! mon jeune ami !

GERVASSON.

Moi, je ne déteste pas une sauterie chez Anita. On embrasse les dames.

LA GRÉZETTE.

Où !

PIBRAC,

On embrasse les dames ! Vous me ferez inviter.

WILFRID.

Ça me rappelle un mot drôle...

ABEL.

Un autre ! Tout à l'heure, Wilfrid.

AUBEROCHE.

Tout à l'heure, Wilfrid.

GERVASSON.

Tout à l'heure, Wilfrid.

AUBEROCHE.

Eh bien, ce soir, j'ai été épaté, ma parole d'honneur ! Figurez-vous une jeune femme, jolie comme un amour, sans un bijou : rien que des fleurs naturelles, des roses rouges à demi-ouvertes dans les cheveux, sur la robe, partout. Ça vous avait un galbe ! — Tu aurais été content, ma vieille bique.

GERVASSON.

Et tu n'as pas demandé qui elle était ?

AUBEROCHE.

Je te dis que je suis resté épaté. — Mais avant demain, je saurai le nom de cette petite femme-là.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, qui est entré depuis un moment.

Madame de Mauves.

AUBEROCHE, interloqué.

Ah !

PIBRAC, se levant.

Comment ?

ABEL, à Auberche qui s'esquive.

Vous voilà renseigné.

PIBRAC, à Feroand.

Madame de Mauves est au bal ?

FERNAND.

Cela vous étonne, Pibrac ?

PIBRAC.

Moi ? oui... non, non, au contraire.

FERNAND.

Il a pris tout à coup à madame de Mauves un amour du plaisir que je ne lui connaissais pas.

PIBRAC, à part.

Oh ! mari bête ! oh ! mari stupide !

FERNAND.

Je l'ai laissée un instant avec son père.

ABEL.

Vous utilisez déjà le beau-père ?

FERNAND, souriant.

Comme vous voyez.

PIBRAC, à part.

Ris, ris donc, brute !

FERNAND.

Le marquis est très-orgueilleux de sa fille, et c'est charité de la lui laisser un peu. — Notre procès-verbal a-t-il paru ce soir ?

ABEL.

Ma foi, je n'en sais rien.

FERNAND, à un valet.

Donnez-moi les journaux de la dernière heure.

ABEL, à part.

Il paraît assez calme.

On apporte des journaux à Fernand, qui les parcourt.

PIBRAC, pendant qu'il lit, se parlant à lui-même.

Ta femme aime subitement le plaisir, parce qu'elle aime Savenay. Elle l'attend à ce bal où tu n'es pas, butor ! Si Roger le savait ! Mais Roger ne le saura pas. Il faut que les maris intelligents défendent les autres.

FERNAND, froissant le journal avec colère.

Comment ai-je signé cela ?

ABEL, qui le regarde.

Oh ! oh !

PIBRAC.

Madame de Mauves, la vertu même ! On ne peut plus compter sur rien. C'est effrayant, cela.

Charly, qui est entré sans voir Fernand, se trouve en face de lui.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CHARLY.

FERNAND.

Charly.

CHARLY.

Monsieur le comte.

FERNAND.

Vous avez reçu ma lettre ?

CHARLY.

Oui, monsieur le comte.

LE DOCTEUR, qui vient de se lever de table, à Fernand.

Ah ! vous voilà, vous.

FERNAND.

Bonjour, docteur. (À Charly.) Je ne pars pas encore.

Bien, monsieur le comte. (A part.) Je suis pris.

LE DOCTEUR.

Vous faites donc de la médecine, maintenant ?

FERNAND.

Pourquoi cela, docteur ?

LE DOCTEUR.

On m'appelle ce soir chez une de mes plus jolies clientes. J'accours : votre voiture attendait à la porte. (Mouvement de Fernand.) Votre cocher a rougi en me regardant.

FERNAND.

Je suis allé, en effet, prendre des nouvelles de madame de Morannes, que je savais très-souffrante.

LE DOCTEUR.

Je monte, je sonne, j'entre ; une femme de chambre nouvelle m'arrête : « Madame ne peut pas recevoir, en ce moment ; elle est avec son médecin... »

FERNAND.

Je ne comprends pas.

LE DOCTEUR.

Moi non plus, d'abord. Je reprends la porte furieux, comme si je m'étais cassé le nez contre un homéopathe. Puis je me ravise. — « J'attendrai le départ de mon confrère. » — La bonne, interloquée, m'introduit dans le salon. Je ne peux pourtant pas vous laisser guérir mes malades sans mon intervention, officielle au moins.

FERNAND.

Je vous assure, docteur, que vous vous méprenez.

LE DOCTEUR.

Je l'ai bien vu : vous ne faisiez ni homéopathie ni allopathie.

FERNAND.

Ne plaisantez pas. Dites-moi plutôt comment vous avez trouvé votre malade.

LE DOCTEUR.

Très-gravement atteinte... dans son orgueil de jolie femme : un dépit aigu, avec complication cérébrale. On refuse de se battre pour elle ; c'est imprimé dans tous les journaux. Savez-vous une injure plus sanglante ? J'aurai beau prescrire des stupéfiants, moi ; ça ne tuera personne. — Elle a pleuré. — Elle est adorable quand elle pleure, et si, à ce moment-là, ma lancette avait été une épée, je l'aurais mise à ses genoux. Mais au beau milieu d'une crise de nerfs, elle s'est redressée en disant : « Je vais lui écrire. » Elle a écrit, elle a envoyé la lettre.

FERNAND.

A qui ?

LE DOCTEUR.

Lui ! ce doit être vous.

FERNAND.

Je n'ai rien reçu.

LE DOCTEUR.

Vous recevrez.

FERNAND.

Je sors de chez elle et elle ne m'a rien dit.

LE DOCTEUR, à part.

Ah diable ! Elle a un *lui* collectif. (Haut.) Du reste, elle prend le parti le plus sage ; elle quitte Paris demain.

FERNAND.

Elle quitte Paris ?

LE DOCTEUR.

Elle ne vous l'a pas dit ? Ses malles étaient prêtes.

FERNAND.

Ah !

LE BARON.

Docteur, un whist ?

LE DOCTEUR.

Je ne peux pas refuser au baron. — Une seule partie, alors ?

FERNAND, à Pibrac.

Savenay est-il au club ?

PIBRAC.

Oui. (Se reprenant.) Mais ne le dérangez pas, il est très-occupé en ce moment. Il quitte Paris demain.

FERNAND.

Lui aussi ?

PIBRAC.

Comment, lui aussi ?

FERNAND.

Veut-il encore poursuivre madame de Morannes, comme il l'a poursuivie à Étretat ?

PIBRAC.

A Étretat ?

FERNAND.

Il ne vous a pas raconté qu'il était descendu par la falaise, pour tomber à ses pieds ?

PIBRAC.

Aux pieds de madame de Morannes ?

FERNAND, à un valet.

Le commandant Fougerais est-il arrivé ?

FLORENTIN.

Oui, monsieur le comte, il est à la salle d'armes.

Fernand va au fond.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins FERNAND, puis LE MARQUIS.

PIBRAC, à Abel.

Mon ami, Fernand connaît l'histoire d'Étretat.

ABEL.

Ah bah ! il sait que sa femme a vu Savenay ?

PIBRAC.

Il croit que c'est madame de Morannes que Savenay a rencontrée sur la plage ? Il s'imagine que Savenay poursuivait madame de Morannes.

ABEL.

Je parie que c'est madame de Morannes elle-même qui a arrangé cette substitution.

PIBRAC.

Dans quel but ?

ABEL.

Je n'en sais rien ; mais Fernand ne doit croire que ce qu'elle veut bien lui laisser croire.

PIBRAC.

Voilà un monsieur qui est plus jaloux de sa maîtresse que de sa femme.

ABEL.

Pourquoi prendrait-on une maîtresse, si ce n'est pour en être jaloux ?

PIBRAC.

Eh bien ! moi, je n'ai jamais tant pensé à ma femme que depuis que je me prépare à la tromper. Ça me rend jaloux d'elle. Fernand, lui, laisse madame de Mauves seule au bal. Elle a son père heureusement.

ABEL.

Oui. (Le marquis se mettra à la porte.) Tiens, le voici ! Le marquis de Lubersac !

AUBEROUCHE.

Le marquis !

TOUS.

Le marquis !

LE MARQUIS.

Je vois qu'on me reconnaît.

ABEL.

Je crois bien qu'on vous reconnaît !

LE MARQUIS.

Je n'ai pu résister au désir de venir prendre langue un instant dans mon vieux club. J'ai laissé ma fille au bal avec son mari.

ABEL, à part.

Voilà une petite femme bien gardée.

LE BARON, qui joue au whist avec le docteur et Gervasson.

Comment, marquis, vous êtes à Paris ?

LE MARQUIS.

Je viens surveiller mon gendre. Un de mes amis m'a écrit : « Romuald, viens surveiller ton gendre. » Et j'accours. Je viens le surveiller.

ABEL, à part.

Dans trois jours il lui rendra des points.

LE MARQUIS.

Eh ! c'est le docteur. Bonjour, docteur. Vous soignez toujours vos malades entre deux whists ?

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire, marquis, que je joue au whist entre deux malades.

LE BARON et GERVAISSON.

Comment, entre deux malades ?

LE DOCTEUR.

Mais ce n'est pas pour vous; le marquis me comprend.

LA GRÉZETTE, qui vient d'entrer.

Le marquis, ce cher marquis!

LE MARQUIS.

La Grézette!

LA GRÉZETTE.

Vous allez me donner un conseil.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LA GRÉZETTE.

Nous avons demain une vente de charité, et il s'élève quelques scrupules au sujet d'une de nos dames patronnesses, charmante d'ailleurs, qui a un peu fait parler d'elle. Je ne la nommerai pas.

LE MARQUIS.

La baronne de Morannes.

LA GRÉZETTE, entretenant le marquis à gauche.

Vous le savez?

LE MARQUIS.

Je m'en doute et je comprends les scrupules.

LA GRÉZETTE.

Mais elle a été présentée par un des membres les plus influents du club.

LE MARQUIS.

Son amant?

LA GRÉZETTE.

Je n'aurais pas dit le mot. Le comte de... (Abel l'arrête.)
Le comte de... (Même jeu d'Abel.) Quoi?

ABEL, bas.

C'est le beau-père.

LA GRÉZETTE, à part.

Oh ! oh ! c'est le beau-père.

LE MARQUIS.

Le comte de ?...

LA GRÉZETTE.

Le comte de... (Bas.) Soufflez-moi un nom de célibataire.

ABEL, bas.

La Grézette.

LA GRÉZETTE.

Le comte de la Grézette. (Se ravisant.) Mais non, mais non, je vous le dirai plus tard.

Il se sauve.

LE MARQUIS.

Pourquoi plus tard ?

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, venant du fond.

Le marquis de Lubersac ! Bonjour, marquis.

LE MARQUIS.

Bonjour, cher ami. (Poursuivant la Grézette.) La Grézette !

ROGER, accourant, à Pibrac.

Je viens d'apercevoir Fernand.

PIBRAC.

A l'autre maintenant.

ROGER.

Il n'est pas resté chez lui près de sa femme.

PIBRAC.

Sa femme était fatiguée. Elle avait besoin de repos et alors...

ROGER.

Son mari est au club.

PIBRAC.

Il a tort d'être au club. Certes, il a tort. Et moi aussi, j'ai tort. Je te rends Tournesol.

ROGER.

Pourquoi ?

PIBRAC.

Pour souper. Elle est charmante. Voici sa photographie.

ROGER.

Elle ne m'apprendra rien.

PIBRAC.

C'est égal, je ne peux pas la garder, je rentre chez moi. Tu m'accompagnes ?

ROGER.

Je ne quitterai pas le club tant que Fernand y sera ; je suis trop heureux de l'y voir.

PIBRAC.

Autre genre de folie ! Tu ne veux pas venir ?

ROGER.

Je veux amener Fernand à la table de baccarat et je l'y garderai jusqu'à demain.

PIBRAC.

Joli résultat !

ROGER.

Tu ne comprends pas. Tu ne comprends rien.

PIBRAC.

A la grâce de Dieu !

ABEL.

Vous partez, Pibrac ?

PIBRAC.

Oui, je pars, je vais demander pardon à ma femme.

Pibrac sort à gauche.

ABEL.

Allons donc, le voilà dans son rôle.

ROGER.

Eh bien ! le baccarat ne commence donc pas aujourd'hui ?

MAXIME.

Mais oui, le baccarat ? Charly ! Charly !

CHARLY, accourant.

A vos ordres, messieurs.

LE MARQUIS, revenant avec la Grézette.

Vous êtes devenu cachottier, la Grézette.

LA GRÉZETTE.

Discret, cher ami. Voyons, le baccarat !

ROGER.

Ne partez pas, docteur.

LE DOCTEUR.

Une seule taille, alors ?

ROGER.

Une seule.

AUBEROCHE.

Gervasson ! Allons, Gervasson !

GERVASSON.

Mais je perds toujours, moi, c'est agaçant.

ROGER, gâlement.

Vous voyez, marquis, que rien n'est changé.

LE MARQUIS.

Rien. Sauf Morannes, qui a rajeuni.

LE BARON.

Je n'ai plus que cela à faire, marquis; je rajeunis par désœuvrement.

LE MARQUIS.

Heureux désœuvré ! Que n'avez-vous, comme moi, sept domaines à gouverner, quarante chevaux, soixante bœufs, huit mille moutons ?

ABEL, se rapprochant.

Et vous mangez tout ça ?

LE MARQUIS.

Ce sont eux qui me mangent ! Ils sont ruineux, ces animaux-là.

LE BARON.

Taillez-vous une banque, marquis ?

LE MARQUIS.

J'ai juré de ne plus toucher une carte.

ABEL.

Moi aussi : nous nous soutiendrons.

MAXIME.

La banque est aux enchères.

LA GRÉZETTE.

Je mets cinq louis en banque.

On rit.

ROGER, riant.

Oh ! oh ! la Grézette, comme vous y allez !

AUBEROCHE.

Cent.

MAXIME.

Deux cents.

GERYASSON.

Trois cents.

LE BARON.

Quatre cents.

ROGER.

Banque ouverte.

LE BARON.

La banque est adjugée à M. de Savenay.

ROGER, à un valet.

Prévenez M. de Mauves que le baccarat commence.

On s'assied à la table de baccarat. Abel et le marquis restent sur le devant.

ABEL, au marquis.

Nous nous soutenons ?

LE MARQUIS.

Oui.

LE BARON.

Charly, cent louis.

WILFRID.

Charly, vingt-cinq.

LA GRÉZETTE.

Charly, cinq louis.

ROGER.

Faites vos jeux, messieurs.

ABEL.

Que cultivez-vous à Lubersac ?

LE MARQUIS.

La vertu et les betteraves en grand.

ABEL.

Vous devez bien vous ennuyer.

LE MARQUIS.

Non, je suis maire de ma commune.

ABEL.

Vous faites les mariages?

LE MARQUIS.

Je les fais tous.

ABEL.

Avec une écharpe?

LE MARQUIS.

Certainement, avec une écharpe. Vous ne vous imaginez pas la fraîcheur des joues de mes villageoises.

ABEL.

Vous les embrassez?

LE MARQUIS.

C'est l'usage.

ABEL.

Ah ! ah ! mon gaillard, on vous y prend.

LE MARQUIS.

Je vous dis que c'est l'usage.

ROGER.

J'en donne.

AUBEROCHE.

Non.

LA GRÉZETTE.

Carte.

ROGER.

Huit.

AUBEROCHE.

Sept.

LA GRÉZETTE.

Baccarat.

LE MARQUIS, à Abel.

Vous êtes toujours un viveur, vous ?

ABEL.

Sans écharpe.

LE MARQUIS.

Vous allez me rendre un service ; connaissez-vous Carminette ?

ABEL.

Carminette ! Il me demande si je connais Carminette.

LE MARQUIS.

Figurez-vous que j'étais seul dans un compartiment lorsque, à la gare d'Orléans...

ABEL.

Elle est entrée.

LE MARQUIS.

Avec un froufrou...

ABEL.

Elle n'a que ça.

ROGER.

Neuf.

MAXIME.

Quelle banque rasoir !

LE MARQUIS.

Oh ! ce Roger, a-t-il une veine ! — Et un parfum de foin coupé, qui m'a monté à la tête.

ABEL.

Ah bah !

LE MARQUIS.

Oh ! non, non. Seulement, j'ai été aimable. Je ne supposais pas que j'irais au bal ce soir et je l'ai invitée à souper.

ABEL.

Elle a accepté ?

LE MARQUIS.

C'est ce qui m'embarrasse. Vous viendrez avec moi et je m'échapperai au rôti.

ABEL.

Mais d'abord nous allons jouer.

LE MARQUIS.

Nous ?

ABEL.

C'est un fétiche.

LE MARQUIS.

Qui ?

ABEL.

Carminette.

LE MARQUIS.

C'est un fétiche ?

ABEL.

Jouez et je serai de moitié dans votre jeu. Charly, des jetons à M. de Lubersac.

Charly donne des jetons.

ROGER.

J'en donne.

WILFRID.

Je m'y tiens.

MAXIME.

Carte.

ROGER.

Sept.

WILFRID.

Cinq.

MAXIME.

Six.

GERVASSON.

Il n'a pas tiré à cinq!

TOUS.

Il n'a pas tiré à cinq!

ABEL, entraînant le marquis.

C'est le vieux jeu. Allons, marquis.

LE MARQUIS, prenant place au jeu.

Je risque dix louis.

ABEL.

Cent. Vous en mettez cent. Cent louis.

ROGER.

Neuf.

LE MARQUIS, déconcerté, à Abel.

Eh bien! j'ai perdu.

ABEL.

Parce qu'elle n'est pas là. Attendez. Valet de pied.

Il va écrire au fond.

ROGER.

La banque est levée.

LE BARON.

Je la prends.

GERVASSON.

Charly, deux cents louis.

CHARLY.

Suivez mes conseils, monsieur Gervasson, modérez-vous dans la perte et emballez-vous dans le gain.

GERVASSON.

Je ne demande pas mieux, moi.

ABEL, à Florentin.

Rue Tronchet, 52. Qu'on prenne une voiture. De la part du marquis de Lubersac. (Au marquis.) Attendez.

LE MARQUIS.

Je sens que la veine va revenir.

ABEL.

Oui, je l'ai envoyé chercher.

LE BARON.

Huit.

LE MARQUIS.

Mais non, je perds encore. Abel !

ABEL.

Je vous dis d'attendre.

LE MARQUIS.

Vous êtes bon, vous ! Il faut que je rattrape mon argent.

Abel disparaît en instant au fond.

AUBEROCHE.

Charly, trois cents louis.

MAXIME.

On étouffe ici.

Il va ouvrir la fenêtre.

CHARLY.

Suivez mes conseils, monsieur Auberoche, modérez-vous dans la perte et emballez-vous dans le gain.

AUBEROCHE.

Il est bon, lui!

ROGER, à part.

Mais où est donc Fernand ? (Haut.) Cent louis.

GERYASSON, apercevant son père.

Oh! voici papa, je ne joue plus, il me porte la guigne.

Il se lève.

MAXIME.

Je vous prie, monsieur, de ne pas toucher les barreaux de ma chaise.

AUBEROCHE.

Là! là! Maxime, calmons-nous.

LE DOCTEUR.

Mais je m'enrhume, moi.

Il va fermer la fenêtre.

ABEL.

Ils jouent là-bas un jeu infernal. Ils font une chouette à l'écarté. Oh! la jolie chouette!

PIBRAC, revenant.

Je suis à la porte.

ABEL, étonné.

Vous revenez ?

PIBRAC.

Oui, mon ami, je suis à la porte.

ABEL.

Ah! mon pauvre Pibrac, à la porte!

PIBRAC.

La serrure est dérangée, le timbre ne va plus; je frappe, le caniche de madame aboie et les étages supé-

rieurs s'émeuvent. Je ne peux pas insister, je suis à la porte. Eh bien ! soit ! j'y resterai.

LE BARON.

J'en donne.

PIBRAC.

Et je jouerai. — Charly, donnez-moi cinq cents louis.

CHARLY.

Monsieur de Pibrac joue ? Je suis sûr que monsieur de Pibrac sera heureux.

PIBRAC.

Pourquoi en êtes-vous sûr ?

CHARLY.

J'ai des pressentiments comme ça.

PIBRAC, allant à la table de baccarat.

Je mets cinquante louis. Vous m'apprendrez le jeu.

LE BARON.

Voilà, vous avez perdu.

PIBRAC.

Ah ! il est amusant, ce jeu-là.

LE MARQUIS, se levant.

Je prends cinquante louis pour passer une semaine à Paris et j'en perds mille le premier jour. Je ne veux plus jouer avec des jetons, ça me porte malheur. Charly, donnez-moi mille louis en billets de banque.

CHARLY.

En voici quinze cents, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mille me suffisent.

Je supplie monsieur le marquis d'en prendre quinze cents. Il y a si longtemps que je n'ai eu l'honneur de prêter à monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Si cela vous est agréable !

Fernand entre par le fond.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, FERNAND.

ROGER.

Vous ne jouez donc pas, Fernand ?

FERNAND.

Non, je ne joue pas.

LE MARQUIS.

Mon gendre !

FERNAND, interloqué.

Mon beau-père ! Je vous croyais près de Jeanne et je me suis échappé cinq minutes.

LE MARQUIS.

Je supposais que vous ne la quitteriez pas et je suis sorti un instant.

FERNAND.

J'avais pris rendez-vous avec un ami, que j'attends.

LE MARQUIS.

Moi, monsieur, si j'avais une femme jeune et jolie, je ne la quitterais sous aucun prétexte.

FERNAND.

Jeanne a ce soir un tel succès qu'il m'est impossible

d'arriver à elle, et avouez, marquis, que dans un bal les maris ne servent qu'à faire sottie figure.

LE MARQUIS.

Chacun a son rôle dans la nature, monsieur. (A part.) Je suis bien aise de lui avoir dit cela.

ABEL, à Florentin.

Elle est là ?

FLORENTIN.

Oui, monsieur.

ABEL.

Dans un liacre ?

FLORENTIN.

Oui, monsieur.

ABEL.

Sous la fenêtre ?

FLORENTIN.

Oui, monsieur.

ABEL.

Voici un louis. Dites-lui d'attendre et envoyez-lui acheter des bonbons.

FERNAND, à Abel.

Je vous supplie, Abel, d'emmener mon beau-père.

ABEL.

Je ne peux pas, c'est mon fétiche.

FERNAND.

Mon beau-père !

ABEL.

Par ricochet.

FERNAND.

C'est un service d'ami que je vous demande.

ABEL.

Alors, je vais l'emmener à la chouette.

FERNAND.

Où vous voudrez.

ABEL, allant au marquis.

Elle est là.

LE MARQUIS.

Qui?

ABEL.

Carminette.

LE MARQUIS.

Où donc ?

ABEL.

Sous la fenêtre.

LE MARQUIS.

Ah!

ABEL.

Et je vais l'ouvrir.

LE MARQUIS, le retenant.

Mais alors renvoyez mon gendre.

ABEL, allant ouvrir.

Il s'en va. Il y a là-bas une chouette superbe et elle est en déveine.

LE MARQUIS, le suivant.

En déveine ! Allons vite.

ABEL, à la fenêtre.

Oh ! elle y est.

LE DOCTEUR.

Mais je m'enrhume, moi.

ABEL, revenant.

Nou, non, ne fermez pas la fenêtre, vous me couperiez la chance.

Ils sortent.

FERNAND, allant à Charly.

Donnez-moi ce que je vous ai demandé.

CHARLY, embarrassé.

Quinze cents louis?

FERNAND.

Donnez, donnez vite. Je vais les remettre immédiatement à M. de Savenay, qui part demain.

CHARLY.

Je les avais, monsieur le comte.

FERNAND.

Et vous ne les avez plus?

CHARLY.

M. le marquis de Lubersac, votre beau-père, me les a demandés.

FERNAND.

Comment?

CHARLY.

Mais si monsieur le comte exige que je me saigne...

FERNAND, très-sec.

Non, non! c'est bien, monsieur Charly, ne vous saignez pas, je me passerai de vous (A part.) Mais il faut que je m'acquitte envers Savenay, pour avoir le droit de lui dire ce que je pense.

LE DOCTEUR, se levant.

Je gagne deux cents louis. (A Fernand qui remonte.) Prenez ma place, mon cher comte, elle est excellente.

Merci, docteur.

LE BARON.

Vous partez, docteur ?

LE DOCTEUR.

Oui, j'ai un malade.

Il se sauve.

LE BARON, riant.

Charlemagne.

ROGER.

Et vous, mon bon la Grézette ?

LA GRÉZETTE, les mains pleines.

Oh ! j'ai trop joué, j'ai des remords.

ROGER.

Mettez-les dans votre poche. Décidément, Fernand, vous fuyez le baccarat.

FERNAND.

Je jouerai tout à l'heure.

LA GRÉZETTE, à Roger.

Ne l'engagez donc pas à rester, sa femme est au bal.

ROGER.

Sa femme est au bal ! •

LA GRÉZETTE.

Oui. Ai-je dit une bêtise ?

ROGER.

Madame de Mauves est au bal, ce soir ?

LA GRÉZETTE.

Chez votre belle-sœur, où elle a un succès énorme. Cela ne peut pas être un secret.

ROGER.

Oh ! non, non, la Grézette ; non, mon bon la Grézette.

LA GRÉZETTE.

Eh bien ! à la bonne heure ! en voilà un qui est content. Je ne sais pas pourquoi, par exemple.

ROGER, à Pibrac.

Elle est au bal ! Tu le savais ?

PIBRAC.

Oui, je le savais, et il a fallu cet imbécile de la Grézette...

ROGER.

Je te pardonne, va. Je suis si heureux que je t'embrasserais !

PIBRAC.

Ne te sauve pas ainsi, tout le monde le remarquera.

ROGER.

Tu as raison, oui, mais elle m'attend. Comment n'ai-je pas deviné qu'elle m'aimait ?

PIBRAC.

Elle t'aime ? parce qu'elle va à une fête avec son mari et son père !

ROGER.

Tu ne sais pas ce qui s'est passé, tu ne comprends pas, tu ne peux pas comprendre. Je vais la voir.

PIBRAC.

Mais prends donc garde, le mari est là.

ROGER.

Ah ! Pibrac, quelle bonne chose que la vie !

PIBRAC.

Tu as annoncé à tout le monde que tu partais demain.

ROGER.

Eh bien ! je ne partirai plus, voilà tout. (On lui remet un paquet.) Qu'est cela ? « De la part du comte de Mauves. »

LE BARON.

La banque est levée.

LA GRÉZETTE.

Messieurs, le scrutin est ouvert. Je réclame vos boules blanches.

LE BARON.

Allons voter.

Tous sortent par le fond, sauf Roger et Fernand. Charly, installé à son bureau, fait ses comptes.

SCÈNE XIX

ROGER, FERNAND.

ROGER, à part.

L'argent qu'il me doit ! Il valait bien la peine de me déranger pour cela.

FERNAND.

Vous partez, Savenay ?

ROGER.

Pas avant de vous avoir accusé réception de votre envoi.

FERNAND, étonné.

Mon envoi ?

ROGER.

Il n'était pas nécessaire, avec moi, de vous libérer strictement dans les vingt-quatre heures.

FERNAND.

Vous avez reçu ?

ROGER.

Vos quinze cents louis : je les reçois.

FERNAND, *à part.*

Qui a pu envoyer cet argent en mon nom et sans me prévenir ?

ROGER.

Au revoir, Fernand. Vous ne m'avez pas traité en ami.

FERNAND.

En êtes-vous surpris ?

ROGER.

Je ne suis pas formaliste.

FERNAND.

Êtes-vous vraiment pour moi un ami ?

ROGER.

Que voulez-vous dire ?

FERNAND.

Et n'éprouveriez-vous pas quelque embarras ce soir à me tendre la main ?

ROGER.

A ce moment, oui. Car je ne comprends rien à vos paroles.

FERNAND.

Vous êtes très en vue, Savenay, très à la mode, très-aimé des femmes, et on s'occupe beaucoup de ce que vous faites. Pourquoi annoncer bruyamment, il y a huit jours, que vous partiez pour les Pyrénées, quand vous aviez envie tout simplement d'aller à Étretat ?

ROGER.

C'est que j'ai changé d'idée.

FERNAND.

Bien subitement.

ROGER.

Et vous ne pensez pas que j'allais à Étretat, dans la saison des bains, pour m'y cacher.

FERNAND.

Je pense que vous y étiez attiré par un intérêt très-vif et très-tendre.

ROGER.

On a l'habitude avec moi de chercher partout le roman.

FERNAND.

Et ici on a raison.

ROGER.

Pourquoi ?

FERNAND.

Je vous sais très-chevaleresque sans doute et capable d'affronter les plus grands périls pour plaire à une femme, mais je ne vous crois pas assez fou pour risquer votre vie sans y être entraîné par une raison sérieuse ou par une passion violente.

ROGER.

Vous me parlez par énigmes.

FERNAND.

Je vais être précis. Pourriez-vous me dire quelle était la personne que vous avez rencontrée sur la plage d'Aval, quand l'idée insensée vous a pris de descendre par la falaise ?

ROGER.

Qui vous a donc si mal renseigné ?

FERNAND.

Que vous importe ?

ROGER.

Alors, je n'ai pas à vous répondre.

FERNAND.

Je sais tout.

ROGER.

Qui vous a fait ce conte ?

FERNAND.

Madame de Morannes.

ROGER.

Elle a menti.

FERNAND.

Elle m'a tout avoué.

ROGER.

Avoué ! Madame de Morannes vous a avoué ?

FERNAND.

Que sur la plage vous vous êtes jeté à ses pieds.

ROGER, se remettant.

Elle ! Eh bien ! quand j'aurais rencontré madame de Morannes sur la plage !

FERNAND.

Vous saviez, en ce moment, que je l'aimais.

ROGER.

Qui vous le fait supposer ?

FERNAND.

Elle vous l'avait dit.

ROGER.

Ah ! Je ne discuterai pas, je ne nierai rien.

FERNAND.

Vous êtes revenu d'Étretat pour la retrouver chez le prince Ariel.

ROGER.

Moi?... C'est vrai.

FERNAND.

Vous avez compris ce qu'elle souffrait des dédains de son mari et vous avez voulu la venger.

ROGER.

Oui, oui.

FERNAND.

Et vous annoncez ce soir que vous partez demain, parce qu'elle a parlé de quitter Paris.

ROGER.

Tout ce que vous voudrez, Fernand. Je n'y contredis pas. Seulement j'ai hâte d'aller chez ma belle-sœur, où je n'ai pas encore paru.

FERNAND.

Vous me laisserez bien vous dire que vos assiduités près d'elle me déplaisent et que votre conduite envers moi a été déloyale.

ROGER.

Fernand!... Vous avez promis à votre maîtresse que vous vous battiez pour elle, n'est-ce pas? comme au temps de la chevalerie. Eh bien, soit! choisissez le prétexte et honneur aux dames! Seulement j'exige un prétexte.

FERNAND.

Vous l'aurez. (S'éloignant.) Ne partez pas.

On rentre peu à peu par le fond.

SCÈNE XX

ROGER, FERNAND, LA GRÉZETTE, PIBRAC,
LE BARON, GERVAISSON, AUBEROCHE,
MAXIME, WILFRID,
puis CHARLY, ABEL et LE MARQUIS.

LA GRÉZETTE.

Eh bien! Fernand, vous ne venez donc pas voter pour mon candidat, Paul Calmeil, charmant garçon, présenté aussi, d'ailleurs, par votre excellent ami, Roger de Sa-venay?

FERNAND.

Non, mon cher la Grézette, non, je ne pourrai pas voter pour M. Calmeil.

LA GRÉZETTE.

Comment?

ROGER.

Pourquoi cela, Fernand?

FERNAND.

Parce que nous vivons à une époque troublée où c'est un devoir de se montrer scrupuleux sur ses relations.

LA GRÉZETTE, ahuri.

Paul Calmeil!... charmant garçon...

ROGER.

Permettez, Fernand, j'ai l'honneur de présenter M. Calmeil et je me fais son garant.

FERNAND.

Je n'attaque pas son honorabilité; mais il est bon de

se sentir les coudes, comme on dit vulgairement, et de savoir ce que pense son voisin.

LA GRÉZETTE.

Il pense comme vous, comme moi.

FERNAND.

Ouvrez l'histoire de la Révolution : vous y verrez le rôle que jouait le grand-père de votre candidat.

ROGER.

Voilà des paroles que vous regretterez, monsieur de Mauves.

LA GRÉZETTE.

Homme excellent, le grand-père.

FERNAND.

Je trouve que l'on pardonne très-facilement aujourd'hui et que l'on oublie trop vite.

ROGER.

Je me sens au cœur les mêmes haines que vous et les mêmes indignations, mais je ne les rapetisse pas par des colères sans pardon ou des rancunes sans dignité.

FERNAND.

Voilà des expressions blessantes.

ROGER.

Je les maintiens.

LA GRÉZETTE.

Mes amis, mes chers amis!

FERNAND.

Alors, c'est une provocation.

ROGER.

C'est ce qu'il vous plaira.

PIBRAC.

Roger...

FERNAND.

Nous nous battons demain.

ROGER.

Non, non, pas demain. Je veux être sûr au moins de vivre un jour. Mais après, tant qu'il vous plaira.

LE BARON.

Eile n'a pas perdu de temps, la baronne.

FERNAND.

Je prends la banque.

PIBRAC, à Roger.

Il te tuera.

ROGER.

Bah! toute ma vie n'aurait jamais valu les vingt-quatre heures qui m'attendent.

LE MARQUIS, reentrant.

Je suis redécavé!

ABEL, revenant avec lui et regardant par la fenêtre.

Je crois bien, elle n'y est plus.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas étonnant.

LA GRÉZETTE.

Je suis désespéré : Fernand et Roger se sont querellés à propos de mon candidat.

Rassurez-vous, la Grézette, il s'agit d'une femme.

Laquelle ?

La sienne. (La Grézette s'esquive.) Et on dit que les femmes n'entrent pas au club !

Elles n'y entrent pas, mais elles y règnent.

JOSEPH, présentant à Pibrac une carte sur un plateau.

On...

Hein ? C'est mademoiselle Tournesol !

ACTE TROISIÈME

UNE VENTE DE CHARITÉ DANS LES SALONS DU CLUB

Au fond, trois boutiques de fleurs. — A gauche, premier plan, boutique de champagne. — Deuxième plan, cigares, faux-cols en papier, etc. — Une porte entre les deux boutiques. — A droite, premier plan, pantins. — Deuxième plan, macarons. — Les boutiques sont reliées entre elles par des guirlandes de feuillage. — Une chaise dans chaque boutique. — Au milieu, en avant, une borne en satin bleu. — A droite et à gauche, dans le pou coupé, une galerie avec boutiques. — Un lustre allumé à l'entrée de chaque galerie, un autre au milieu du salon.

SCÈNE PREMIÈRE

AGATHE, GENEVIÈVE, BERTHE, ADRIENNE,
ABEL, MAXIME, GERVAISON, WILFRID,
MISS ADDAH, DAMES PATRONNESSES.

Au lever du rideau, toutes les dames patronnesses achèvent d'organiser leur étalage. Madame de Pibrac laisse tomber un pantin et sort de son magasin pour le ramasser.

AGATHE.

Le voilà, leur club. Quel charme peut-il bien avoir?
une forte odeur de tabac !

Elle prend un flacon de vinaigre et en jette autour d'elle, puis elle rentre dans son magasin et continue à arranger ses pantins. — Abel arrive par le fond à gauche, surchargé de marguerites, de violettes et de programmes.

ABEL.

Mesdemoiselles, voici des fleurs, voici des programmes.

Geneviève, Berthe et Adrienne se sont placées devant leurs boutiques tenant des fleurs et des programmes dans les mains et prêtes à arrêter les passants. Maxime, Gervasson et Wilfrid paraissent dans la galerie à gauche.

GENEVIÈVE, les apercevant.

Attention, mesdemoiselles. (Elles se précipitent toutes les trois au-devant d'eux.) Le programme. Un franc le programme.

BERTHE.

Des violettes, messieurs, des violettes.

ADRIENNE.

Une marguerite, un franc la marguerite.

ABEL, imitant le toniment des marchands forains.

Achetez, messieurs, achetez, fleurissez-vous, messieurs.

WILFRID.

Une marguerite, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Le programme, messieurs, le programme, donnant le nom des dames patronnesses, avec l'âge et la photographie (Maxime les prend vivement.) de leurs maris.

MAXIME, déconcerté.

Ah !

ABEL.

Des maris, des excellents maris : une collection de maris, très-précieuse pour les albums. — Achetez, achetez !

WILFRID.

Mais c'est Léonce, des Variétés !

GENEVIÈVE.

Je ne garantis pas la ressemblance.

WILFRID.

Je le vois bien.

ABEL.

Est-ce Léonce?... C'est Léonce, grand comédien français ! très-demandé pour l'exportation.

MAXIME.

Mais c'est une vue du jardin d'acclimatation, cela.

GENEVIÈVE.

Je ne garantis pas la ressemblance.

MAXIME.

Je l'espère.

ABEL.

Un ours ! C'est l'ours et le pacha. Il vous manque le pacha ; le pacha à monsieur.

GENEVIÈVE.

Voici, voici, voici le pacha et toute sa famille.

ABEL.

Et toute sa famille.

WILFRID.

Un franc, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

C'est dix francs avec la photographie.

WILFRID.

Ah !

ABEL.

Et on ne rend pas la monnaie.

MAXIME.

Mais j'en ai sept, moi.

Soixante-dix francs.

UNE DAME.

Cigares, excellents cigares, cinq francs le cigare.

GENEVIÈVE, renouant.

Le programme, un franc le programme.

BERTHE.

Cinq francs le bouquet, et il y en a cinq.

WILFRID.

Vingt-cinq francs.

ABEL.

On n'accepte pas la monnaie. C'est deux louis.

WILFRID.

Ah!

MAXIME.

J'ai une marguerite.

ADRIENNE.

Vous en avez douze.

MAXIME.

Où donc ?

ADRIENNE.

Dans vos poches.

MAXIME.

Ah!

Il présente un billet de banque.

ABEL.

Nous ne recevons que de l'or, mais enfin, pour vous être agréable, nous recevrons votre billet. (Il le prend et le donne à Adrienne.) N'est-ce pas, mademoiselle ?

ADRIENNE.

Certainement.

MAXIME, interloqué.

Tout entier !

ABEL.

Et nous ne regardons même pas s'il est bon. Quelle confiance ! quelle confiance !

MAXIME, à part.

Je commence bien, moi.

GENEVIÈVE.

Monsieur de Born, des photographies... Je n'ai plus que des shahs de Perse.

ABEL.

Voici, mesdemoiselles.

BERTHE.

Monsieur de Born, des violettes.

ABEL.

Voilà, voilà !

ADRIENNE.

Monsieur de Born, des marguerites.

ABEL.

Voilà, voilà !

GENEVIÈVE.

Oh ! des clients qui nous échappent.

Elles s'élancent toutes les trois dans un autre salon.

ABEL.

Ah ! mon ami, je suis ravi.

MAXIME.

Pas moi.

ABEL.

J'ai fait une découverte extraordinaire.

MAXIME.

Laquelle ?

ABEL.

J'ai découvert la jeune fille, la vraie jeune fille. Je n'avais jamais vu ça, et je croyais que ça n'existait pas. — Elle est ici, mon ami, elle est ici. Je porte ses violettes, je tiens ses programmes, je garde ses marguerites. Et on m'appelle M. de Born par ci ! M. de Born par là ! avec de jeunes voix fraîches, avec de bons sourires tout simples et de jolis regards qui n'y entendent pas malice. Je suis transporté.

MAXIME.

Tu es fou.

ABEL.

Oui, fou ! mais quelle bonne folie !

Le docteur traverse pour sortir.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

Les jeunes filles ramènent le docteur par la droite.

GENEVIÈVE.

Le programme, un franc le programme.

BERTHE.

Des violettes, monsieur, des violettes.

ADRIENNR.

Une marguerite, un franc 'a marguerite.

LE DOCTEUR , des fleurs à toutes ses bouticcières.

Vous voyez, mesdemoiselles, que je suis comblé, absolument comblé. Mais voici Maxime qui n'a rien.

MAXIME.

Comment, je n'ai rien ?

Les jeunes filles vont à lui, il s'enfuit.

LE DOCTEUR.

Ou presque rien.

ABEL.

Docteur, avez-vous jamais vu des jeunes filles, vous ?

LE DOCTEUR.

Mais j'en vois tous les jours.

ABEL.

Non, non, vous n'en voyez pas, vous le diriez autrement. Les médecins ne voient que des malades.

LE DOCTEUR.

J'ai un mot à vous dire.

ABEL.

Tout à l'heure.

GENEVIÈVE.

Mesdemoiselles, il faut changer notre étalage, nous avons l'air de ne rien vendre.

ABEL.

Je vais vous aider, mesdemoiselles.

AGATHE, de sa boutique.

Ne me fuyez pas, docteur, je ne vous offre rien.

LE DOCTEUR.

Mais je suis prêt à acheter, madame.

AGATHE.

Non, ce n'est pas cet article-là, j'en ai imaginé un autre.

LE DOCTEUR.

Lequel?

AGATHE.

Vous le verrez bientôt. Je l'attends.

LE DOCTEUR, lui tâtant le pouls.

Permettez donc, vous avez la fièvre.

AGATHE.

C'est bien possible, on l'aurait à moins. J'ai passé la nuit à faire préparer mon article de vente, et depuis ce matin, je cours Paris pour que rien n'y manque. J'ai mangé quelques gâteaux chez Julien.

LE DOCTEUR.

Mais je vous interdis absolument ce régime-là.

AGATHE, sortant de sa boutique.

Oh! docteur, ne m'interdisez rien en ce moment, ce serait inutile. Apprenez-moi plutôt les nouvelles. La baronne de Morannes en est donc arrivée à ses fins? Le duel de son mari avec M. de Savenay est revenu sur l'eau?

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas.

AGATHE.

Alors, pourquoi avez-vous écrit ce matin à M. de Pibrac : « C'est convenu; demain au lever du soleil, je serai à Vincennes. Savenay peut compter sur moi. »

LE DOCTEUR.

Pibrac vous a dit cela?

AGATHE.

Je ne l'ai pas vu. Seulement, comme il m'a donné le droit d'être défiante, j'ai ouvert aujourd'hui toutes ses lettres.

LE DOCTEUR.

Ah !

AGATHE.

Mais je n'ai pas été surprise. J'avais parié avec madame de Mauves que ce duel aurait lieu, et je lui ai envoyé votre lettre pour lui prouver que j'avais gagné.

LE DOCTEUR.

Vous avez envoyé ma lettre à madame de Mauves ?

AGATHE.

En lui recommandant la discrétion.

LE DOCTEUR.

Elle ne l'aura pas lue, car elle est très-souffrante.

AGATHE.

Jeanne est souffrante ?

LE DOCTEUR.

Elle a dansé jusqu'au jour, sans modération.

AGATHE.

Je vais la voir.

LE DOCTEUR.

J'ai prescrit le repos et j'ai défendu de laisser entrer personne.

AGATHE.

Alors, elle ne viendra pas ?

LE DOCTEUR.

Absolument non.

AGATHE.

Oh ! je le regrette bien, par exemple. — Comme on me fait attendre !

Elle rentre dans son magasin.

LE DOCTEUR.

Abel ! Abel, j'ai un mot à vous dire : ne racontez pas que j'ai soupé avec vous la nuit dernière.

ABEL.

Je n'y pensais déjà plus.

LE DOCTEUR.

Ça me nuirait dans ma clientèle, et vraiment j'ai été entraîné. En sortant du club, je m'entends appeler du fond d'une voiture qui stationnait ; je crois à un accident, j'ouvre la portière et je trouve la petite Carminette du prince Ariel.

ABEL.

C'est vous !... c'est vous qui nous l'avez enlevée !

LE DOCTEUR.

Oh ! oh ! enlevée !

ABEL.

Vous me coûtez douze cents louis, mais je ne vous en veux pas.

LE DOCTEUR.

Elle me prie de la ramener chez elle ; je me dis : Je m'en tirerai avec une ordonnance. Mais en passant devant Bignon, elle murmure à mon oreille qu'elle prendrait bien un biscuit dans une larme de madère. Je me dis : Je m'en tirerai avec un poulet froid. — Nous montons. Tout à coup Carminette pousse un cri. Le prince Ariel nous saluait. Je m'attends à une scène, le prince me tend la main et me remercie.

ABEL.

Ce diable de prince ne peut pas s'imaginer qu'on le trompe; il croit toujours qu'on lui rend service.

LE DOCTEUR.

Comme je ne savais que répondre, je me suis mis à table. Voilà pourquoi vous m'avez trouvé soupant avec des cocottes, quand le prince Ariel, qui avait reconnu votre voix à travers une cloison, est allé vous prendre.

ABEL.

Je dévorais mélancoliquement avec le marquis le souper préparé pour Carminette.

LE DOCTEUR.

N'en parlez pas.

ABEL.

Mais les autres? — Nous étions dix-sept.

LE DOCTEUR.

J'en ai déjà vu treize. — On a un peu abusé du champagne, mais moi, j'avais gardé toute ma raison.

ABEL.

Je l'ai bien vu. Vous avez prescrit au prince Ariel de marcher vingt-quatre heures sur la tête pour rétablir l'équilibre dans sa cervelle.

LE DOCTEUR.

Sur la tête! Eh! mon Dieu! c'est peut-être bon.

ABEL.

Est-ce qu'il va nous ordonner ça, maintenant?

UNE DAME, dans sa boutique.

Cigares, excellents cigares.

MAXIME.

Mais, madame, ces cigares ne brûleront jamais.

Cigares inusables, cigares de famille.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, qui vient d'entrer.

Docteur, je ne suis pas content de mon gendre.

LE DOCTEUR.

Pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

J'ai trouvé sa photographie dans l'album de Nadège.

LE DOCTEUR.

C'est fini depuis longtemps avec Nadège.

LE MARQUIS.

Mais non. Il est l'avant-dernier... dans l'album.

AGATHE, sortant de sa boutique.

Le marquis de Lubersac ! — Vous nous apportez des nouvelles de Jeanne ?

LE MARQUIS.

Elle va mieux, madame ; sans cela je ne serais pas ici. Je dois aller la prendre à onze heures.

LE DOCTEUR.

Mais je lui ai défendu de sortir.

LE MARQUIS.

Vous défendez quelque chose aux femmes, vous ?

AGATHE.

Ah ! marquis ! quel souvenir vous me rappelez ! Vous étiez mon témoin, le jour de mon mariage.

LE MARQUIS.

Et j'en étais très-orgueilleux, madame.

AGATHE.

Vous n'avez pas eu la main heureuse.

LE MARQUIS.

Comment, madame, est-ce que Pibrac ?...

AGATHE.

Tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus horrible.

LE MARQUIS.

Bah !

LE DOCTEUR.

Oh ! madame !

AGATHE.

Ne le défendez pas, je sais tout. M. de Pibrac est l'adorateur actuel de madame de Morannes.

LE MARQUIS.

Pibrac !

LE DOCTEUR.

Pibrac ! mais, madame, c'est une erreur.

AGATHE.

Naturellement. Alors, nommez l'heureux du jour. — Ce n'est pas son mari, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Non, madame. C'est... (A part.) Oh ! le beau-père ! (Haut.) Je ne sais pas, moi.

AGATHE.

Vous voyez bien ; et M. de Pibrac a avoué.

LE DOCTEUR.

Il a avoué !

AGATHE.

En ne répondant rien, quand je l'ai foudroyé de mon silence.

LE DOCTEUR.

Alors...

AGATHE.

Mais soyez tranquille, — je me vengerai.

LE MARQUIS, à part.

Un heureux coquin, ce Pibrac! (Haut.) Je vais surveiller mon gendre.

Il s'éloigne.

LE DOCTEUR.

Quel joli mentor!

ABEL, revenant.

Eh bien, madame, vous voilà dans ce club que vous désiriez tant voir?

AGATHE.

Je m'étais déjà donné un avant-goût, hier, dans vos antichambres, et j'ai eu un échantillon de la langue qu'on y parle en famille.

ABEL, à part.

Ma jolie poulette!

Un domestique entre avec une grande caisse.

AGATHE, en valet.

C'est pour moi.

Elle va à sa boutique.

LE VALET.

On fait dire à madame qu'on n'a pu livrer que la moitié des objets.

AGATHE.

Comment, la moitié? Mais je veux tout. Il me faut tout. La moitié! Qui vous a dit cela?

LE VALET.

Un monsieur blond et pâle, que je suppose un commis.
Il est là...

AGATHE.

Un commis ! Je vais avec lui au magasin. J'aurai le
tout, quand je devrais y travailler moi-même.

Elle sort.

SCÈNE IV

BERTHE, GENEVIÈVE,
ADRIENNE, MISS ADDAH, ABEL, GERVAISSON,
AUBEROCHE, puis MAXIME et WILFRID.

ABEL.

Il me semble, mesdemoiselles, que nous devrions venir
au secours de ces dames, qui sont trop sages pour vendre.
On ne va qu'à ceux qui font du bruit aujourd'hui, faisons
du bruit.

GENEVIÈVE.

M. de Born a raison. Des macarons, un franc le ma-
caron, c'est pour rien.

BERTHE.

Faux-cols en papier, à soixante-quinze centimes la
douzaine, moins cher que chez les marchands.

ADRIENNE.

La bonne aventure.

MISS ADDAH.

Du champagne, excellent champagne.

UNE DAME.

Cigares, excellents cigares. Cigares inusables, cigares
de famille.

GENEVIÈVE.

Macarons... macarons.

ADRIENNE.

Faux-cols à soixante-quinze centimes.

AUBEROCHE.

Eh bien, à la bonne heure, on peut se fendre d'une douzaine de faux-cols. Une douzaine, mademoiselle ?

BERTHE.

Je vais vous les envelopper, monsieur.

AUBEROCHE.

Vous êtes trop bonne. Soixante-quinze centimes.

BERTHE.

Mais il y a la boîte, vingt francs.

AUBEROCHE.

Ah !

BERTHE.

Avec les faveurs.

ADRIENNE et ABEL.

La bonne aventure... la bonne aventure : le livre du destin. Cinq francs le livre du destin, lisez votre destin.

GERVASSON.

Mais c'est du papier blanc.

ABEL.

Pour un louis, on y mettra ce que vous voudrez... Le livre du destin.

ADRIENNE.

Faux-cols en papier à soixante-quinze centimes la douzaine.

AUBEROCHE.

Gervasson, achète donc des faux-cols.

GERVASSON.

Tiens, c'est une idée, Boboche; je vais m'en payer six douzaines.

AUBEROCHE.

Va, ma vieille bique, va.

GENEVÈVE.

Des macarons, messieurs, un franc le macaron.

MAXIME, à part.

J'ai dîné légèrement pour pouvoir manger; c'est encore ce qui coûte le moins cher.

GENEVÈVE.

Un franc le macaron. Quand on en prend douze, je donne, pardessus le marché, un bon conseil.

MAXIME.

J'en prendrai douze, mademoiselle.

GENEVÈVE.

Tout chauds, tout frais, vous êtes servi.

MAXIME.

Et maintenant, le bon conseil?

GENEVÈVE.

N'en mangez pas, ils ne valent rien.

MAXIME.

Ah! merci, mademoiselle.

WILFRID, arrivant avec une pantoufle d'enfant.

Moi, j'achète des ouvrages de tapisserie pour flatter les mères.

GERRASSON, portant six boîtes de faux-cols.

Je revaudrai ça à Auberoche. Elle n'a jamais voulu les mettre dans la même boîte. Cent vingt-quatre francs cinquante de faux-cols en papier.

Auberoche a causé un instant avec Adrienne au fond. Abel va à lui et le ramène.

MISS ADDAH.

Champagne, excellent champagne.

WILFRID.

Un verre de champagne, mademoiselle.

MISS ADDAH.

Voici, monsieur. Vous n'en offrez pas un à la marchande?

WILFRID.

A la marchande? mais si... Oh!

Miss Addah passe le verre à un domestique qui se tient debout derrière elle et qui le boit gravement.

AUBEROCHE.

Un verre, mademoiselle.

MISS ADDAH.

Voici, monsieur. Vous n'en offrez pas un à la marchande?

Même jeu.

AUBEROCHE.

Si vraiment. Très-ingénieux, ces Anglais.

MAXIME.

Un verre, mademoiselle.

MISS ADDAH.

Voici, monsieur. Vous n'en offrez pas un à la marchande?

Même jeu.

ABEL.

Je suis curieux de savoir jusqu'où il ira.

MISS ADDAH.

John, voulez-vous m'aider ?

ABEL.

Oh ! non, non, ne le remuez pas, je connais les Anglais : superbes sous le champagne, tant qu'ils ne bougent pas, mais s'ils bougent... C'est moi qui vous aiderai.

MISS ADDAH.

Oh ! monsieur, je n'oserai pas.

ABEL.

Je vous en prie, renouvelez les provisions, préparez les bouteilles, Clicquot, Rœderer, J. Mûhm. C'est divin.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA BARONNE, FERNAND.

LA BARONNE, apparaissant au fond, à droite, entourée de jeunes gens.

Vingt francs le billet, messieurs, vingt francs.

FERNAND, qui est entré par la gauche.

Voulez-vous me permettre, madame, de vous faire les honneurs de ce salon ?

LA BARONNE.

Très-volontiers.

GENEVIÈVE.

Des bouquets, bouquets à la main. Roses pompon.

BERTHE.

Du lilas en branche.

ADRIENNE.

Camélias et bruyères.

LA BARONNE.

Comment résister à de pareilles marchandes ? Du lilas blanc.

ABEL.

C'est divin ! c'est divin !

LA BARONNE, redescendant au bras de Fernand.

Monsieur de Born !

ABEL.

Oui, madame, oui, garçon de café... pour le moment. Permettez, miss Addah.

LA BARONNE.

Je ne vous savais pas galant.

ABEL.

Moi non plus, madame. C'est une trouvaille que j'ai faite.

LA BARONNE.

Et vous en abusez.

ABEL.

Tant que je peux. Ne vous fatiguez pas, miss Addah, je suis là.

LA BARONNE.

Il est très-amusant dans ce rôle.

FERNAND.

C'est un enfant... J'avais grande hâte de vous voir seule. Vous ne m'avez pas reçu aujourd'hui.

LA BARONNE.

La position qui m'était faite m'interdisait de recevoir personne.

FERNAND.

Mais moi ?

LA BARONNE.

J'ignorais encore ce qui s'était passé au club.

FERNAND.

Et vous le savez ?

LA BARONNE.

Je sais qu'il m'est resté un défenseur ; sans cela je n'aurais pas osé me montrer à cette fête.

FERNAND.

J'avais appris, hier au soir seulement, que M. de Savenay songeait à quitter Paris. Je ne l'aurais laissé partir à aucun prix. Mais j'ai failli être arrêté par une misère : j'avais perdu la veille quelques centaines de louis, que je tenais à lui rendre dans les vingt-quatre heures, — et voilà qui devient romanesque comme la légende de la *Dame blanche*, — cet argent a été envoyé à Savenay, de ma part, au club, par une main inconnue.

LA BARONNE.

Une main de femme ?

FERNAND.

J'en ai peur. J'ai cherché, j'ai interrogé et je n'ai obtenu qu'un renseignement, un seul. L'adresse avait été écrite par une femme.

LA BARONNE.

Ah !

FERNAND, à part.

Ce n'est pas elle.

LA BARONNE.

Vous avez une fée, la fée du prince Charmant.

FERNAND.

Oui.

GENEVIÈVE.

Monsieur de Born, vous nous abandonnez ?

ABEL.

Non, mesdemoiselles. — Boutique à treize ! boutique à treize !

GENEVIÈVE, ADRIENNE, BERTHE.

Article nouveauté ! article de Paris !

ABEL, sur une estrade dans une boutique du fond.

Par ici, mesdames et messieurs, par ici, boutique à treize ! nous liquidons. Bon marché inouï, incroyable, phénoménal ! Ce qui coûte partout treize sous, nous ne le vendons que vingt francs ! vingt francs, vous entendez bien. Pour vingt francs, je donne l'objet ; pour quarante, j'y ajoute mon estime. Achetez, achetez : le vainqueur du dernier Derby avec son jockey, moins la tête, supprimée comme trop lourde. Quelques hommes politiques vraiment utiles à leurs semblables : ils peuvent servir de porte-allumettes. L'escalier de l'Opéra en breloque, pour ceux qui aiment les grandes choses. Le chien de l'aveugle, aveugle lui-même pour doubler l'intérêt. La dernière étape du progrès moderne : Polichinelle a été nommé commissaire. La cravate parlementaire, vingt-deux nuances ! pour ceux qui ont le courage de leurs vingt-deux opinions.

Pendant la scène suivante, on se disperse peu à peu dans les salons.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PIBRAC.

GENEVIÈVE.

Voici M. de Pibrac : attention, mesdemoiselles.

GENEVIÈVE, ADRIENNE, BERTHE.

Qu'avez-vous donc, monsieur de Pibrac?

PIBRAC, qui vient d'entrer, d'un air lugubre.

Rien, mesdemoiselles, rien. Je n'ai rien, au contraire.
(A part.) Je n'ose pas les interroger. (Haut.) Madame de Pibrac est-elle ici?

GENEVIÈVE.

Madame de Pibrac n'a fait que paraître et disparaître.

PIBRAC, à part.

C'est elle! c'est elle que j'ai vue rue de la Paix, avec un jeune homme pâle et blond. Il me passe des sueurs froides.

GENEVIÈVE.

Elle manquera sa vente, madame de Pibrac.

PIBRAC, à part.

Dissimulons. (Haut.) Merci, mademoiselle! Elle a dû préparer son magasin.

GENEVIÈVE.

Pas trop.

PIBRAC, prenant machinalement tous les objets qu'on lui présente et les entassant dans son chapeau, qu'il tient à la main.

Merci, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Il est très en désordre.

PIBRAC.

Ah! c'est là. — Merci, mademoiselle. — Elle vend des pantins. — Merci, mademoiselle. — C'est moi qui lui ai conseillé les pantins. — Merci, mademoiselle. — Ils sont très-gentils. — Merci, mademoiselle. — Mais il est probable que madame de Pibrac va revenir. — Merci, mademoiselle. — Je l'attendrai. — Merci, mesdemoiselles.

LE CLUB
GENEVIÈVE.

Pardon, monsieur de Pibrac... Vous avez quinze programmes.

BERTHE.

Vingt-cinq bouquets de violettes.

ADRIENNE.

Et onze douzaines de marguerites environ.

FIBRAC.

Ah ! oui, il faut payer... Cela fait ?

GENEVIÈVE.

Dix fois quinze, plus quinze...

BERTHE.

Cinq fois vingt-cinq...

ADRIENNE.

Onze fois douze multiplié par douze...

GENEVIÈVE.

Trois cent soixante-quinze francs.

FIBRAC.

Très-bien.

Il prend une liasse de billets et leur en donne d'un air distrait.

ABEL, riant.

Allez, allez toujours, c'est pour les pauvres.

GENEVIÈVE, BERTHE et ADRIENNE,

lui faisant une grande révérence.

Merci, monsieur de Pibrac.

ABEL, à Pibrac.

Avez-vous jamais vu des jeunes filles, vous ?

FIBRAC.

Moi ? D'abord j'ai vu ma femme.

ABEL.

C'est vrai ; je suis bête. Ah ! vous êtes heureux, vous, Pibrac.

PIBRAC.

Très-heureux. J'ai perdu mille louis au baccarat et j'ai soupé. La petite Tournesol a une façon de souper qui déconcerte tous les calculs : c'est peut-être ma faute ; j'ai été bête, j'ai été extraordinairement bête, et elle mangeait pour se donner une contenance, pauvre fille !

ABEL.

N'ayez pas de remords, elle mange toujours comme ça.

PIBRAC.

Tant mieux. Seulement, mademoiselle Tournesol, qui en entrant avait enlevé son chapeau et un peu de son corsage, s'est empressée de tout remettre après les sorbets ; elle m'avait jugé.

ABEL, riant.

Pauvre Pibrac ! Et vous êtes rentré chez vous ?

PIBRAC.

Je n'ai pas pu, j'étais consigné ; les portes étaient fermées et le caniche aboie quand il m'entend ; on l'a dressé à cela. Aujourd'hui ma femme n'a pas paru ; j'ai déjeuné seul, j'ai dîné seul. J'ai pris un livre, je me suis endormi. Madame de Pibrac en a profité pour venir s'habiller et repartir. Mais nous aurons une explication. (Il se dirige vers la boutique et s'y installe.) Je l'attends.

MAXIME, rentrant.

Je suis ruiné, volé, dépouillé. Je me sauve, pas de ce côté, il y a une marchande.

Il s'esquive.

GENEVIÈVE.

Monsieur de Born ?

ABEL.

Mademoiselle?

GENEVÈVE.

Nos provisions s'épuisent, il faut recourir à la réserve.

ABEL.

J'y vais, mademoiselle, et je reviens. C'est divin! divin!
vin! divin! L'embaras, c'est de choisir.

Il sort.

SCÈNE VII

GENEVÈVE, BERTHE, ADRIENNE,
PIBRAC, assis dans la boutique de sa femme.

GENEVÈVE.

Il est très-bien, ce jeune homme.

BERTHE.

Monsieur de Born?

ADRIENNE.

Et si complaisant!

GENEVÈVE.

Quel bon mari il fera!

BERTHE.

Il est décoré.

GENEVÈVE.

J'ai entendu dire à mon père qu'il s'était très-bien
conduit.

BERTHE.

Il ne va donc jamais dans le monde?

ADRIENNE.

On dit qu'il passe sa vie au club.

BERTHE.

Mais ce serait désolant.

GENEVIÈVE.

Eh bien! moi, j'ai beaucoup réfléchi et je trouve que le club a du bon.

ADRIENNE et BERTHE.

Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Parce qu'un mari qui a passé douze heures à ne voir que des hommes, doit être bien content de retrouver sa femme.

ADRIENNE.

Elle a raison.

BERTHE, à Geneviève.

Est-ce que ton oncle ne viendra pas aujourd'hui?

GENEVIÈVE.

Mon oncle Roger? On ne sait jamais ce qu'il fera. Hier il a écrit à mon père qu'il allait se promener dans les déserts de l'Afrique.

BERTHE, avec émotion.

Lui?

GENEVIÈVE.

Deux heures après, il arrivait au bal et il y dansait toute la nuit.

BERTHE.

Il a dansé avec moi.

ADRIENNE.

Par exception, car il ne s'est occupé que de madame de Mauves.

GENEVIÈVE.

Elle était bien jolie, hier.

BERTHE.

Mais madame de Mauves n'est pas à marier!

GENEVIÈVE, la regardant.

Tu aimes donc mon oncle Roger?

ADRIENNE.

Elle l'adore.

BERTHE.

Je crois que je l'aimerais s'il demandait ma main.

GENEVIÈVE.

Je te prévient que ce serait un mari abominable.

BERTHE.

Où! moi, je saurai fixer mon mari.

GENEVIÈVE.

Tu as un secret?

BERTHE.

Je lui laisserai toujours croire que je l'aimerai davantage le lendemain.

GENEVIÈVE, riant.

Tu es très-forte, avec ton petit air candide.

ADRIENNE.

Il n'y a plus de jeunes filles.

GENEVIÈVE.

Non.

BERTHE.

Voici M. de Savenay.

GENEVIÈVE.

Le programme, un francle programme.

ADRIENNE.

Des marguerites, des marguerites.

BERTHE, à part.

Moi, je ne peux pas, je suis trop émue.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, entrant très-gaiement.

Oui, mesdemoiselles, oui, ma petite Geneviève, tout ce qu'il vous plaira. Des fleurs, beaucoup de fleurs, je voudrais pouvoir acheter aujourd'hui toutes les fleurs du monde.

GENEVIÈVE.

Je ne vous avais jamais vu si radieux.

ROGER.

C'est que je suis heureux. Il y a des jours où tout est joie.

GENEVIÈVE.

Allons, Berthe, profitons des bonnes dispositions de mon oncle.

BERTHE.

Des violettes?

ROGER.

Certainement, des violettes.

ADRIENNE.

Et des marguerites?

ROGER.

Et des marguerites. M'aime-t-elle un peu, beaucoup, passionnément? Donnez, donnez encore.

GENEVIÈVE.

Vous ne songez donc plus à partir pour le Sahara ?

ROGER.

Ah oui ! C'est une idée d'autrefois.

GENEVIÈVE.

Et Paris ne vous ennue plus ?

ROGER.

Paris n'ennue que les sots.

GENEVIÈVE.

A la bonne heure ! (Plus bas.) Comment trouvez-vous Berthe ?

ROGER.

La fée aux violettes ? charmante.

GENEVIÈVE.

Un million de dot et un cœur d'or.

ROGER.

Est-ce que tu voudrais marier ton oncle ?

GENEVIÈVE.

Cela m'amuserait beaucoup.

ROGER.

Je préfère te donner d'autres distractions. Je te conduirai à l'Opéra.

GENEVIÈVE, encore plus bas.

C'est que vous lui plaisez.

ROGER.

Vraiment ! Eh bien, puisqu'elle est ton amie, avoue-lui que je serais un mari détestable.

GENEVIÈVE.

J'ai dit : abominable ; ça ne l'effraie pas.

ROGER.

Elle est très-étonnante, cette petite demoiselle. (Haut.)
Est-ce que vous avez beaucoup de monde déjà?

GENEVIÈVE.

Oui.

BERTHE, baissant les yeux.

Madame de Mauves n'est pas encore arrivée.

ROGER.

Ah! — Encore quelques violettes. (Bas à Geneviève, regardant Berthe.) Charmante!

GENEVIÈVE, bas à Berthe.

Il sait que tu l'aimes.

BERTHE.

Oh!

GENEVIÈVE.

Tu ne t'imagines pas comme la pudeur te va bien.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ABEL.

ABEL, accourant surchargé de fleurs.

Voilà! voilà! voilà! Achetez, fleurissez-vous, messieurs.

ROGER.

Abel?

ABEL.

Roger? Avez-vous jamais vu des jeunes filles, vous?

ROGER.

Certainement, j'en ai vu.

ABEL.

Pas comme celles-ci. Voyez donc la petite marchande de programmes.

ROGER.

C'est ma nièce.

ABEL.

Votre nièce! mais, mon bon Roger, mon excellent Roger, j'ai toujours été de vos amis, moi. Vous me présenterez à votre belle-sœur, n'est-ce pas?

ROGER.

Vous voulez épouser Geneviève?

ABEL.

Non... je n'en sais rien. Ce n'est pas cela: je veux causer avec les jeunes filles. Je veux aller dans le monde, je veux danser, je ne mettrai plus les pieds au club.

ROGER.

Voilà une conversion à laquelle je ne m'attendais guère.

ABEL.

Voilà! voilà! voilà! Achetez, achetez, fleurissez-vous, messieurs.

ROGER.

Si ces jolies fillettes connaissent leur pouvoir! Elles le connaissent peut-être. — Pibrac! (Il l'aperçoit dans la boutique et l'en fait sortir.) Ah! ne m'écoute pas si tu veux, mais il faut que je parle. Si tu savais quelle nuit d'enchantement j'ai passée.

PIBRAC.

Je sais, je sais tout.

ROGER.

Je n'ai vu qu'elle dans cette fête, et pour moi elle y

était seule. Le marquis soupait avec Abel; Fernand était allé sans doute raconter à madame de Morannes qu'il m'avait provoqué.

PIBRAC

Ce duel n'a aucune raison.

ROGER.

Il faut bien que je me batte, sauf à ne pas me défendre. Tout est convenu, n'est-ce pas? à Vincennes, au lever du soleil?

PIBRAC.

Et dans les conditions sauvages que tu nous forces à accepter.

ROGER.

Je ne veux rien refuser à M. de Mauves, en ce moment. Il n'a point reparu de la nuit; le marquis non plus, qui ne songeait guère à sa fille. Je la voyais abandonnée et il me semblait qu'elle n'appartenait plus qu'à moi. Quelle femme, Pibrac! Que d'éclairs dans son regard! et que de révolte dans son sourire!

PIBRAC.

Mais tu l'as bel et bien compromise?

ROGER.

En la faisant danser?

PIBRAC.

D'abord, et en l'accompagnant chez elle.

ROGER.

En l'accompagnant! Le bal finissait; on partait et elle allait rester la dernière; ils avaient même oublié de lui renvoyer sa voiture! Je ressentais tous les froissements qu'elle voulait cacher, je voyais les larmes sous ses paupières. On achevait d'éteindre les bougies, qui mouraient en jetant une lueur plus vive. Elle était là, attendant

toujours... Que faire? Elle se lève enfin, pour envoyer chercher un fiacre; je l'avais devinée, un valet s'avance : « La voiture de madame la comtesse est là. » Je lui offre mon bras pour descendre : elle recule en reconnaissant mes gens et me jette un regard terrible; je la rassure d'un mot. Elle monte dans mon coupé, je ferme la portière et je me retire. Alors, elle me tend la main. Je sens encore l'empreinte de cette main, toute frissonnante d'émotion. Rien, dans mon existence, ne ressemble à l'ivresse de ce moment-là. Je suis parti comme un fou, au hasard, j'avais besoin d'air, j'avais besoin du soleil levant et des oiseaux du matin, j'ai remonté les Champs-Élysées, je me suis arrêté au bord du lac, je me suis perdu dans les sentiers couverts, et là j'ai tracé son nom sur le sable, comme un enfant.

PIBRAC.

Et le voilà au septième ciel, parce qu'il a écrit le nom de sa bien-aimée sur le sable. Il ne m'a même pas demandé des nouvelles de ma femme. Il ne pense qu'à lui. Égoïste!

ROGER.

Je vais la revoir et je suis étonné qu'elle ne soit pas déjà là. Je l'attends, avec la fièvre.

PIBRAC.

On ne danse pas aujourd'hui.

ROGER.

Non, mais je lui offrirai mon bras : c'est mon devoir de commissaire.

PIBRAC.

Et tu lui parleras de ton amour devant tout le monde, dans la foule?

ROGER.

Eh! mon ami, la foule, à Paris, c'est le refuge des amoureux.

PIBRAC.

Mais je ne veux pas que tu sois là quand elle entrera : tu te trahirais.

ROGER.

Sois tranquille.

PIBRAC.

Viens, viens. J'ai peur, moi, de ne pas me contenir en voyant paraître ma femme. Je crois qu'elle me trompe.

ROGER.

Bah !

PIBRAC.

Oui.

Roger et Pibrac sortent à droite. — Le baron entre par la gauche.

SCÈNE X

ABEL, LE BARON, puis GENEVIÈVE, BERTHE,
ADRIENNE, WILFRID.

ABEL, arrêtant le baron.

On ne passe pas.

LE BARON.

Et pourquoi, mon bon Abel ?

ABEL.

On ne passe pas sans acheter le programme et des fleurs.

LE BARON, rient.

Mais vous êtes donc préposé aux marguerites ?

ABEL.

Mon cher baron, je suis ivre de joie : j'ai découvert la jeune fille, la vraie jeune fille.

LE BARON.

Vous êtes charmant. Tenez : aux innocents les mains pleines. (Il lui remet un billet.) Pourrai-je maintenant circuler librement ?

ABEL, lui offrant une fleur.

Voulez-vous un passeport ?

LE BARON.

Volontiers.

Il traverse.

ABEL, appelle les jeunes filles.

Mesdemoiselles, je viens de recueillir un billet de cinq cents francs.

GENEVIÈVE, BERTHE, ADRIENNE.

C'est pour moi.

ABEL.

Nous allons le jouer.

GENEVIÈVE.

A la devinette. Un chapeau ?

ABEL.

En voici un.

Il prend le chapeau de Wilfrid, qui cause avec une marchande.

WILFRID.

Comment ?

ABEL.

On va vous le rendre.

GENEVIÈVE, tenant le chapeau recouvert d'un mouchoir.

Il y a trois mains dans ce chapeau, choisissez-en une.

ABEL.

Moi ?

GENEVIÈVE.

Vous. Celle que vous prendrez gagnera. — Sans regarder... ne trichez pas.

BERTHE.

Ne trichez pas !

ADRIENNE.

Ne trichez pas !

ABEL.

Je ne regarde pas. Je ne triche pas. C'est adorable !

GENEVIÈVE.

Eh bien ! choisissez.

ABEL.

Oui, mademoiselle, oui.

Il a pris la main d'Adrienne.

GENEVIÈVE.

Adrienne a gagné ; mais elle a triché.

ADRIENNE.

Pas du tout.

On rend le chapeau à Wilfrid.

WILFRID.

On ne recommence pas le jeu ?

GENEVIÈVE.

Avez-vous cinq cents francs ?

WILFRID.

Je ne les ai plus.

ABEL.

Est-ce que je vais devenir amoureux ? Elles ont des mains, de petites mains douces et fermes, comme la feuille d'une rose encore en bouton. C'est une sensation que je n'avais jamais ressentie. C'est divin !

GENEVIÈVE.

Nous devrions, sans rien dire, mettre de l'ordre dans les pantins de madame de Pibrac.

Geneviève et Adrienne entrent dans la boutique.

SCÈNE XI

ABEL, PIBRAC, GENEVIÈVE, ADRIENNE,
BERTHE, MISS ADDAH.

PIBRAC, revenant et s'asseyant sur la borne.

Un jeune homme pâle et blond !

ABEL, assis et lui tournant le dos.

Adrienne ! Elle s'appelle Adrienne !

PIBRAC.

Petit et laid ! mais les femmes aiment les contrastes.

ABEL.

Pibrac ! Je vous ai vu parler à la petite marchande de
marguerites.

Ils se lèvent.

PIBRAC.

Adrienne ? Je suis son parrain.

ABEL.

Son parrain ! Ah ! mon bon Pibrac, mon excellent Pi-
brac ! Croyez-vous que je plairais à votre filleule ?

PIBRAC.

A Adrienne ?

ABEL.

La petite marchande de marguerites.

GENEVIÈVE, dans la boutique, bas à Adrienne.

Écoute.

ADRIENNE.

J'écoute bien.

PIBRAC.

Vous voulez vous marier ?

ABEL.

Je ne veux plus que ça.

PIBRAC.

Vous avez pourtant un exemple.

ABEL.

Cela m'est égal. Elle est ravissante, mademoiselle Adrienne : de jolis yeux, une jolie bouche, une jolie taille, et si jeune fille ! je l'adore.

ADRIENNE.

Ah !

GENEVIÈVE.

Chut !

ABEL.

Elle a entendu !

PIBRAC.

Quoi ?

ABEL.

Elle a entendu !

ADRIENNE, à Geneviève.

Je vais être bien embarrassée maintenant.

Elles sortent de la boutique de madame de Pibrac.

GENEVIÈVE.

Tu baisseras les yeux.

ABEL, à part.

Je ne saurai plus comment la regarder, moi.

PIBRAC.

Eh bien, ne la regardez pas. Baissez les yeux.

Elles restent un moment embarrassées, puis tout à coup Geneviève crie le programme, quoiqu'il n'y ait personne.

GENEVIÈVE.

Le programme, un franc le programme.

ABEL.

Achetez! achetez! fleurissez-vous, messieurs.

BERTHE, au fond.

Des violettes, messieurs, des violettes.

MISS ADDAH.

Du champagne. Excellent champagne.

GENEVIÈVE.

Voici madame de Mauves.

BERTHE.

Ah!

SCÈNE XII

LES MÊMES, JEANNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant avec Jeanne.

Je vous présente ma fille, qui, il y a une heure à peine, était très-souffrante.

JEANNE.

Fatiguée seulement, lassée par le plaisir d'une nuit de bal. Mademoiselle de Savenay vous dira que j'étais encore là quand on éteignait les lustres. Je crois que je suis partie la dernière, comme une pensionnaire à sa première fête.

LE MARQUIS.

Tu aimes donc le monde à présent?

JEANNE.

Je l'adore, mon père.

LE MARQUIS.

Tu tiens cela de moi.

ABEL.

Serez-vous, madame, à l'ambassade d'Autriche?

JEANNE.

Cet hiver, je serai partout.

ABEL.

Moi aussi. Me ferez-vous l'honneur de m'accorder le premier quadrille?

JEANNE.

Il est accordé.

ABEL.

Je vous remercie.

GENEVIÈVE.

Et vous n'invitez pas vos associées?

ABEL.

Mais si! (A Geneviève.) A l'ambassade d'Autriche, la première valse... (A Berthe.) La première polka... (A Adrienne.) La première... (A part.) Je deviens timide.

GENEVIÈVE, A Adrienne.

Baisse les yeux.

ADRIENNE, A Pibrac.

Mon parrain, donnez-moi votre bras pour me promener dans les salons.

PIBRAC.

Le voici, Adrienne. — (A part.) Madame de Pibrac a eu cet air-là!

Il s'éloigne avec les jeunes filles.

SCÈNE XIII

JEANNE, LE MARQUIS, puis ROGER,
puis WILFRID.

LE MARQUIS.

Tu ne tiens pas à surprendre ton mari?

JEANNE.

Non, non, je me trouve très-bien à votre bras.

LE MARQUIS.

Et moi, je suis très-fier de t'y montrer. On m'a dit que tu avais eu un succès énorme cette nuit.

JEANNE.

Oui, mon père, un très-grand succès. Le succès est un peu comme les femmes coquettes; il veut qu'on lui fasse des avances, mais je suis contente de moi.

LE MARQUIS.

J'ai rencontré Roger de Savenay ce matin; il m'a dit que tu avais été adorable.

JEANNE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

LE MARQUIS.

Eh! mais le voici. Je vous trahis, Roger, je raconte à Jeanne ce que vous me disiez ce matin.

ROGER, entrant.

Si vous racontez fidèlement, je n'ai rien à ajouter.

JEANNE.

On a vingt-quatre heures pour être enthousiasmé de ses danseuses.

WILFRID, venant de la droite.

On va tirer la tombola.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas empiéter sur les droits des commissaires.

ROGER.

Puisque le marquis reconnaît que c'est un droit, permettez-moi, madame, de le réclamer.

Il la prend à son bras.

LE MARQUIS, sortant.

Je vais surveiller mon gendre.

SCÈNE XIV

JEANNE, ROGER, puis GENEVIÈVE, BERTHE,
ADRIENNE, MISS ADDAH,
DAMES PATRONNESSES, ACHETEURS.

JEANNE.

J'ai reçu un mot d'Agathe aujourd'hui, qui m'a bien surpris. Elle affirme que votre querelle avec le baron de Morannes n'est pas terminée.

ROGER.

Elle se trompe. Je n'ai pas en ce moment de meilleur ami que le baron.

JEANNE.

C'est ce que je pensais. Mais elle a lu une lettre écrite par le docteur à son mari...

ROGER.

Qui disait ?

JEANNE.

Qui disait : « C'est convenu, je serai demain à Vincennes ; M. de Savenay peut compter sur moi. »

ROGER.

C'est une erreur.

JEANNE.

Elle en concluait naturellement que rien n'était arrangé.

ROGER.

Elle concluait mal.

Jeanne et Roger sont sur le devant à droite ; les marchandes et les acheteurs vont et viennent dans le food.

GENEVIEVE.

Bouquets, bouquets à la main ! Roses pompon !

JEANNE.

Vous ne vous battez pas avec le baron de Morannes ?

ROGER.

Absolument non.

JEANNE.

Alors, vous vous battez avec mon mari !

ROGER.

Non, madame.

JEANNE.

Vous me jureriez que non ?

ROGER.

Certes, je le jurerais.

ADRIENNE.

Lilas blancs, lilas en branches !

JEANNE.

Eh bien, venez, nous allons aborder M. de Mauves.

ROGER.

Mais, madame...

JEANNE.

Vous savez bien que je comprendrais tout, en vous voyant en face l'un de l'autre. M. de Mauves se bat pour moi. Il a su que vous étiez à Étretat; il a fait allusion à ce voyage en ma présence; il a su que cette nuit, à ce bal où il n'a plus reparu, vous ne vous étiez occupé que de moi, et il vous a provoqué : mais j'empêcherai ce duel.

ROGER, la retenant.

C'est impossible, madame.

JEANNE.

Impossible? Je vais dire à M. de Mauves que ce serait me compromettre, que ce serait me perdre.

ROGER.

Vous ne serez ni perdue ni compromise. Votre nom n'a pas été prononcé : il ne pouvait l'être.

BERTHE, au fond.

Camélias et bruyères!

ROGER.

Ce n'était pas pour vous que j'allais à Étretat; ce n'est pas pour vous que je me suis exposé. C'est pour une autre.

JEANNE.

Une autre?

ROGER.

Ne cherchez pas à comprendre; vous n'êtes pour rien

dans ce débat et je n'aurai pas le regret de vous avoir coûté une larme.

JEANNE.

Une autre?

ROGER.

C'est une querelle sans motif sérieux et qui ne peut vous atteindre.

JEANNE.

Madame de Morannes!

ROGER, étonné.

Pourquoi madame de Morannes?

JEANNE.

Parce qu'elle est la maîtresse de M. de Mauves.

ROGER.

Vous le saviez?

ADRIENNE.

Lilas blancs, lilas en branches!

JEANNE.

C'est madame de Morannes! C'est pour elle!... Mais non! qui aurait osé prononcer le nom de madame de Morannes, quand il s'agissait de moi?

ROGER.

C'est elle qui a trompé M. de Mauves.

JEANNE.

Elle! Mais vous me rendrez folle! Elle me hait, je l'ai bien vu, hier; et elle se sacrifierait pour me sauver!

HERTHE.

Camélias et bruyères!

JEANNE.

Elle aurait donc raconté à M. de Mauves qu'elle était aimée de vous? Pourquoi?

ROGER.

Parce qu'elle savait bien que je ne la démentirais pas.

JEANNE.

Elle veut que mon mari se batte pour elle?

ROGER.

Oui, madame.

JEANNE.

Avec vous! Et M. de Mauves n'a pas hésité et vous! vous! vous avez tout accepté, vous avez tout souffert pour moi.

ROGER.

Ne suis-je pas le seul coupable? Quelle faute avez-vous commise? Que pouvez-vous vous reprocher?

JEANNE.

Alors, cette femme nous épiait? alors, cette femme a vu que vous m'aimiez?

ROGER.

Il faudra bien, maintenant, qu'elle se taise.

JEANNE.

Et puisqu'elle vous fait battre, elle sait que je vous aime!

Elle tombe sur une chaise devant la boutique de madame de Pibrac.

ROGER, derrière elle.

Vous m'aimez?

GENEVIÈVE.

Bouquets, bouquets à la main! Roses pompon!

JEANNE.

Et pourquoi me taire à présent? pourquoi lutter encore? pourquoi me mentir encore à moi-même? Que de

fois, vous voyant si délicat et si tendre, j'étais prête à vous ouvrir ma main en vous disant : Je vous comprends!.. Où ai-je un guide? où ai-je un appui? où ai-je un maître? Qui m'apprendra maintenant où est le devoir? Est-ce que tout ne s'écroule pas autour de moi? Est-ce que ce ne serait pas à douter de Dieu, si vous n'étiez pas là? Eh bien, oui, je vous aime!

ROGER.

Je n'ai plus rien à demander, rien à envier, vous m'aimez! Tout est beau, tout est bon dans la vie. Vous m'aimez, je n'ai plus ni regrets, ni souffrances. Que le hasard à présent fasse de moi ce qu'il voudra! Rien ne m'arrachera du cœur l'ivresse de cette heure bénie; vous m'aimez!

GENEVIÈVE.

Bouquets, bouquets à la main! Roses pompon!

JEANNE.

Je ne veux plus voir M. de Mauves. Emmenez-moi, prenez-moi. Je ne veux plus le voir... Je resterai ici la dernière, comme cette nuit. Je repartirai demain à la première heure pour Étretat. Je vous y attendrai.

ROGER.

Merci.

Il sort à gauche.

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins ROGER, puis PIBRAC,
FERNAND, LE MARQUIS.

GENEVIÈVE, au fond à droite.

C'est M. de Pibrac qui a gagné le gros lot.

PIBRAC, arrivant avec un vase énorme.

Oui, j'ai gagné le gros lot et je ne sais qu'en faire.

GENEVIÈVE.

Nous le revendrons pour les pauvres.

FERNAND, entrant.

Jeanne, j'en voudrai au marquis de ne m'avoir pas dit qu'il allait vous prendre.

JEANNE.

Je me suis sentie mieux tout à coup et je suis venue.

FERNAND.

Vous paraissez encore souffrante. Voulez-vous accepter mon bras ?

JEANNE.

Non, merci, voilà mon père.

Le marquis entre.

FERNAND.

Permettez-moi au moins une question. Hier, j'avais une dette d'honneur : elle a été payée.

JEANNE.

Oui.

FERNAND.

C'était vous ?

JEANNE.

Eh ! qui vouliez-vous donc que ce fût ?

FERNAND, en sortant.

C'était elle !

JEANNE.

Mon père, nous allons faire quelques emplettes.

LE MARQUIS.

Certainement. Mesdemoiselles, votre plus joli bouquet pour ma fille.

JEANNE.

Vous allez faire des folies pour moi.

LE MARQUIS.

Eh bien, ce sont les folies que je fais pour toi, qui me consolent des autres.

Il s'éloigne avec Jeanne.

PIBRAC, à gauche.

Voici ma femme; enfin, voici ma femme!

Agathe entre suivie d'un valet portant une caisse.

SCÈNE XVI

PIBRAC, AGATHE, GENEVIÈVE,
DAMES PATRONNESSES.

AGATHE.

Placez cette caisse à côté de l'autre. Il ne manque rien.

PIBRAC, s'approchant.

Agathe!

AGATHE.

Vous me parlez, monsieur?

PIBRAC.

Il me semble que j'ai bien le droit de vous demander une explication.

AGATHE.

Certes, vous avez ce droit ; mais je vous prie d'en charger un avoué assisté d'un avocat et muni de papier timbré, qui parlera à ma personne par ministère d'huissier. Je ne vous répondrai pas autrement.

PIBRAC.

Hier, au club, vous avez pu croire...

AGATHE.

Que vous êtes un libertin ? C'est votre seule excuse.

PIBRAC.

Ah ! (S'embarrassant.) Il faut cependant que je sache...

AGATHE.

Ne me retenez pas : vous voyez que je suis en retard. (Elle laisse Pibrac déconcerté, puis revient à lui brusquement.) Rappelez-vous, monsieur, que je vous aurais pardonné tout, tout, excepté cela !

Ella lui tourne le dos.

PIBRAC, à lui même.

Excepté cela ! c'est donc énorme !

Agathe est entrée dans sa boutique et enlève rapidement les pantins.

GENEVIÈVE.

Comment, madame, vous ne vendez plus vos pantins ?

AGATHE.

Non. On m'avait conseillé les pantins, mais j'ai eu peur de la concurrence. J'apporte un petit objet dont le succès est moins douteux : il a fait ses preuves. — Aidez-moi, je vous en prie, mademoiselle.

PIBRAC, qui a ouvert une caisse.

Mais c'est !... (Agathe la referme vivement.) Vous ne ferez pas cela !

AGATHE.

Quoi donc ?

PIBRAC.

Vous n'accrocherez pas à votre étalage...

AGATHE.

Je vous prie, monsieur, de ne pas ajouter un mot.

PIBRAC.

Mais... (Apercevant madame de Morannes au bras d'Abel.) Ciel !

AGATHE, vivement.

J'espère que vous aurez au moins la pudeur de vous taire.

PIBRAC.

Non, non, c'est trop fort. Je vais chercher la Grézette, pour qu'il use de son autorité de commissaire et d'homme respectable.

Il sort.

SCÈNE XVII

AGATHE, LA BARONNE, ABEL, MISS ADDAH,
DAMES PATRONNESSES, puis ROGER.

LA BARONNE.

Avouez, monsieur de Born, que vous regrettez vos jolies marchandes de fleurs.

ABEL.

Si l'on osait regretter quelque chose à côté de vous, madame.

LA BARONNE.

Est-ce une galanterie, cela ? (Bas à Roger qui vient d'entrer.)
Je vous avais bien dit que je me vengerais.

ROGER.

Je n'ai jamais douté de votre parole, madame.

LA BARONNE.

Et j'ai été généreuse ; j'aurais pu perdre la femme que vous aimez.

ROGER.

Si vous teniez absolument à perdre une femme, madame, ce que vous avez fait est bien fait.

MISS ADDAH.

Champagne ! Excellent champagne !

ABEL.

Permettez-moi, madame, de vous offrir un verre de champagne ; vous entendez, il est excellent.

MISS ADDAH.

Vous n'en offrez pas à la marchande ?

ABEL.

Mais si.

MISS ADDAH.

Combien ?

ABEL.

Je ne fixe pas de limites.

Miss Addah verse gravement trois verres qu'elle donne successivement à son valet de chambre. Pendant ce temps Agathe s'avance, tenant une poupée rigoureusement habillée comme la baronne. Elle les regarde alternativement l'une et l'autre pour donner à sa poupée une ressemblance plus parfaite. La baronne ne s'aperçoit de rien.

ABEL.

Je vous recommande l'Anglais.

LA BARONNE.

Je ne vous demande plus que de me conduire au ma-

gasin d'éventails : j'ai oublié le mien et c'est une bonne occasion d'en acheter un.

Il s'éloigne.

MAXIME, revenant avec un harmonica.

On ne peut même pas sortir!

Agathe, qui avait enlevé l'éventail à sa poupée, le remet aussitôt, et se met en devoir d'organiser son étalage. Toutes les poupées sont de même grandeur et habillées comme la baronne.

SCÈNE XVIII

**ROGER, MAXIME, AGATHE, GENEVIÈVE,
ADRIENNE, BERTHE, MISS ADDAH,
puis GERVASSON, AUBEROCHE, WILFRID,
LA GRÉZETTE.**

GENEVIÈVE.

Ah ! mon Dieu ! mais c'est... la baronne !

ADRIENNE.

Mais oui.

BERTHE.

C'est elle.

GENEVIÈVE.

L'aigrette !

BERTHE.

Les roses !

ADRIENNE.

Le corsage !

MAXIME.

Tiens ! tiens ! tiens ! je regrette d'avoir acheté un harmonica.

GERVASSON.

Boboche, viens donc voir.

WILFRID.

Oh ! oh ! c'est la baronne !

AUBEROCHE.

Étonnant, ma vieille bique, étonnant ! Elle lui ressemble.

AGATHE.

Achetez, messieurs, achetez, c'est la mode, c'est la grande mode : moins cher que chez Huret et articulé cependant. Dix-neuf francs quatre-vingt-quinze, — dix-neuf quatre-vingt-quinze. — Achetez !

AUBEROCHE.

Je t'en paie une, ma vieille bique.

GERVASSON.

Merci, Boboche.

WILFRID.

Je la donnerai à ma nièce, au jour de l'an.

LA GRÉZETTE, accourant.

On me dit que Pibrac me cherche. Mais les affaires vont très-bien ici, extrêmement bien.

AGATHE.

Achetez, achetez, dix-neuf quatre-vingt-quinze.

LA GRÉZETTE.

Voici un louis, j'achète aussi. Très-gentille, cette petite coquette.

AGATHE.

Achetez, messieurs, achetez, achetez !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, ABEL, LA BARONNE, puis PIBRAC.

LA BARONNE, retenant au bras d'Abel.

Je vois décidément que ce salon est le plus gai.

LA GRÉZETTE.

On dirait vraiment une personne en chair et en os !

(Il se trouve tout à coup devant la baronne et lève les yeux sur elle. — A part.) Oh ! oh ! oh ! mon Dieu !

PIBRAC, accourant, à part.

Trop tard !

LA BARONNE.

Qu'avez-vous donc, monsieur de la Grézette ?

LA GRÉZETTE, s'efforçant de cacher sa poupée.

Moi?... rien, rien, madame, au contraire.

La baronne voit la poupée, remarque qu'elle est dans toutes les mains, comprime un mouvement de colère et abandonne Abel.

LA BARONNE, se tournant vers Agathe et souriant.

Vous avez là, madame, de bien charmants jouets.

AGATHE.

Vous trouvez, madame ? J'ai cherché ce qui pourrait plaire le plus. C'est pour les pauvres.

LA BARONNE.

Et je vois que vous avez réussi. Voulez-vous me céder aussi une de ces jolies personnes ?

AGATHE.

Très-volontiers, madame.

LA BARONNE.

Combien ?

AGATHE.

Ce que vous l'estimerez.

LA BARONNE.

Alors, madame, il faudra me faire crédit.

Le baron, qui vient d'entrer, se trouve face à face avec la baronne.

SCÈNE XX

LES MÊMES, LE BARON, puis FERNAND, JEANNE,
LE MARQUIS, LE DOCTEUR.

LE BARON.

Il me paraît bien difficile, madame, de nous éviter.

LA BARONNE.

Vous voyez, monsieur, que je n'ai pas essayé.

LE BARON.

C'est jouer de malheur, moi qui passe ma vie au cercle, d'où les femmes sont exclues, pour ne pas vous donner l'ennui de me rencontrer.

LA BARONNE.

Un ennui bien partagé, convendez-en.

LE BARON.

J'en conviens. Mais puisqu'il faut toujours tirer parti d'une situation, même désagréable, voulez-vous un aversissement ?

LA BARONNE.

Lequel, monsieur ?

LE BARON.

Vous êtes toujours charmante, vous avez embelli, vous

avez beaucoup de succès ; mais je m'arrêteraï, et j'irais passer six mois à la campagne.

LA BARONNE.

Et pourquoi, monsieur ?

LE BARON.

Parce que, croyez-moi, (Il désigne la poupée.) voici une petite personne qui tuera la grande.

LA BARONNE.

C'est ce que nous verrons.

Fernand, puis Jeanne et le marquis, sont entrés. — La baronne va à Fernand ; mais celui-ci, voyant sa femme, reste cloué sur place.

ABEL, offrant son bras à la baronne.

Voulez-vous, madame, reprendre notre petite excursion dans les salons du club ? (A part.) Je suis le sauveur.

Il l'emmène à droite.

JEANNE.

Pauvre femme ! (Au marquis.) Mon père, voulez-vous faire appeler mes gens ?

LA GRÉZETTE.

Mesdames, mesdemoiselles, j'ai été chargé de vous prier de faire honneur à un lunch qui vous est offert par le cercle. Vous serez servies par ces messieurs. — Allons, messieurs, offrez le bras à ces dames.

AGATHE, au docteur.

Vous étiez là ?

LE DOCTEUR.

Oui, madame.

AGATHE.

Vous avez assisté à ma petite vengeance ?

LE DOCTEUR.

Elle a été cruelle.

AGATHE.

Une vengeance de femme.

JEANNE.

Ne vous occupez pas de moi, mon père. Je prendrai le bras de M. de Mauves.

LA GRÉZETTE.

Marquis! miss Addah! mademoiselle de Savenay! (Il remonte avec Berthe.) J'ai été très-embarrassé tout à l'heure avec mes emplettes.

BERTHE.

On ne s'en est pas aperçu.

LA GRÉZETTE.

Vraiment? Ah! tant mieux! le hasard produit de si singulières coïncidences!

Ils sortent.

SCÈNE XXI

ROGER, JEANNE.

ROGER.

Vous partez?

JEANNE.

Vous venez de voir ce qui s'est passé, vous avez vu cette femme si humiliée, malgré son audace, qu'elle me faisait à moi-même pitié, si abaissée que M. de Mauves, qui lui sacrifie tout, n'a pas osé aller à elle. Eh bien, je ne veux pas être un jour ce qu'est aujourd'hui cette

femme. Je me demandais, dans une heure d'égarement, où était le devoir ? Je viens de l'apprendre.

ROGER.

Que voulez-vous dire ?

JEANNE.

Quand je me suis donnée à M. de Manves, j'entendais me donner tout entière, et quels que soient ses torts, je lui appartiens.

ROGER.

Une femme n'appartient qu'à celui qu'elle aime. Et vous m'aimez, vous me l'avez dit tout à l'heure, à cette place. Le regrettez-vous ?

JEANNE.

Je ne regrette rien, je ne démens rien, mais il se fait dans le cœur des lumières soudaines. Le jour où j'aurais failli, je ne serais plus à mes propres yeux la femme que vous avez le droit et le devoir d'aimer. Dieu me garde à jamais d'une pareille torture !

ROGER.

Et qui pourrais-je aimer maintenant, si ce n'est vous seule, vous toujours ?

JEANNE.

N'affaiblissez pas mon courage ; je ne me fais pas plus forte que je ne suis, mais je lutterai et je veux que vous m'aidiez à lutter.

ROGER.

Est-il une raison humaine qui exige un pareil sacrifice ? Ce serait le suicide, ce serait la mort.

JEANNE.

C'est la douleur, c'est le désespoir, ce sont des déchirements que je ressens comme vous, mais c'est le devoir

et c'est l'honneur. J'ai besoin de me jurer à moi-même que je ne faiblirai jamais et je ne veux pas le jurer seule.

ROGER.

Vous voulez que je renonce à vous ?

JEANNE.

Oui.

ROGER.

Vous me demandez cela, à moi, en ce moment ?

JEANNE.

Je vous le demande.

ROGER.

Je vous ai déjà dit que je ne le pourrai pas.

JEANNE.

Vous le pourrez. Ce sera pour moi un si grand bonheur de penser que je ne me suis pas trompée en vous jugeant comme je vous juge.

ROGER.

Mais...

JEANNE.

Voici ma main. Est-ce que cela ne vaut pas toutes les joies que nous donneraient des amours dont nous aurions tous les deux à rougir ?

ROGER.

Vous m'auriez demandé ma vie, je vous l'aurais donnée. Vous me demandez plus encore : prenez donc !

JEANNE.

Ne détournez pas les yeux, regardez-moi, et dites si ce n'est pas une chose douce de souffrir pour rester fière de soi.

ROGER.

Brisez-moi le cœur, pour conserver le droit d'être fière. Je vous aime à ce point que ma pensée ne se révoltera jamais contre votre volonté.

JEANNE.

Vous resterez mon ami, le meilleur ; j'aurai foi en vous comme en moi-même, et si vous saviez quelle force je retrouve depuis que je suis redevenue Jeanne de Mauves !

ROGER.

Ordonnez-moi encore de partir, renvoyez-moi, éloignez-moi pour toujours, mais ne me demandez pas de n'être pour vous qu'un ami ; n'exigez pas que je reste calme et froid quand je presse votre main dans les miennes. Non, non, non, je vous mentirais si je vous disais que je ne suis pas en ce moment ivre d'amour et si je pouvais voir en vous autre chose qu'une femme aimée. Laissez-moi votre main, c'est un adieu.

JEANNE.

Un adieu !

ROGER.

Ne me l'avez-vous pas demandé ?

JEANNE.

Vous ne voulez pas vous défendre demain contre M. de Mauves ?

ROGER.

Quand je le voudrais, en aurais-je le droit ? Et d'ailleurs qu'ai-je à regretter ? Adieu, madame.

JEANNE.

Non, pas adieu : au revoir ! Je veux vous revoir.

ROGER, sortant vivement.

Adieu!

Jeanne s'enveloppe fiévreusement dans sa sortie de bal. Pibrac rentre avec les jeunes filles.

SCÈNE XXII

JEANNE, PIBRAC, puis FERNAND,
LES JEUNES FILLES au fond.

JEANNE.

Monsieur de Pibrac ?

PIBRAC.

Madame ?

JEANNE.

Ayez l'obligeance de dire à M. de Mauves que je désire lui parler.

PIBRAC.

A l'instant, madame. (Allant au fond, à gauche.) Fernand ?

Pibrac s'éloigne.

FERNAND, à Jeanne.

Me voici, Jeanne.

JEANNE.

Vous vouliez savoir pourquoi j'ai envoyé à M. de Savenay l'argent qu'il vous avait gagné : c'est parce que le comte de Mauves ne pouvait rien devoir à un homme qui passe déjà pour l'amant de sa femme.

FERNAND.

L'amant ! Songez-vous bien à ce que vous dites ?

JEANNE.

On vous a menti. Ce n'est pas pour madame de Mo-

rannes que M. de Savenay est allé à Étretat, c'est pour moi.

FERNAND.

Pour vous ?

JEANNE.

Ce n'était pas madame de Morannes qu'il a trouvée au pied de la falaise, c'était moi.

FERNAND.

Vous ?

JEANNE

Cette femme a menti, sachant bien que M. de Savenay accepterait son mensonge.

FERNAND.

Madame de Morannes...

JEANNE.

Et vous n'avez pensé qu'à elle ! Vous avez en cette pauvre Jeanne une confiance si entière, que vous ne songez ni à ce qui se dit autour de vous, ni à ce qui se passe autour d'elle.

FERNAND.

Ce qui se passe ?

JEANNE.

Vous oubliez même, quand je suis au bal, de me renvoyer ma voiture, et il ne se trouve personne pour m'accompagner, pas même un valet. Et sans M. de Savenay... mais que vous importe ? C'est donc moi qui prendrai souci de votre honneur. Vous ne pouvez pas maintenant vous battre avec M. de Savenay.

FERNAND.

Pourquoi ?

JEANNE.

Parce que, pour tout le monde aujourd'hui, vous vous battiez pour votre femme.

FERNAND.

Et croyez-vous que je ne me sentirais pas cent fois plus atteint, quand il s'agit de vous ?

JEANNE.

Vous oubliez, monsieur, qu'on peut se battre pour madame de Morannes, mais qu'on n'a pas à défendre madame de Mauves.

FERNAND.

Vous avez raison, on n'a pas à défendre madame de Mauves. Et si, pour éloigner de vous l'apparence même d'un soupçon, il faut subir la plus cruelle des humiliations, je la subirai. Je ne veux pas vous laisser douter, vous, ni personne, du respect que je vous ai toujours gardé. Je ne chercherai pas à vous dire ce qui se passe en moi. Je ne vous demande ni pardon ni oubli. Le mal que je vous ai fait ne se répare pas, il s'expie.

On revient.

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, LE MARQUIS, AGATHE,
puis LE BARON, PIBRAC, ABEL, LA GRÉZETTE,
DAMES PATRONNESSES, ACHETEURS.

LE MARQUIS, madame de Pibrac au bras.

Décidément, il n'y a au monde que les Parisiennes.

JEANNE.

Agathe ! comment ne sais-tu pas encore la vérité ? Ce n'était pas M. de Pibrac qui aimait madame de Morannes. C'était M. de Mauves.

AGATHE.

Ton mari !

JEANNE.

Mais c'est fini, maintenant, c'est fini. Il a rougi d'elle.

AGATHE.

C'était toi ! — Voici le baron.

LE BARON, à Agathe.

Permettez-moi, madame, de vous remettre ces quelques billets pour votre œuvre de charité, de la part de la baronne de Morannes. Elle est subitement appelée en Italie par un parent éloigné. Elle y passera l'hiver.

JEANNE.

Ah !

LE BARON.

Nous n'avons pas ordinairement les mêmes pauvres, mais aujourd'hui, je veux joindre mon offrande à la sienne.

ABEL, qui est entré avec Adrionne à son bras, à Pibrac.

J'ai salué le père, avec émotion. Il a souri et il m'a dit : « Prenez donc le bras de ma fille. » Je n'aurais jamais imaginé que c'était si facile.

JEANNE, à Agathe.

Va demander pardon à ton mari.

AGATHE, qui s'est approchée lentement de Pibrac.

Pardonne-moi, Théophile.

PIBRAC.

Hein ! quoi ?

AGATHE.

Je croyais que tu étais amoureux de madame de Morannes.

PIBRAC.

Moi! C'était par jalousie?

AGATHE.

Oui.

PIBRAC.

Tu m'aimes tant que ça ?

AGATHE, changeant de ton.

Mais pour qui me prenez-vous, hier, au club ?

PIBRAC.

Pour une jeune personne des Variétés, que la Grézette n'avait chargé de congédier.

LA GRÉZETTE, occupé à faire des comptes sur un calepin.

Moi ?

PIBRAC.

Nous nous rendons de ces petits services-là. Alors je lui disais brutalement : Vous voilà donc, ma jolie poulette! — de sa part.

LA GRÉZETTÉ.

De ma part ?

LE MARQUIS, à Jeanne.

Fernand me dit qu'il passerait volontiers l'hiver à Lubersac.

JEANNE.

Non, non. J'ouvrirai mes salons cet hiver. Ce n'est pas à Lubersac qu'il faut lutter, c'est à Paris.

ABEL, à la Grézette.

Je me marie, je renonce au club.

LA GRÉZETTE.

Comme tout le monde, pour une saison.

ABEL.

Pour toujours.

LA GRÉZETTE.

Alors, pour deux saisons.

PIBRAC, à Agathe.

Si tu savais comme je m'ennuie au club !

AGATHE.

Ne dis pas cela, Théophile, je t'y renverrais.

GENEVIÈVE.

Eh bien, monsieur de Born, la vente ?

ABEL.

Fleurissez-vous, messieurs !

TOUS.

Des violettes ! — Des marguerites ! — Des violettes ! —
Champagne !

FIN